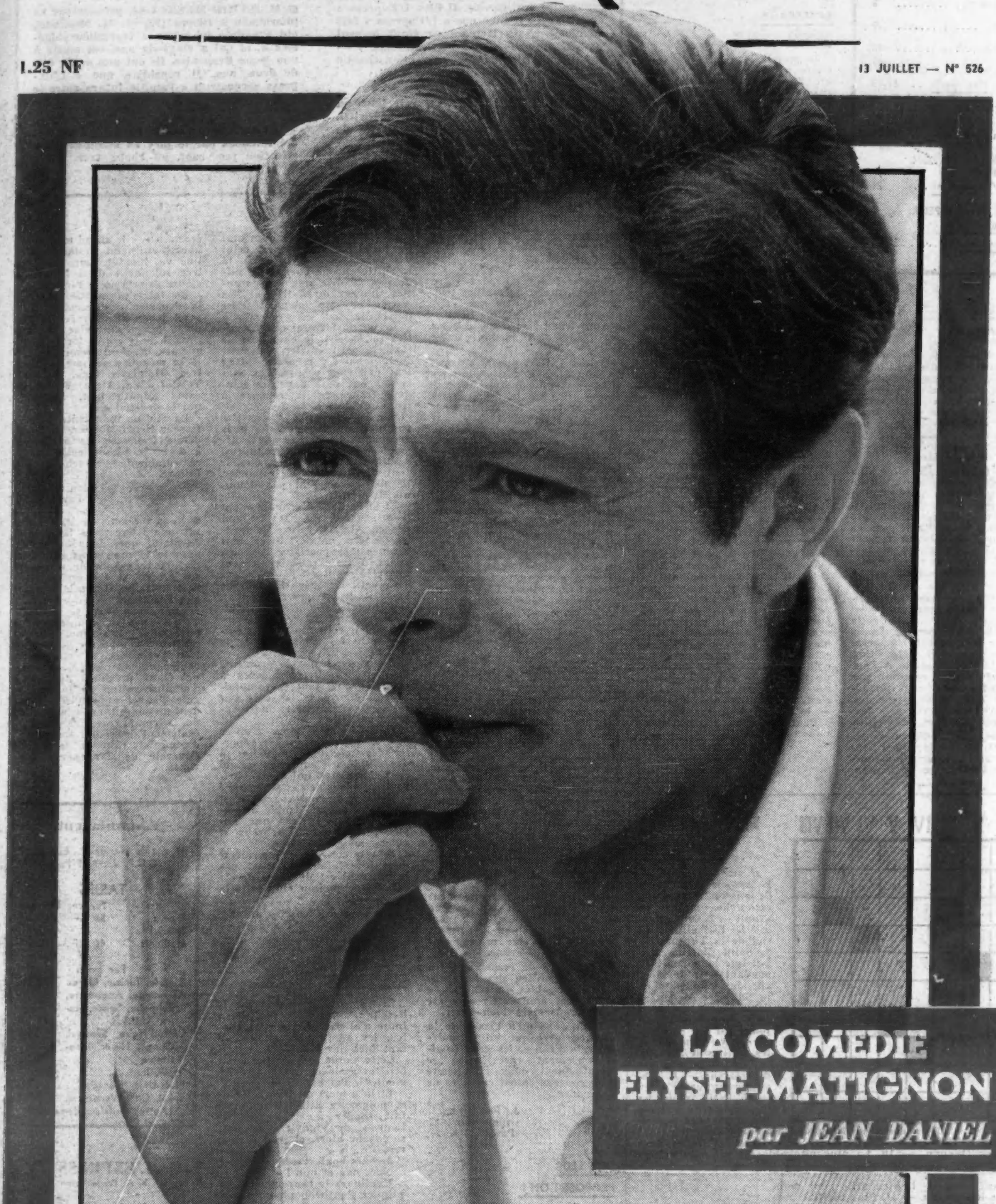
LES CLES DE BERLIN

par LIDDELL HART (pp. 5, 6.)

L'EXPRESS

1.25 NF

13 JUILLET — N° 526



LA COMEDIE ELYSEE-MATIGNON

par JEAN DANIEL

(J.-R. Roustan.)

MARCELLO MASTROIANNI. (pp. 30, 31.)

« L'homme n'est point la somme de ce qu'il a, mais la totalité de ce qu'il n'a pas encore, de ce qu'il pourrait avoir. »

(Jean-Paul SARTRE.)

B -6 ★ ★ ★ ★ ★

INDEX

Algérie	7
Berlin	3
Cinéma	29
Expositions	34
Jazz	5
Koweit	6
Lettres	7
Madame Express	17
Sciences	8
Sports	9
Théâtre	10
LES CHINOIS A GENEVE par Han Suyin	12-13
L'AMERIQUE DE « PAPA » par Jean Cau	10-11
LE JEU DU CITRON PRESSE par Jean Effel	21
DON JUAN A PEUR par Michèle Manceaux	30-31

UNE PURGE PURIFICATRICE !

Je ne vous écris pas en tant que lecteur de votre feuille infâme, mais en adversaire acharné. Voyez-vous, j'ai dix-huit ans, je suis bachelier, ce dont je n'ai pas le droit de me vanter, mais de mettre au service de la patrie ce mince capital, je suis aussi à un âge où l'on prend conscience des idéaux.

J'ai été formé dès mon plus jeune âge dans l'admiration de l'histoire de mon pays et j'ai pu adhérer au système politique qui m'a semblé le plus apte à réaliser le véritable visage d'un pays. Je suis un fervent admirateur du nazisme, du fascisme et, dans une certaine mesure, du communisme.

Oui, je suis sûr que le fascisme est le système tant politique qu'économique ou social qui pourra seul redonner à la France la place perdue depuis 1789, car les ferments démocratiques auront déjà gâté l'Empire et la Restauration. A l'autre extrémité, le communisme est un adversaire, mais un adversaire dont nous, fascistes, nous devons reconnaître la force, la cohérence et la virilité.

Comme les démocrates, les progressistes, qu'ils soient étudiants, chrétiens, écrivains, journalistes, toute cette lie nauséabonde et peu ragoûtante fait pâle figure entre ces deux mondes qui, le jour venu, ne lui laisseront aucune chance de survivre !

Apprenez, Monsieur le Directeur, que le monde est actuellement aux prises entre deux forces : le fascisme et le communisme ; le reste n'existe pas.

Savez-vous combien de journaux ont disparu à la Libération, combien de rédacteurs ont été fusillés, combien de journalistes torturés ? Craignez qu'un jour une purge purificatrice ne s'abatte sur la France.

R. Wich
Paris.

BAVARDAGE AMICAL

Je prends la liberté de vous écrire parce que je suis membre du parti communiste, et aussi lecteur de « L'Express ». Je vous écris naïvement, ou simplement, si j'ose dire.

J'ai connu 1934 et j'ai vu avec joie le Front populaire en 1936. J'ai vendu « L'Humanité » et « La Patrie Humaine » sur le Boul'Mich' ! (Soustelle était président des étudiants antifascistes !).

J'ai connu la déroute et l'éclair de la Résistance (j'étais en Vendée pendant l'occupation). J'ai cru à l'union de la Libération, et j'ai vu des hommes de gauche avoir peur du communisme. Ce fut... le 13 mai 1958 !

Alors, naïvement sans doute, je voudrais voir des hommes comme vous-même (et bien d'autres) trouver, avec les amis de Thorez, un terrain d'entente et d'union (c'est possible avec de la volonté) pour s'opposer à de Gaulle et préparer cette société future qui donnera vraiment un sens à notre vie, à notre travail, à notre valeur d'homme !

Vous excuserez mon bavardage amical, mais je voudrais qu'il soit utile.

R. Dalibot,
pharmacien
Ballots (Mayenne).

STRICTE EXACTITUDE

Je ne crois pas avoir eu déjà l'occasion de m'entretenir avec vous. Je n'en suis que plus à l'aise pour vous dire que pas une ligne du dernier éditorial de « L'Express » ne me paraît être à l'écart de la plus stricte exactitude. J'ajouterai seulement que l'inéluctable infléchissement de la France vers un collectivisme doit être par nous discipliné pour sauver l'homme, ses vertus essentielles et — c'est un chrétien qui vous écrit — la condition de son âme.

Peut-être nous retrouverons-nous sur la route.

P. Marcilhacy
sénateur
Paris.

Ils ont gagné une 3 CV

APRES la lettre de Mme Domingo, publiée ici la semaine dernière, les quatre réponses au Concours sur « L'Express » qui rapporteront chacune une 3 CV Citroën à leurs auteurs, sont celles de :

● M. GERARD BOULVERT, de Nice. Assistant de Droit romain à la Faculté d'Aix-en-Provence, M. Boulvert a vingt-cinq ans. Il est marié et vient d'avoir un enfant. Sa femme est institutrice. Il lit « L'Express » depuis 1959. Il juge que « L'Express » fait confiance à ses lecteurs en étant le seul journal français — avec « Le Monde » — à publier son compte d'exploitation chaque année.

● L'ABBE JEAN GRITTI, directeur au Grand Séminaire de Nimes. L'abbé Gritti, qui a trente-cinq ans, est professeur de philosophie. Il lit « L'Express » depuis quatre ans et s'en sert, dit-il, pour son enseignement. Avant d'être affecté au séminaire de Nimes, il était professeur à la Mission de France.

● M. HENRI ESTABLET, d'Avignon. Employé de banque, trente-six ans, M. Establet est marié et il a un enfant. Il y a six mois, un client de sa banque lui a montré un numéro de « L'Express » ; depuis, il le lit chaque semaine. Avant, dit-il, il ne s'intéressait qu'au sport.

● M. HAMID MESKOURI, préparateur en pharmacie à Gisors (Eure). M. Meskouri, qui s'intitule lui-même « travailleur algérien », et qui a vingt-six ans, est marié à une jeune Française. Ils ont une petite fille de deux ans. Il considère que « L'Express » construit « l'amitié future entre le peuple français et le peuple algérien ».

Les auteurs des autres lettres qui avaient été retenues par le jury en avant-dernière sélection recevront, au choix, trois livres de la Pléiade.

AU-DELA DU CATECHISME

Je n'ai pas participé à votre concours, mais il n'est pas trop tard pour vous dire que j'approuve la lettre de Mme Domingo, qui traduit avec justesse les sentiments de beaucoup d'entre nous.

Quand j'allais au catéchisme, on nous faisait réciter les leçons — comme à tous les gosses — sur les hérétiques, les schismatiques... les apostats.

Mais quelque chose me faisait penser que ce qui comptait, c'était d'aimer le bon Dieu et les Hommes... Pour ce qui était des hérétiques, c'était bien secondaire.

Sans catéchisme, ou avec, tous les Français sont allés à l'école (plus ou moins). Pourtant, beaucoup prennent pour argent comptant toutes les âneries qu'on leur débite.

Aussi, dans la rue, dans le train, ou ailleurs, quand je vois des gens qui lisent « L'Express » je dis : tant mieux. C'est autant de gens qui réfléchissent.

Y. Picchio
Le Mont-Dore
(P.-de-D.).

ENTRE BRIGITTE ET PLANCKAERT

Je ne m'étonne pas outre mesure de l'attitude de la grosse foule bébête qui se masse sur le passage de Celui qui nous préside, car elle le fait aussi bien pour Brigitte Bardot ou pour Planckaert (ce qui s'est d'ailleurs passé la semaine dernière en Lorraine à la même date et avec le même nombre de badauds).

Ce qui est le plus affligeant, comme vous le déplorez, c'est l'écœurante servilité de la plus grande partie de la presse et du Parlement.

Cela n'empêchera évidemment pas l'effondrement du régime actuel dans le ridicule et l'anarchie, mais combien ces mois pourraient-ils être mieux employés pour la France !

Votre idée de rechercher les perles au milieu des bavardages intarissables du général de Gaulle est amusante ; cela est malheureusement bien triste.

Souhaitons qu'à l'issue de la sinistre farce que vit actuellement la France, les gens (malheureusement rares) qui se maintiennent dans l'honnêteté et le courage soient capables de s'entendre...

J. Fontaine,
ingénieur
Paris (17e).

QUE LEUR PROPOSE-T-ON ?

Je suis étudiant. J'ai 22 ans. Comme l'a fort bien dit la lauréate de votre récent concours, ce qui fait le mérite de votre journal, ce sont les passions qu'il soulève ; ce qui fait le mérite de votre journal, c'est qu'il exprime dans un langage nouveau les problèmes que pose notre époque à un grand nombre de jeunes. Ainsi, les articles de « L'Express », principalement les vôtres, incitent à la discussion, et c'est pourquoi je vous écris.

Or, le problème fondamental du problème algérien est celui des garanties à accorder à la minorité européenne. Il ne suffit pas de dire que ces garanties doivent être, il faut les cerner et voir jusqu'où elles doivent aller.

Je ne considérerai que les petits Européens, le chauffeur de taxi, le petit épicier, le petit fonctionnaire, menacés dans leur existence propre. Les gros colons ont déjà dans les banques françaises la réponse à leurs problèmes.

Sur les garanties à accorder aux petits Européens, les gens de gauche disent : le gouvernement doit envisager leur indemnisation, de telle façon que, le jour où il faudra les rapatrier, ils ne se trouvent pas démunis de tout.

Et si ce petit Européen, dont bien souvent les parents sont nés en Algérie, refuse de quitter sa terre natale ? Si ce petit Européen se proclame Algérien avant d'être Français et veut rester là où il est ?

Ce petit Européen n'a-t-il pas le droit de conserver son taxi, son épicerie, sa place dans l'administration ? Est-ce que la violence et le refus du pardon doivent être les seuls critères de cet absurde XXe siècle ?

Est-ce parce que le problème est l'un des plus complexes à résoudre qu'il faut se complaire et rester dans la seule critique, si nécessaire et indispensable soit-elle ?

N'est-ce pas à vous, n'est-ce pas à votre journal d'apporter des solutions nouvelles à des problèmes nouveaux quand ceux-là mêmes qui nous dirigent semblent ne pas y réussir ?

Voilà. Si je vous ai écrit, c'est que ce problème semble déboucher pour moi dans une impasse, et je serais heureux si vous pouviez l'éclairer.

Je suis convaincu que, même dans un régime qui n'est pas le nôtre, il est de notre devoir d'apporter quelque chose si cela est possible.

Christian Jelen
Paris.

AH ! CES PHOTOS

Certes, vous avez prévenu le lecteur : « Ne lisez pas si... » Et je n'ai pas lu. Mais les photos, les admirables photos, il faut bien les regarder.

Cette corde qui traîne cette bête assassinée, livrée aux gémonies... J'ai honte, j'ai honte.

Et la « mort du toro ». Noble et poignante attitude qui me fait songer à « La Mort du Loup », de Vigny : « Le loup se couche alors, et puis il nous regarde... »

Je suis bouleversée.

Non, non et non !

Expliquez la tauromachie, expliquez l'anthropophagie : mais si on peut excuser cette dernière, toutes les excuses trouvées pour le torero sont du bourrage de crâne.

Ah ! il peut s'agenouiller devant sa vierge : Comediante ! Tartufe !

Marie Forest
Caluire.

CELINE

Et voilà ! Le tour est joué... la boucle est bouclée. « Le grand écrivain », « le grand médecin », Louis-Ferdinand Destouches-Céline va, bientôt, faire une entrée solennelle dans la prestigieuse galerie de la Pléiade.

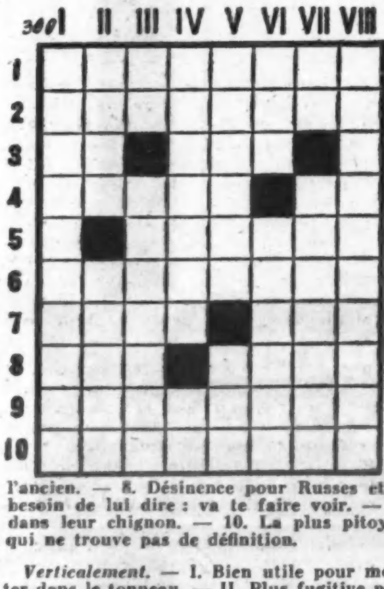
En introduisant Céline dans la demeure seigneuriale, qu'il avait jusqu'ici réservée à l'élite de la pensée humaine, M. Gallimard, je le crains fort, a quelque peu, involontairement, souillé la mémoire des morts illustres (Homère, Hugo, Spinoza, Tolstoï, Zola, Alain) et des vivants (Montherlant, Malraux) qui le deviendront.

La caution indulgente du professeur Henri Mondor, de l'Académie française, ne suffit pas à dorer le blason célinien, irrémédiablement entaché de forfaiture.

Léon Farhi
Paris.

● Nous recevons de M. Fraissinet une lettre dans laquelle il se plaint que, dans un article paru le 11 mai, nous ayons altéré l'orthographe de son nom, ses propos et ses écrits. Vérification faite, il est bien exact que Fraissinet s'écrit avec un i et non pas un y, et qu'il n'existe pas de compagnie de navigation Fraissinet - Paquet, mais une compagnie de navigation Fraissinet et une autre compagnie Paquet, M. Fraissinet étant président du conseil d'administration de la compagnie Paquet et son fils président du conseil d'administration de la compagnie Fraissinet et également président du conseil d'administration de la Société Générale de Transports Maritimes.

Mots croisés N° 300



Horizontalement. — 1. Associé à un nom de poisson, évoque une recherche, mains en avant. — 2. On en parle à La Rochelle ou au sud de la Turquie. — 3. Saint Martin n'en fait que la moitié. Fut, pendant plus de vingt ans, le compagnon de la S.D.N. — 4. On se demande dans quel sens l'implorent aujourd'hui les cultivateurs. Ne choque pas les oreilles de Mireille. — 5. C'est faire œuvre de créateur. — 6. Travaillèrent sur le sujet. — 7. Petit, pour les Clamariots. Se met entre le nouveau nom et l'ancien. — 8. Désinence pour Russes et Françaises. On n'a plus besoin de lui dire : va te faire voir. — 9. Menacées toutes deux dans leur chignon. — 10. La plus pitoyable est celle du sphinx qui ne trouve pas de définition.

Verticalement. — I. Bien utile pour monter dans le tonneau. — II. Plus fugitive parfois, quand elle est de sel. A donné, Dieu me pardonne, son nom à un gâteau. — III. En épelant, précède une dispersion. Ce que fait doublement le comptable malhonnête. — IV. Enrichis, s'il s'agit d'une dette. La première de quatre en ce sens et la quatrième dans l'autre. — V. Que de gens y ont rêvé, pendant l'occupation ! Groupement professionnel, qui ne comprend ni de Wendel, ni Boussac (sigle). — VI. S'observe en Angleterre. Ne laissais pas toutes aises. — VII. Facteur plus connu des généticiens que des postiers. Mis très haut. — VIII. Dans le théâtre de Maurice Rostand, mais pas dans le « Petit Larousse ».

299	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	R	E	M	E	N	T
2	A	N	O	M	A	L	I	E
3	U	S	E	■	L	I	E	R
4	S	■	R	O	M	E	■	R
5	I	P	■	B	E	N	D	A
6	L	A	T	E	N	T	E	S
7	I	R	I	S	E	■	N	S
8	P	E	R	I	■	U	R	I
9	P	I	E	T	I	N	E	E
10	E	L	Z	E	V	I	E	R

Solution du n° 299.

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Étranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela	172 NF

(Autres tarifs sur demande.)

L'EXPRESS
S. A. Presse Union

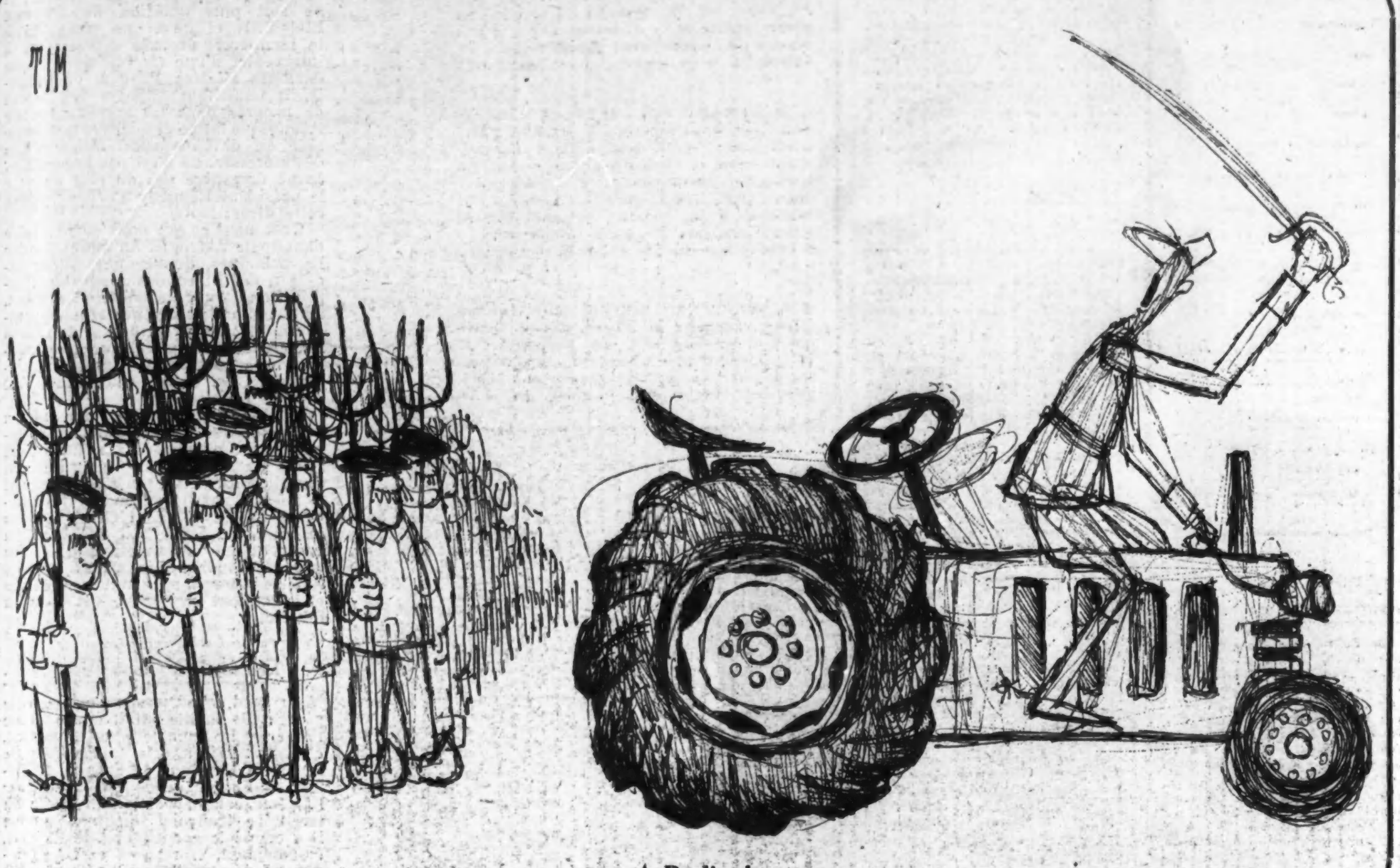
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.

ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.

Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, avan. des Champs-Elysées.



— A Berlin !...

EST-OUEST

Un sénateur américain parle

LE sénateur américain Hubert Humphrey, démocrate, président de la Commission du Désarmement, vient de passer vingt-quatre heures à Paris.

M. Humphrey est sans doute, de tous les Américains, celui avec lequel M. Krouchtchev s'est entretenu le plus longuement : leur entretien a duré sept heures. Il a, sur la politique internationale, des vues qui font autorité aux Etats-Unis. Jean Daniel lui a demandé comment il voyait la crise actuelle. Voici ce qu'il a répondu, de sa voix de tribun qui faisait résonner de manière insolite ses appartements du Ritz.

JE pars ce soir pour une conférence où je vais défendre mon propre plan de désarmement. Ne croyez pas qu'avec cette activité je m'éloigne des préoccupations du monde sur Berlin ; au contraire. Non seulement parce que tout se tient, mais parce que la conférence sur le désarmement que l'on a jugée si stérile est tout de même la seule conférence qui ait donné aux Russes et aux Occidentaux l'occasion de se voir et de s'éprouver continuellement. Mais aussi parce que j'ai une thèse personnelle sur Krouchtchev. Il a besoin du désarmement.

Comme vous savez, j'ai longuement rencontré Krouchtchev. Je trouve que c'est un personnage exceptionnel. Le fait le plus surprenant pour les Occidentaux et surtout pour nous, Américains, c'est que pour la première fois nous pouvons comprendre, et presque totalement, un chef d'Etat communiste malgré les barrières doctrinales.

Pourquoi ? Parce que c'est un homme qui s'est soudain trouvé aux prises avec une situation presque démocratique, en tout cas démocratisée, et qui ne veut pas la résoudre avec des méthodes dictatoriales. L'erreur des analystes de la politique soviétique chez nous, aux Etats-Unis, est toujours la même : on a gardé l'image stalinienne de la Russie, celle d'une dictature sanglante, d'un bloc sans fissure où règne un homme seul. Or tout cela devient de plus en plus fou.

Il y a des forces politiques en Russie, des forces considérables et entre lesquelles Krouchtchev est obligé de naviguer, un peu comme aux Etats-Unis, toute proportion gardée, un homme politique est obligé de naviguer entre les différents lobbies pendant la campagne électorale. Evidemment, c'est une comparaison un peu sommaire, mais elle sert à nous faire découvrir la Russie dans son nouvel et véritable Etat.

En Union Soviétique, depuis la déstalinisation, il y a des forces. Dans l'armée, elles jouent avec une intensité considérable ; dans les grands postes de direction (l'armement, l'agriculture, le gouvernement des différentes républiques), ces forces sont utilisées de façon différente par les tendances diverses du parti communiste soviétique. Le conflit avec la Chine ne serait pas important si les conceptions chinoises n'étaient souvent orchestrées en Russie même par les staliniens ou par les opposants personnels à Krouchtchev.

Connaissant toutes ces forces, je me suis demandé depuis longtemps comment Krouchtchev arrivait à se maintenir, à s'imposer sans méthodes staliniennes. Il faut bien constater qu'il y arrive avec des procédés que nous autres, Américains, nous pouvons bien comprendre.

En réalité, si Krouchtchev était Américain, il n'y a aucun doute qu'il serait un grand président des Etats-Unis. Parce qu'il est simple, qu'il est d'extraction populaire et surtout parce qu'il est d'une habileté et d'une ruse que Roosevelt n'aurait pas eu à lui envier. Je ne crois pas du tout qu'il veuille la guerre. Je suis persuadé que c'est un des hommes les plus conscients au monde de la folie d'un conflit général avec l'emploi des armes nucléaires.

SELON M. HUMPHREY :

- **KROUCHTCHEV : "Au fond, c'est un démocrate qui évolue entre des lobbies"**
- **DE GAULLE : "C'est un grand homme, comment dire ?... inutile"**
- **BERLIN : "La crise va éclater à l'automne, c'est certain"**
- **CUBA : "Castro ne sera pas communiste... si nous le laissons tranquille"**
- **ALGÉRIE : "Le calcul juste, c'est de donner d'abord l'indépendance"**

Notre rôle

La crise aura lieu en automne, c'est certain. Krouchtchev a besoin d'une mobilisation de l'opinion mondiale à la fois pour procéder à de nouvelles purges administratives devant les offensives récentes de l'opposition qui le menace et aussi pour montrer aux staliniens comme aux Chinois que lorsqu'on est près de la guerre nucléaire, lorsque le danger est immédiat et sérieux, alors tout le monde recule. D'un autre côté, il est persuadé que l'Occident reculera le premier.

Alors, notre rôle à nous, Occidentaux, c'est d'abord de comprendre les besoins de Krouchtchev et ensuite de lui montrer qu'il ne peut pas employer toutes les méthodes pour résoudre ses problèmes. Comment ? D'abord et surtout par le spectacle d'une solidarité atlantique à toute épreuve.

Je sais bien que c'est difficile de réaliser l'unité française, l'unité britannique, l'unité italienne, même si l'heure est grave. Dans ces trois pays, la vigueur de l'opposition en politique intérieure met en cause la nation même. Je sais bien qu'en France le régime du général de Gaulle a moins de succès que le général de Gaulle lui-même. C'est d'ailleurs assez étrange pour un tel homme car, vous savez, cela me rappelle complètement l'administration Eisenhower !

En ce temps-là, le peuple améri- →

LE SÉNATEUR HUBERT HUMPHREY. (U.P.)
« Cela me rappelle complètement l'administration Eisenhower ! »

cain, qui avait un respect infini pour le président Eisenhower, accusait tout le monde des défauts de l'administration, tout le monde sauf le chef de l'administration. Le président Eisenhower, lui, était censé être au-dessus, dans les nuées, à la fois irresponsable et inattaquable.

Evidemment, il y a une grande différence entre les deux hommes. Le général de Gaulle est un des grands hommes de cette époque, il sait voir loin et il dit des choses admirables. Mais c'est un grand homme, comment dire ?... inutile. Vous me demandez alors « qu'est-ce qu'un grand homme ? ». C'est peut-être quelqu'un plus riche que les autres, quelqu'un qui console de la médiocrité des autres quand on lui parle. C'est quelque chose comme un luxe.

Mais enfin il n'en est pas moins vrai que si l'Occident se présente en automne à la fois incertain et divisé, alors Krouchtchev gagnera sans aucune peine.

Ce n'est pas la politique de fermeté sur n'importe quelle position que je préconise, évidemment. Il faut trouver la position réaliste qui fait sa part aux problèmes intérieurs de la Russie soviétique, mais, une fois qu'on l'a trouvée, il faut montrer qu'on est uni pour la défendre et qu'on la défendra jusqu'au bout. Or, voyez-vous, cela devrait être possible, car si le spectacle de la division politique de l'Europe est inquiétant, celui de sa vitalité, de sa puissance économique, est au contraire fascinant.

Nous autres, Américains, nous redécouvrons l'Europe avec une sorte de complexe. Grâce à l'Europe, le fameux déclin de l'Occident pourrait n'être qu'une formule. Cette renaissance de la puissance européenne est presque aussi importante à mes yeux que l'arrivée de la Chine sur la scène internationale.

Même à Cuba

Pour ma part, je souhaiterais que les Européens aient une foi égale à leur vitalité. Tous les problèmes peuvent encore être résolus. Ce n'est pas vrai qu'il soit trop tard pour l'un quelconque d'entre eux. Prenez par exemple la mystique communiste dans les peuples sous-développés, elle recule depuis quelques mois et, si nous savons nous y prendre, elle continuera de reculer.

Je vois dans votre regard que vous pensez à Cuba : eh bien, même à Cuba, je ne suis pas désespéré. D'abord parce que Krouchtchev est très prudent sur cette question. Ensuite parce que Castro reviendra un jour dans le camp du neutralisme réel si nous ne le poussons pas au communisme. Comment ? Je crois qu'il suffit de le laisser tranquille.

Je voudrais que pendant des mois, ou peut-être pendant des années, il ne soit plus question de lui aux Etats-Unis et qu'on ne songe ni à le récupérer, ni à le détruire, ni à intervenir d'une façon quelconque dans ses affaires. Pendant ce temps-là, il nous faut appuyer les forces de progrès dans les autres pays de l'Amérique latine et montrer que notre aide est devenue aussi efficace que désintéressée. Ce n'est pas impossible. Je ne désespère pas du tout de voir le président Kennedy s'orienter dans cette direction.

C'est aussi ce que nous devons faire dans toute l'Afrique. Au moins fonder les principes, donner une valeur sacrée à des directions générales, l'application ensuite demandera du temps, mais le monde saura que la non-application de ces principes se fait sans notre consentement, et que nous sommes toujours prêts à redresser la situation. C'est ce que nous avons fait avec le problème noir.

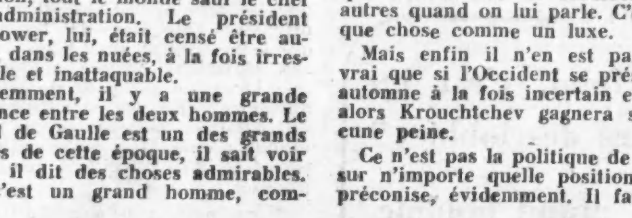
J'ai lutté toute ma vie pour que les principes qui font aujourd'hui autorité soient proclamés aux Etats-Unis sur la question noire. Aujourd'hui, la direction est donnée et c'est pourquoi je ne suis pas trop ému par les incidents qui surviennent çà et là dans les Etats du Sud. C'est une question grave et qui demandera à mon avis encore au moins 25 ans, mais tous les Américains savent que les principes et la loi sont du côté de l'intégration des Noirs.

Lorsqu'un jeune homme...

Au fond, c'est un peu cela que le général de Gaulle a fait à propos de l'Algérie. Le jour le plus important, c'est lorsqu'il a pris la décision de séparer l'Algérie de la France, d'habituer les Français à ne plus considérer l'Algérie comme partie intégrante du territoire français, lorsqu'en somme il a coupé le cordon ombilical. Mais, évidemment, il reste à réaliser l'indépendance de l'Algérie et surtout à terminer une guerre. Aux Etats-Unis, il n'y a pas de guerre, on peut se contenter de montrer une direction ; vous, vous avez une guerre, c'est autre chose.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est d'entendre des personnalités politiques françaises se demander ce que deviendrait l'Algérie sans l'aide économique de la France. Je ne savais pas que je trouverais en France une erreur si répandue aux Etats-Unis. C'est un raisonnement de peuples riches et déjà indépendants. Cela ne peut pas marcher pour les autres. Le désir d'indépendance est une passion. Il ne faut donc pas le satisfaire avec des propos raisonnables. Lorsqu'un jeune homme s'éprend violemment d'une jeune fille et qu'il a pour elle une véritable passion, vous n'obtiendrez pas de lui qu'il s'en sépare en lui disant qu'il vivra mal avec elle, sans aucun confort, et qu'il aura faim ou soif, etc. Lui, ne pense qu'à avoir la jeune fille et il ne sera en mesure d'affronter les problèmes qu'après. Donnez donc d'abord l'indépendance.

HUBERT HUMPHREY.



développez votre

MÉMOIRE

Voulez-vous retenir avec aisance tout ce que vous désirez ?

Vous le pouvez ! Et c'est facile, grâce à la surprenante méthode CHEST qui vous permet d'acquérir très vite une mémoire souple, fidèle, presque infaillible.

Cette méthode n'a aucun rapport avec les méthodes dites « occultes » ni avec les systèmes anciens et compliqués.

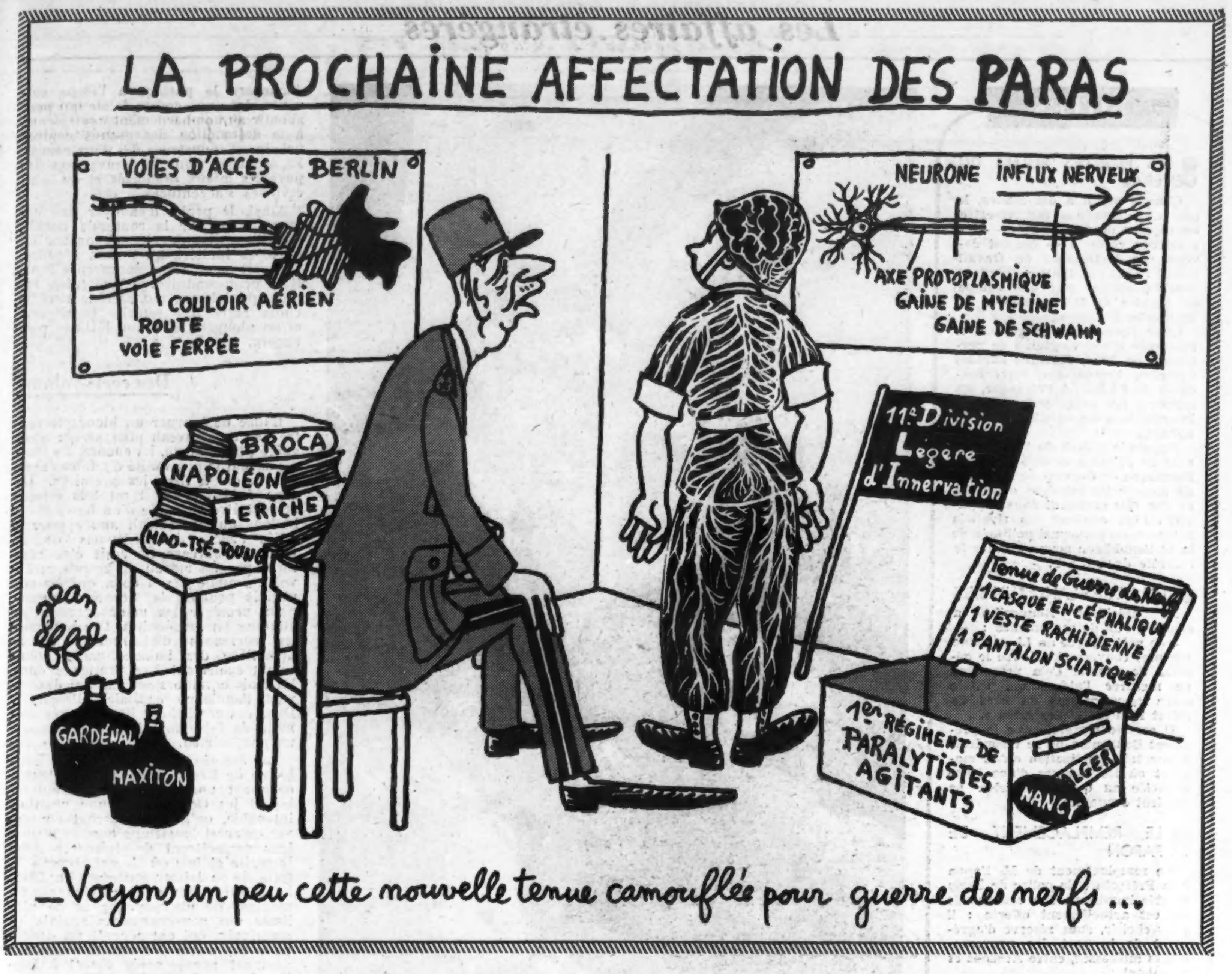
Elle est si simple qu'un enfant de quatorze ans peut l'étudier entièrement en un mois (un quart d'heure par jour suffit).

Bientôt vous retiendrez sans difficulté : les noms propres, les visages, les langues étrangères et même les choses les plus difficiles (par exemple) une liste de 100 nombres de 5 ou 6 chiffres.

Demandez la passionnante brochure en couleur offerte gratuitement par l'I.P.M. (service DX 66), 46, rue de l'Echiquier, Paris-10e ou 39, boulevard de Cimiez, à Nice. (Joindre deux timbres pour envoi sous pli fermé). Demandez-la aujourd'hui même.

Belgique : I.P.M., 20, rue Fusch, Liége. Suisse : I.P.M., 9, r. Saint-Jean, Genève. Canada : I.P.M., 3050, avenue Maplewood, suite 14, à Montréal 26.

Communiqué.



— Voyons un peu cette nouvelle tenue camouflée pour guerre des nerfs...

LES CLÉS DE BERLIN

Parlons sérieusement

● ***Les méthodes que proposent les militaires pour défendre Berlin trahissent une méconnaissance complète des données stratégiques de la situation.***

La marmite berlinoise, après avoir mijoté à feu doux pendant longtemps, se remet à bouillir. La pression augmente et le couvercle tressaute déjà. La dernière déclaration de M. Krouchtchev annonçant que la réduction des forces armées soviétiques allait être interrompue et le budget militaire russe augmenté d'un tiers apparaît clairement comme une manœuvre de la « guerre des nerfs ». Elle constitue également une riposte normale à la « mobilisation » pour la défense de Berlin décidée par les Occidentaux et à la divulgation par la presse américaine des mesures militaires envisagées par Washington. Mais les puissances occidentales auraient tort de n'y voir qu'une simple manœuvre. Car si M. Krouchtchev s'est montré, à certains égards, moins intransigeant qu'auparavant dans ses derniers discours, il s'est engagé plus formellement que jamais à obtenir une modification du statut de Berlin.

Au cours de sa rencontre avec le Président Kennedy, à Vienne, au début de juin, il a affirmé une fois de plus que la Russie signerait un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est et remettrait à celle-ci le contrôle des voies d'accès à Berlin-Ouest si les Occidentaux refusaient de s'associer à un traité de paix général. Il a souligné que si les puissances occidentales refusaient de se soumettre au contrôle des forces est-allemandes et tentaient de forcer le passage de Berlin, les Russes soutiendraient militairement leurs alliés. A la fin des entretiens, il a remis au président américain une note résumant ce qu'il avait dit et définissant sa position plus explicitement encore.

Depuis lors, M. Krouchtchev a renouvelé ces engagements à plusieurs reprises, devant la télévision et dans différents discours, et il a affirmé que le problème de Berlin devait être réglé avant la fin de l'année.

Le convoi blindé

Jusqu'à présent, les diplomates et la plupart des journaux occidentaux n'ont pas pris ses déclarations au sérieux. Ils ont eu tendance à considérer ses avertissements comme un bluff et à juger qu'il n'avait pas réellement l'intention de passer aux actes. L'expérience des années passées leur a donné un illusoire sentiment de sécurité. L'habitude de tout « remettre au lendemain » s'est transformée en une attitude de laisser-faire systématique qui risque de nous faire dériver sur les récifs plus rapidement qu'on ne croit.

C'est folie de croire que M. Krouchtchev acceptera indéfiniment le renvoi du règlement de la question berlinoise. Aucun homme, dans une position aussi précaire que la sienne, ne pourrait consentir à la perte de prestige qu'entraînerait son impuissance prolongée à tenir les promesses qu'il a faites aux Allemands de l'Est et à signer avec eux le traité de paix dont il menace les Occidentaux depuis 1958. Il serait d'autant plus dangereux de compter sur sa patience que la situation stratégique lui est favorable à Berlin-Ouest — minuscule îlot occidental au cœur de l'Allemagne de l'Est.

Les méthodes que proposent les porte-parole occidentaux pour « défendre » Berlin trahissent une méconnaissance complète des données stratégiques de la situation. Car il suffira aux Russes de pratiquer l'obstruction passive pour atteindre leur but, tandis que les Occidentaux seront contraints d'attaquer les premiers. Si le camp soviétique prépare à l'avance cette tactique de l'obstruction, il pourra facilement rejeter sur l'Occident la responsabilité du déclenchement de la violence. Cette pénible évidence apparaît clairement lorsqu'on examine les possibilités d'action offertes aux Occidentaux en cas de blocus par les Allemands de l'Est des voies d'accès à Berlin.

On a parlé de faire forcer le passage par un convoi civil escorté d'éléments blindés qui interviendraient en cas de résistance. Les révélations de la presse américaine laissent penser que ce plan a la faveur des états-majors, qui assigneraient à l'escorte blindée la mission d'ouvrir la voie jusqu'à Berlin et de la maintenir ouverte en occupant les postes de contrôle est-allemands et les ponts échelonnés le long de la route. Ces révélations laissent entendre également que le gros des forces de l'O.T.A.N. se tiendrait prêt à intervenir pour soutenir les blindés de l'escorte si ceux-ci se heurtaient à une forte résistance.

Ce plan n'est malheureusement ni applicable, ni compatible avec le souci de laisser au camp adverse — c'est-à-dire aux Allemands de l'Est et à leurs alliés soviétiques — la responsabilité d'engager le combat. Une telle manœuvre alliée serait déjouée sans que les adversaires soient obligés de tirer les premiers.

À coups de canon

Un convoi escorté militairement et qui tenterait d'atteindre Berlin à partir de l'Allemagne occidentale devrait traverser plus de 150 km de territoire est-allemand. La route enjambe de nombreuses rivières et traverse plusieurs étendues de forêts. Si une colonne alliée franchissait la frontière, les ponts pourraient être détruits au fur et à mesure de sa progression. Dans les forêts, des arbres abattus à l'avance pourraient être placés rapidement en travers de la route. Là où celle-ci longe des berges très abruptes, il suffirait de quelques mines pour la rendre inutilisable. Dans les zones plates, des blocs de béton ou d'autres obstacles pourraient être disposés de part et d'autre de la route pour empêcher les blindés de contourner les sections détruites de la route.

Tous ces barrages pourraient être gardés passivement par des troupes, de telle façon que la colonne alliée ne puisse écarter un obstacle ou le contourner sans avoir à bousculer ou à abattre des soldats ennemis. Les rives des cours d'eau pourraient être également bordées d'un cordon de troupes pour empêcher les forces alliées de jeter de nouveaux ponts. Dans de telles conditions, la colonne occidentale ne pourrait progresser qu'en se frayant une voie à coups de canon. La discipline soviétique est ca-

→

Vous n'avez rien à déclarer ?

— Non ? cependant... voilà une remarquable valise ultra-légère pour avion Made in England. Ouvrez-la S.V.P. Que vois-je : un superbe complet CHESTER BARRIE Made in England aussi, et ce confortable « big-bag » en cuir que contient-il ? un magnifique pardessus et un veston sport RODEX, encore Made in England ; et dans cette extraordinaire valise extensible « REVELATION » toujours Made in England, un complet ROYAL AWARD fabriqué aux Etats-Unis, un veston fantaisie D'AVENZA importé d'Italie et enfin ces pull-overs cashmere BALLANTYNE, bien britanniques. Que voilà une belle amende en perspective...

— Détrompez-vous, tous ces vêtements de choix et ces beaux bagages, je les ai trouvés à OLD ENGLAND, 12, boulevard des Capucines, à Paris qui, depuis 80 ans, a établi son grand renom par ses spécialités exclusives de qualité, vous le connaissez certainement ?

— Bien sûr, Monsieur, qui ne connaît OLD ENGLAND, mais j'ignorais qu'il y eût un rayon de bagages aussi merveilleusement achalandé pour l'auto, l'avion, le train, le bateau. Excuses pour le dérangement et félicitations pour « contenant et contenu ». C'est l'équipement d'un vrai gentleman.

NOTES

● LES FEUILLES VERTES DU GENERAL

Chaque matin à dix heures, le général de Gaulle se fait remettre un rapport de douze pages — les « feuilles vertes » — qui est devenu son instrument de travail favori : c'est une synthèse réalisée quotidiennement par une équipe du Service de Documentation et de Contre-Espionnage.

Cette équipe, que le général a renforcée d'une vingtaine de personnes en 1959, travaille sur les dépêches brutes des correspondants de l'A.F.P. à l'étranger, les rapports des ambassades et les informations des agents locaux du S.D.E.C.

Depuis le putsch du 22 avril, le chef de l'Etat a chargé les fonctionnaires du Service de Synthèse de doubler les missions officielles et leur rôle croissant dans l'appareil d'Etat explique les rivalités actuelles du personnel politique de la Vᵉ République pour s'assurer le contrôle du S.D.E.C.

● UN LIVRE BLANC TUNISIEN

Le président Bourguiba a confié à l'un de ses proches :

« Je vais rédiger un Livre blanc sur mes conversations avec le général de Gaulle. Cela permettra de mesurer l'abîme qui existe entre les promesses du chef de l'Etat français et ses actes ».

Il semble toutefois que le président Bourguiba ne se résoudrait à une telle publication qu'au moment où les chances d'une issue négociée au conflit algérien se seraient évanouies.

● LE REMPLACEMENT DE M. PAPON

Le remplacement de M. Papon à la Préfecture de police de Paris semble imminent. Une ambassade lui est actuellement offerte : il peut choisir, sous réserve d'agrément de la part des gouvernements intéressés, entre Athènes et Stamboul.

Deux noms reviennent le plus souvent dans les listes des hauts fonctionnaires susceptibles de lui succéder : ceux de deux Igames, M. Laporte et M. Hirsch.

● DES RAPPORTS VRAIMENT CONFIDENTIELS

Le double de tous les rapports confidentiels qui se trouvent entre les mains de la Délégation générale à Alger est communiqué à l'un des quatre responsables militaires de l'O.A.S., qui en a parfois connaissance avant M. Jean Morin lui-même.

● MÈRES, C.R.S. ET POMPIERS A L'ECOLE

Pour remédier à la pénurie de maîtres qui va encore s'aggraver pendant deux ou trois ans, le ministre de l'Education nationale, M. Lucien Paye envisage de faire appel, dans l'enseignement primaire, à la collaboration à temps partiel de mères de famille pourvues de quelques titres universitaires.

D'autre part, le secrétaire général de la Ligue de l'Enseignement, réunie à Toulouse, a fait état d'un projet du ministère confiant l'éducation physique à des moniteurs militaires, C.R.S. et pompiers.

● DAUBER LES CORTES ?

Dans la revue « Défense de l'Occident » (directeur : Maurice Bardèche) un des leaders de droite du jeune barreau de Paris, Mᵉ Louis Guitard, écrit :

« Si nous avions le devoir de nous élever contre les décisions d'internement dont faisaient les frais des Algériens sous le seul prétexte qu'ils étaient suspects, comment n'aurions-nous pas le même devoir à l'égard des Français qui font aujourd'hui l'objet de mêmes décisions sous le même prétexte ? Tout cela d'ailleurs, dans le secret, car on ne nous livre quelques noms que pour mieux taire les autres... Avons-nous le droit de dauber les Cortès du général Franco ou le Parlement portugais quand nous sommes, nous tous, réduits au rôle de sujets impuissants ?... »

(O.T.A.N.)

LE GÉNÉRAL NORSTAD, COMMANDANT EN CHEF DE L'O.T.A.N.
A chaque étape, un enjeu plus élevé.

→

pable d'obtenir des soldats allemands ou russes qu'ils dressent un mur de poitrines devant les obstacles et le long des rivières — de la même façon qu'ils ont été parfois utilisés, pendant la dernière guerre, à déminer le terrain en y avançant à pied.

Vingt divisions

Il semble que le président Eisenhower n'ait pas entrevu cette possibilité d'obstruction passive lorsqu'il a déclaré, il y a deux ans, que *« si les Alliés étaient arrêtés, quelqu'un d'autre devrait utiliser la force »* et que *« l'échange de coups de feu, s'il devait avoir lieu, ne pourrait être déclenché que du côté soviétique »*. M. Richard Nixon n'en était apparemment pas davantage conscient lorsqu'il a affirmé le mois dernier : *« Nous n'aurons à mener aucune action agressive pour rester à Berlin. C'est aux dirigeants soviétiques qu'il appartiendra d'utiliser la force s'ils veulent modifier la situation existante. »* De telles déclarations sont absurdes. La situation est telle, en effet, que ce sera le camp qui voudra forcer le passage qui sera contraint d'ouvrir le feu le premier.

Si la colonne alliée commence à tirer pour s'ouvrir la voie, les Russes — avec leurs vingt divisions mécanisées prêtes à renforcer les sept divisions est-allemandes — pourront intervenir avec une puissance qui dépassera de beaucoup celle des forces occidentales. Ils pourront facilement repousser la tentative de pénétration alliée.

Si les Occidentaux utilisent leurs armes nucléaires tactiques pour disperser les concentrations de troupes soviétiques, les Russes riposteront avec les mêmes armes, et les forces alliées, s'avançant en terrain découvert, seront particulièrement vulnérables.

Le plongeon

Si les Alliés étendent le rayon de leurs bombardements nucléaires jusqu'aux nœuds de communications soviétiques, les Russes bombarderont à leur tour les ports européens où aboutissent les lignes d'approvisionnements anglo-américaines — plus faciles à viser et plus vulnérables que le réseau de communications terrestres des forces soviétiques.

A chaque stade, c'est aux Alliés qu'il appartiendra d'élever l'enjeu et d'amorcer le passage à l'étape suivante, dans une course fatale qui peut aboutir au bombardement nucléaire et à la destruction des grands centres urbains et industriels des deux camps. Et, à chaque stade, le désavantage des pays les mieux organisés et les plus civilisés s'accentuera.

Ainsi, le projet d'envoyer une colonne alliée sur la route de Berlin, dans l'espoir que cette démonstration de force incitera les Russes à céder, apparaît comme une dangereuse folie. Il ne peut conduire qu'à un échec rapide qui laissera aux Occidentaux le choix entre une retraite humiliante et un plongeon dans un désastre pire encore.

Des cerfs-volants

L'idée de tourner un blocus terrestre par un nouveau pont aérien n'est guère plus réaliste. Là encore, les Russes auront la possibilité d'y faire échec sans avoir à tirer les premiers. La zone de Berlin-Ouest est très étroite et peut être entourée d'un barrage de ballons qui interdirait aux appareils alliés l'accès des aéroports de la ville. Ce barrage pourrait être renforcé par un rideau de grands cerfs-volants analogues à ceux qui étaient utilisés pendant la dernière guerre pour protéger les usines contre les attaques en rase-mottes. Des patrouilles aériennes d'obstruction et le brouillage des liaisons radio pourraient également être pratiqués dans les trois corridors aériens qui desservent l'ancienne capitale allemande. Dans ces conditions, il serait très difficile de faire fonctionner longtemps un pont aérien.

La donnée fondamentale du problème de Berlin, c'est que les Russes occupent une position infranchissable et les Occidentaux une position intenable, qu'ils ne pourront conserver qu'aussi longtemps que les Russes leur permettront de demeurer dans la petite cellule où ils ont commis la folie de se laisser enfermer en 1945. Leurs difficultés actuelles viennent du manque de clairvoyance et de réalisme des gouvernements anglais et américain, qui ont accepté un découpage des zones d'occupation ne leur assurant aucun accès direct à Berlin. Roosevelt, Truman, Eisenhower, Churchill et Attlee partagent la responsabilité de cette tragique erreur.

Un atout

Le seul espoir des Alliés n'est plus d'obtenir un nouveau délai, mais de chercher à négocier un accord d'ensemble sur la base d'un retrait mutuel qui leur permettrait de s'extirper du piège de Berlin. Pour avoir attendu trop longtemps, alors que la situation évoluait à leur désavantage, ils sont aujourd'hui dans une mauvaise position pour négocier.

Il leur reste un atout cependant : c'est que les Russes, qui savent calculer les risques, redoutent que des adversaires assez aveugles pour se laisser enfermer dans une si mauvaise position en 1945 ne soient assez fous pour déclencher une guerre-suicide plutôt que de l'abandonner sous la menace. M. Krouchtchev ferait bien de songer au danger d'initiatives qui provoqueraient de trop violentes réactions affectives. Au lieu de poursuivre la périlleuse politique du « bord de l'abîme », les gouvernements de l'Est et de l'Ouest devraient se rappeler que deux guerres mondiales ont été déclenchées parce que les chefs d'Etat s'étaient laissé entraîner dans une situation d'où ils ne pouvaient plus se dégager sans « perdre la face ».

LIDDELL HART.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Etude de Mᵉ LOCHELONGUE, notaire à St-Gaultier (Indre). Tél. 2-01. A vendre :

1° **Ravissant Petit Château** av. Tour XIIᵉ, 12 p. tt cft + lgt distinct PARC CEDRES **30 Ha.** CHENES, PRAIRIES

POSS. ACQUER. FERME DE 70 Ha.

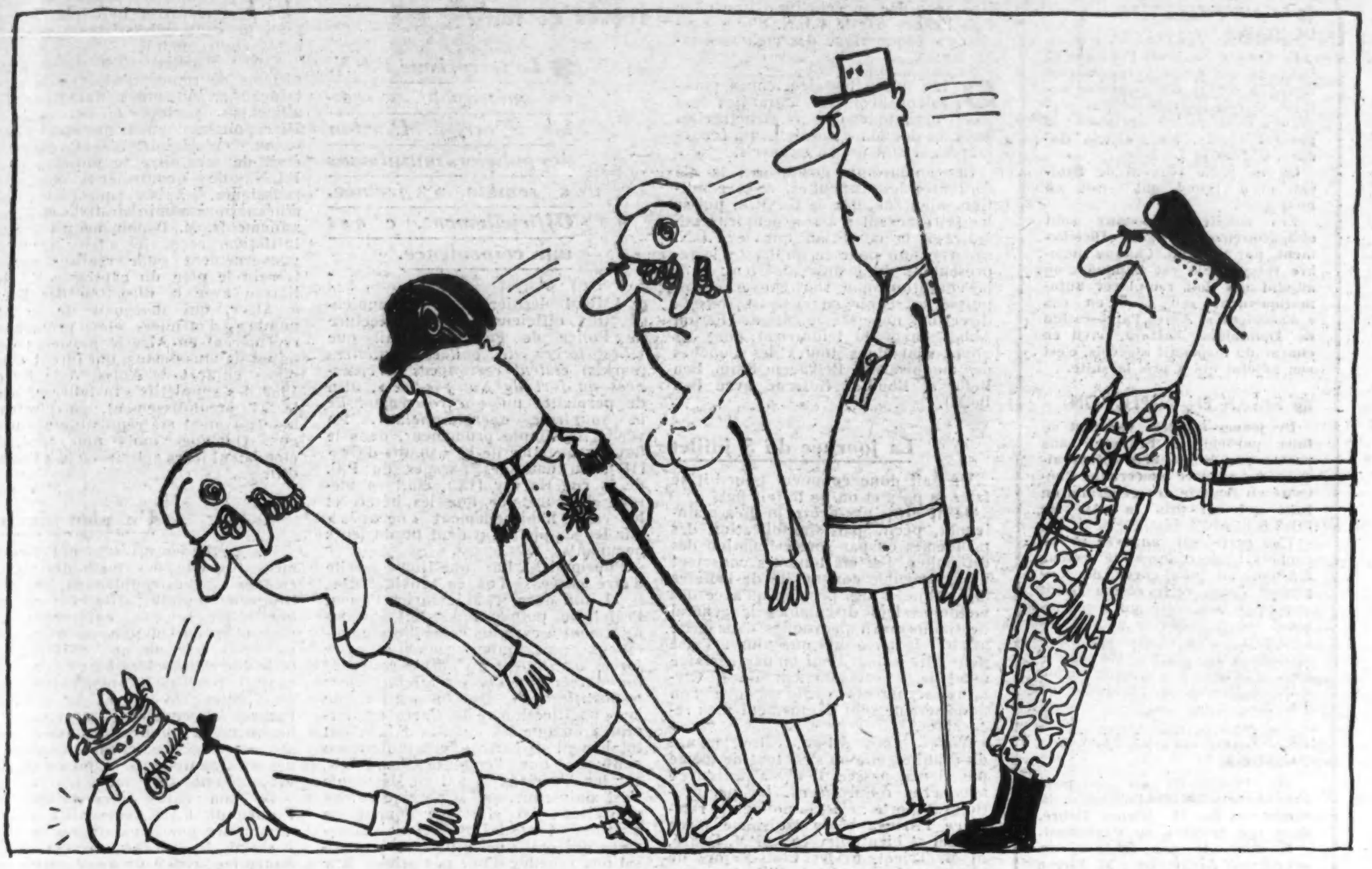
2° **160 Ha.** Territoire CHASSE et ELEVAGE (Terres, étangs, bois)

60 Ha. BONNE FERME ELEVAGE

3° **VASTES BATIMENTS INDUSTRIELS LIBRES** avec lugt état neuf - PLEIN CENTRE CHEF-LIEU - Rte Nat. OCEAN SUISSE 2.200 m. couv. - Nombreux usages LABORATOIRE, GARAGE, USINE

S'adresser Mᵉ LOCHELONGUE.

Le 14 Juillet de 1789 à nos jours...



GOUVERNEMENT

Deux rapports à l'Elysée

● *Jean Daniel démonte le mécanisme de la comédie qui se joue entre l'Elysée et Matignon, à la veille d'une reprise de la négociation introuvable.*

L'IDEE m'est venue de consulter une collection de « L'Express ». J'y ai retrouvé les articles sur l'Algérie et sur la situation française de l'an dernier, à l'été 1960.

On était entre deux discours du général de Gaulle : comme aujourd'hui. On attendait, comme aujourd'hui, une reprise « imminente » des négociations. On craignait, autant qu'aujourd'hui, une agitation contre-terroriste, un nouveau putsch de l'armée. On se plaignait de l'impossibilité pour le F.L.N. de comprendre notre Président, etc. Pendant ce temps des hommes mouraient, comme ils meurent, et l'on disait ce que l'on nous dit maintenant, que « *cela fait avancer les choses* ».

Puisqu'il faut surmonter cette lassitude écœurée, ou cette sombre révolte devant l'installation tranquille dans une guerre devenue presque indispensable et en tout cas familière, dans une guerre qui fait partie de notre vie quotidienne au point qu'elle ne trouble ni les vacances ni les projets, puisqu'il faut enfin remplir notre rôle d'informateurs, voici, cette semaine, où nous en sommes.

On va se retrouver entre négociateurs français et algériens au château de Lugrin, peut-être le 17 juillet, plus probablement le 24 seulement. On se retrouvera sans que personne ait une foi quelconque dans la réussite de la reprise des pourparlers. Déjà, à Paris comme à Genève, les instruments de propagande sont en place.

Les internés de Turquant

A Paris, avec ce langage fleuri et cette sérénité mondaine que nos diplomates garderont jusqu'au jour où éclatera le volcan sur lequel ils dansent, on déclare : « *qu'il n'y a aucune raison, si le F.L.N. fait montre de quelque bonne volonté, pour que les négociations s'éloignent d'une issue négative* ». Le beau langage !

A Genève, évidemment, on met l'accent sur le désir de négocier pour qu'apparaisse clairement la nouvelle responsabilité française en cas d'échec. Mais personne n'est convaincu que la reprise sera autre chose qu'une tactique.

Le général de Gaulle, dont le scepticisme n'a jamais été aussi las, M. Michel Debré, à qui ce scepticisme convient, ont été cependant persuadés par M. Louis Joxe de la nécessité de cette reprise malgré la persistance de désaccords essentiels.

Ils ont été, paraît-il, « impressionnés » par le désir d'aboutir du ministre des Affaires Algériennes. Ou plutôt ils ont accepté d'être impressionnés parce qu'ils ont mis M. Joxe dans une situation très particulière : la décision de suspendre les négociations d'Evian dans les conditions où cette suspension a été effectuée n'a pas été prise avec l'agrément du chef de la délégation française. Plusieurs collaborateurs proches de M. Joxe assurent que ce dernier estime avoir été mis dans l'impossibilité d'achever la mission que le gouvernement lui avait confiée pour laquelle une grande latitude de mouvements lui avait été donnée. Cela ne veut pas dire que M. Joxe était certain d'aboutir. Cela signifie qu'il entrevoyait des possibilités qu'on l'a empêché d'exploiter.

En tout cas, le chef de notre délégation en fait, heureusement, une question personnelle. Mais pour le moment son désir d'aboutir est contrarié par une histoire d'une tragique absurdité. M. Joxe s'est aperçu — enfin — que les Algériens pouvaient difficilement négocier sans avoir la possibilité de s'entretenir avec les ministres du G.P.R.A. (dont Ben Bella) internés au château de Turquant.

Cette vérité dont mille observateurs avaient souligné l'évidence depuis six mois, voici qu'elle apparaît enfin aux Français qui sont « dans le bain » face aux interlocuteurs algériens.

Les Marocains, les Tunisiens, M. Belkacem Krim lui-même avaient tenté en vain d'en convaincre la France.

M. Joxe a donc, paraît-il, demandé l'élargissement au moins partiel de Ben Bella et de ses compagnons : le général de Gaulle a commencé par refuser avec humeur.

Il a ensuite demandé des rapports sur Ben Bella. Hélas ! comme toujours dans ce régime, il en a reçu deux et qui sont, bien sûr, contradictoires. Le premier émane d'un collaborateur du Garde des Sceaux qui s'est longuement entretenu avec les ministres internés. C'est un rapport faisant l'éloge des qualités d'homme d'Etat de Ben Bella.

Déjà, à Rambouillet

Le second vient, lui, d'un des plus proches collaborateurs du Président de la République. Il accuse Ben Bella d'être plus « dur » que les autres, plus intransigeant, plus ambitieux aussi. L'auteur de ce second rapport est le même qui vient de procurer au F.L.N. l'un de ses plus notables succès : c'est lui qui a essayé d'entreprendre des négociations avec le M.N.A. après la suspension des pourparlers d'Evian. Informé, Messali fit exclure de son bureau politique tous ceux qui s'étaient montrés favorables à une telle tentative.

Montrant les deux rapports, le général de Gaulle a levé les bras au ciel : qui croire ? La question remonte d'ailleurs assez loin. Il y avait déjà eu une histoire de rapports contradictoires. A Rambouillet, M. Michel Debré avait dit à M. Masmoudi : « *Je suis prêt à parier avec vous que Ben Bella sera moins politique que les autres.* » Cela, tandis que quelques mètres plus loin, le général de Gaulle écoutait avec compréhension la défense de M. Ben Bella par le Président Bourguiba...

Négocier et gouverner

Nous en sommes donc encore là aujourd'hui. Il faut bien se demander sur quel trésor de patience ou sur quelle épaisseur de passivité notre régime s'appuie. Car, enfin, ne pas se dire que même si Ben Bella était le plus dur de tous, personne au G.P.R.A. se résignerait à l'être moins ; ne pas comprendre que les compromis ne peuvent être acceptés que par les plus durs s'ils sont détenteurs de l'autorité, c'est non seulement ne pas savoir négocier, mais c'est aussi ne pas savoir gouverner.

Or cette question est essentielle au moment où l'on *sait* qu'il y a une possibilité de compromis sur les deux problèmes à l'origine de l'échec d'Evian.

→

Vient de paraître
LE MONDE SECRET
REVUE MENSUELLE INTERNATIONALE DE L'ESPIONNAGE
AU SOMMAIRE, CE MOIS-CI :
Le vrai M. SORGE - Les terribles services secrets d'Israël - Truquages dans les archives militaires - L'affaire BOLO-PACHA - Et encore bien d'autres épisodes actuels de « la guerre dans l'ombre »
...et en plus, un roman complet d'espionnage américain
EN VENTE PARTOUT DES AUJOURD'HUI

NOTES

LA NOUVELLE TETE DE L'O.A.S.

Le Comité National Politique et Militaire qui coiffe l'organisation insurgée contre les pouvoirs actuels, se composerait de huit personnes, dont quatre militaires : le général Gardy, les colonels Godard, Gardes et Lacheroy.

On ne parle plus ni de Broizat, ni d'Argoud, qui serait en métropole.

Les comités régionaux sont obligatoirement dirigés, officiellement, par un civil. Chaque membre responsable est flanqué d'un adjoint qui doit remplacer automatiquement son chef en cas « d'accident ». Après l'arrestation de Dominique Zattara, civil en charge du dispositif algérois, c'est son adjoint qui a pris la suite.

SALAN EN INSPECTION

De jeunes officiers viennent de faire parvenir à l'Elysée, sans passer par leurs chefs hiérarchiques, un rapport concernant l'activité en Algérie des généraux en fuite qui ont pris la tête de l'O.A.S.

Une carte est annexée à ce rapport : elle concerne le secteur d'Aflou, au nord-ouest de Laghouat. Dans cette région serait implantée une unité qui a récemment été « inspectée » par les généraux Salan et Jouhaud. Une seconde unité aurait été également « inspectée » dans la région d'Ouled Djellal, à proximité de Biskra.

UN RIVAL POUR M. CHABAN-DELMAS

M. Chaban-Delmas a posé bruyamment sa candidature à la succession de M. Michel Debré, dans son discours au Parlement.

Il aura, le cas échéant, un concurrent dangereux : M. Pierre Pflimlin qui fait, silencieusement, depuis quelques semaines, une remontée en flèche auprès du chef de l'Etat.

DIVISION AU CONGRES DES INSTITUTEURS

Il faut remonter à neuf ans en arrière, au temps des scissions syndicales dans l'enseignement, pour retrouver une opposition aussi profonde entre la majorité autonome et la minorité ex-cégétiste que celle qui a marqué, la semaine dernière à la Mutualité, le congrès du syndicat national des Instituteurs.

Les deux tendances se sont affrontées non seulement sur l'action à mener contre la guerre d'Algérie, mais aussi sur l'action laïque, et sur les questions corporatives et même pédagogiques qui, les années précédentes, réalisaient la presque unanimité.

Les ex-cégétistes, qui subordonnent tous les problèmes à la lutte contre le pouvoir gaulliste, accusent la direction du S.N.I. de faire le jeu de celui-ci. Leur motion d'orientation a recueilli 708 mandats contre 595 l'année dernière. Avec 1.262 mandats, celle de la majorité en a perdu 56.

Avant de se séparer, le congrès a cependant adopté une déclaration unanime sur la défense des libertés. Secrétaire général du S.N.I. depuis onze ans, M. Denis Forestier aurait décidé de ne plus se représenter à ce poste à la fin de l'année. Il y serait remplacé par M. Desvallois.

---

1 La souveraineté politique de l'Algérie sur le Sahara pourrait être accordée en échange d'une offre à la France par le F.L.N. d'une « gérance » économique des richesses sahariennes.

2 Les minorités algériennes pourraient avoir des garanties non pas « organiques » mais structurelles dans les domaines municipaux, économiques, religieux et culturels.

Ces compromis constituent la clé de toutes les difficultés. A la condition, bien sûr, que le G.P.R.A. puisse les faire accepter à son peuple, c'est-à-dire à la condition que le F.L.N. soit reconnu pour ce qu'il est : le représentant du peuple algérien ; et à la condition que son gouvernement puisse se réunir au complet sous la direction non seulement de Ferhat Abbas, mais du triumvirat dont les noms sont dans toutes les bouches des maquisards : Belkacem Krim, Ben Bella et Boudiaf (interné avec Ben Bella).

La journée du 5 juillet

On sait donc comment pourrait se faire la paix et on ne la fait pas.

Je ne crois pas avoir, jusqu'à maintenant, péché par simplification des problèmes ou par sous-estimation des difficultés. J'ai été toujours conscient de l'effroyable complexité de l'affaire algérienne et des progrès qu'avec des méthodes très discutables le général de Gaulle avait provoqués dans cette affaire. Je n'en suis que plus à l'aise pour dire aujourd'hui qu'une certaine comédie a suffisamment duré. Certains arguments cyniques que l'on nous sert ne sont décidément plus recevables.

Voyez, nous dit-on, cette journée du 5 juillet, elle ne s'est tout de même pas si mal passée. Il n'y a pas eu de massacres d'Européens. La pacification est morte : c'est la police qui remplace l'Armée et la troisième force est bel et bien enterrée : ni M. Debré, ni M. Tricot, ni les Etats-Majors ne peuvent plus se faire d'illusions sur la représentativité du F.L.N. Autrement dit, il y aura des centaines de morts — car tout de même il y a eu cent morts le 5 juillet — tant qu'il restera un seul fonctionnaire, un seul ministre ou un seul général pour croire à la possibilité de se passer du F.L.N.

« Un sol contracté »

Il y a autre chose. Après le dernier article de « L'Express » où nous faisions état des confidences de certains responsables qui, au gouvernement, s'inquiétaient de la conception que le général de Gaulle se faisait du partage (simple regroupement avant l'évacuation) des hommes politiques se sont émus, ont demandé des éclaircissements au cabinet de M. Michel Debré et ont provoqué des mises au point officieuses. Ces mises au point ont d'abord été chuchotées à Alger puis à Paris dans les états-majors. De cette mise au point, il ressort que *« le regroupement serait de durée indéterminée »*, qu'il ne s'agirait en aucun cas d'une *« étape vers le rapatriement »*, mais bien d'un *« aménagement de vie en sol algérien, un sol alors contracté et facilement défendable »*. Là aussi, c'est donc la petite guerre entre Matignon et l'Elysée des jours pairs — exactement comme il y a un an — qui continue.

Il y avait, du temps de la guerre d'Indochine, la méthode du pourrissement subi. Il y a pour la guerre d'Algérie, celle du pourrissement organisé. Dans les deux cas, il faut attendre que le nombre des morts soit suffisant.

JEAN DANIEL.

TERRORISME

Trêves de fait ?

Le terrorisme F.L.N. en métropole « semble » arrêté. L'action des policiers musulmans « semble » freinée. Officiellement, c'est une coïncidence.

SAMEDI dernier, une communication officieuse de la préfecture de Police de Paris précisait que *« Les forces de police auxiliaires* (harkis) *étaient regroupées et casernées au fort de Noisy-le-Sec »*, afin de permettre un *« accroissement de la souplesse opérationnelle »*. En vérité, le simple promeneur, dans le fameux quartier de la « Goutte-d'Or » (18e), ou dans les parages du P.C. de la rue Harvey (13e), était en mesure de constater que les hôtels et les cafés habituellement « occupés » par les supplétifs avaient perdu leurs occupants.

Pourquoi ? La question mérite d'être posée si l'on se souvient que, le 17 juin dernier, M. Maurice Papon, Préfet de police, répondait personnellement à certains conseillers municipaux qui l'interrogeaient : *« Les forces auxiliaires de police resteront implantées tant que les circonstances le justifieront »*. Doit-on penser que la « pacification » de Paris est terminée ou que les cellules F.L.N. ont totalement disparu ? Tout indique au contraire que l'emprise du F.L.N. sur les Algériens vivant en Métropole s'est maintenue, que la perception des cotisations est effectuée comme de coutume et que les opérations successives qui ont « décapité » les organisations rebelles n'ont pas atteint leur but.

Alors, pourquoi le retrait des harkis ? Tout se passe comme si une sorte de « trêve de fait » s'était instaurée en Métropole, chacun des adversaires décidant « unilatéralement « de mettre une sourdine à ses activités soit d'action terroriste, soit de répression. Autrement dit, la France et le G.P.R.A. paraissent tenter en Métropole cet arrêt des combats qui n'a pu survenir en Algérie.

Au fort de Noisy

Le fait est nouveau. En privé, les dirigeants algériens réunis à Genève ne manquaient pas de souligner que la seule police parisienne avait arrêté plus de deux mille Algériens la semaine même où s'ouvrait la conférence d'Evian. En revanche, du côté français, les commentaires avaient été particulièrement amers sur le fait que la Fédération de France du F.L.N., non contente d'agir par ses seuls moyens, entraînait au même moment dans la dissidence des soldats régulièrement incorporés dans les régiments en Métropole : l'affaire du camp de Frileuse en avait fourni la preuve (1).

C'est ce cercle vicieux qui paraît avoir été brisé, au moins en Métropole. Mais des deux côtés, la « gêne » est la même à l'avouer. M. Papon affirme que les missions des « harkis » demeurent, le F.L.N. dément à Tunis que certains dirigeants de la Fédération de France aient pu être convoqués à Tunis et sanctionnés pour des initiatives qui dépassaient leurs consignes.

Pourtant, les faits sont là : depuis l'affaire du camp de Frileuse, aucun poste n'a été attaqué par le F.L.N., et les harkis ont été relevés par les autorités françaises. Cela est d'autant plus frappant que jusqu'à présent, la « dynamique de la guerre » a été contraignante.

C'est au début 1959 qu'un jeune officier de retour d'Algérie, le capitaine M..., eut l'idée d'installer des « harkis » partout où vivaient en Métropole les colonies nord-africaines. Comme en Algérie, le but recherché était de soustraire la population au F.L.N., de « contrôler » et de se renseigner. Après quelques mois d'hésitations administratives et d'atermoiements, M. Papon, acquis à cette initiative, reçut le « feu vert » du gouvernement pour réaliser sur le terrain le plan du capitaine M... En liaison avec la direction des S.A.S. à Alger, qui déléguait un certain nombre d'officiers, les promoteurs recrutèrent en Algérie plusieurs centaines de musulmans, qui furent « formés » au fort de Noisy. A la fin de 1959, les supplétifs s'installèrent dans le 13e arrondissement, où plusieurs hôtels avaient été réquisitionnés pour eux. Quelques mois plus tard, ils étendaient leurs activités à la « Goutte-d'Or »...

Un plan ajourné

Les méthodes utilisées ont directement procédé des méthodes « algériennes » : très rapidement, une multitude de plaintes affluèrent au Parquet pour sévices, « interrogatoires poussés », destruction de biens, etc. La Préfecture de police interdit la diffusion des déclarations de commerçants européens directement témoins ou victimes de ces agissements. En l'espace de quelques semaines, six journaux ou publications étaient saisis. Mais les autorités étaient elles-mêmes impuissantes à arrêter le mouvement une fois lancé.

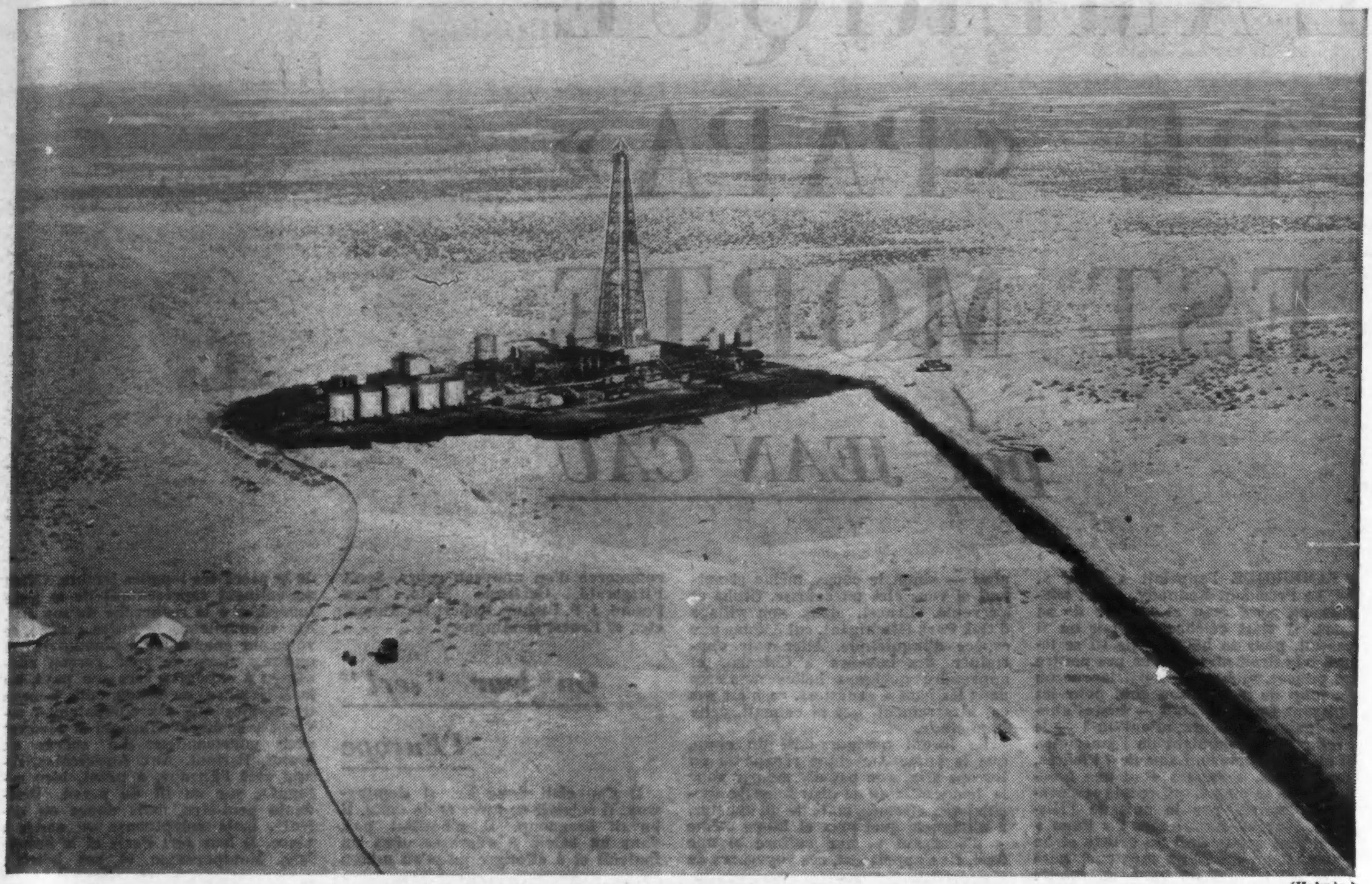
De son côté, la Fédération de France du F.L.N. se sentait directement visée par l'opération « harkis ». D'abord, le G.P.R.A. récolte chaque année en France de deux à trois milliards de cotisations. Ensuite et surtout, le F.L.N. ne pouvait tolérer qu'une importante partie des 400.000 Algériens installés en Métropole échappe à son influence. La Fédération de France se lança donc à fond dans la lutte. Elle y allait avec des moyens particulièrement puissants : ceux-là mêmes qu'elle avait organisés dans l'intention de porter la « guerre » sur le territoire métropolitain (on se souvient de l'affaire de Mourepiane (2). Le plan avait été « ajourné » pour des raisons politiques.

Aussi ne se passa-t-il guère de jour où les journaux français ne fassent état d'accrochages avec les harkis, de mitraillades, de fusillades, d'assauts contre certains postes. On apprenait régulièrement que un, deux ou trois Algériens avaient été tués ou blessés en se heurtant aux harkis. Les spécialistes de la sécurité concluaient pour leur part qu'il fallait soit étendre le contrôle des harkis à la totalité des Algériens vivant en Métropole — c'est-à-dire « algérianiser » la France — soit arrêter l'opération. Ces avis restèrent forcément vains tant que la politique gouvernementale resta ambiguë.

Quelles conclusions tirer de la trêve présente, qui peut être précaire si les négociations ne reprennent et

(1) Dans la nuit du 5 au 6 juin 1961, des militaires du 93e R.I., stationnés au camp de Frileuse, mais armés par le F.L.N., furent traqués cinq heures durant dans les 13e et 10e arrondissements.

(2) Dans la nuit du 24 au 25 août 1958, un commando F.L.N. incendia le dépôt d'essence de Mourepiane, dans la banlieue de Marseille.



(Holmès.)

Le pétrole dans le désert de Koweit.
Un milliard d'anciens francs par jour.

n'aboutissent ? D'abord, que la Fédération de France, que certains présentaient comme une « organisation dure » et rebelle à l'intérieur de la rébellion, agit en parfait accord avec Tunis, c'est-à-dire qu'elle est réellement sous le contrôle du G.P.R.A. Ensuite, que des situations inextricables et sans issue se dénouent pour peu que le gouvernement français tente de régler sur le plan politique et en accord avec le F.L.N. des problèmes qui sont à l'évidence politiques.

T. L.

KOWEIT

Vers le remborquement

● ***Ce n'est pas seulement le sable du désert torride qui brûle les pieds des soldats britanniques à Koweit.***

TOUS les jours, dans les abris qu'ils ont creusés dans le désert du Koweit, à la frontière irakienne, des soldats anglais s'évanouissent de chaleur et sont transportés par hélicoptère dans les hôpitaux climatisés de l'arrière. « *Mais ce n'est pas seulement le sable du désert qui nous brûle les pieds au Koweit,* a déclaré un observateur britannique. *Le terrain politique est au moins aussi brûlant et il s'agit maintenant de repartir au plus vite.* »

Depuis l'affaire de Suez et le débarquement des Marines américains au Liban, les Anglais savent que les interventions militaires directes au Moyen-Orient sont rarement rentables. Ils ne pouvaient refuser au Cheik Abdallah el Salem el Sabbah la protection qu'il leur demandait contre la menace irakienne, mais ils savent que le problème du Koweit doit être réglé par les pays arabes eux-mêmes.

La route des Indes

Quand la Grande-Bretagne, en 1821, a installé un de ses représentants dans une île de la baie de Koweit, qui faisait alors partie du territoire turc, il s'agissait seulement pour elle de s'assurer un relais sur la route des Indes. Mais cette « présence de fait » a pris un tout autre sens lorsque les géologues ont découvert dans le sous-sol de l'émirat de Koweit, à la fin du XIX[e] siècle, l'un des plus grands gisements pétroliers du monde. Un accord de protectorat fut alors signé avec le Cheik local, mais les pourparlers engagés par la suite avec Stamboul, pour légaliser la présence britannique dans le Golfe Persique, furent interrompus par la guerre de 1914 et aucun traité ne fut jamais signé.

C'est sur cette faiblesse juridique que l'Irak — qui se considère comme l'héritier naturel de l'Empire Ottoman — s'est appuyé pour faire valoir ses droits sur le Koweit lorsque les Britanniques, il y a un mois, ont accordé son indépendance au minuscule Etat pétrolier.

Le général Kassem, chef du gouvernement irakien, a déclaré : « *Nous libérerons cette fraction du territoire irakien... La République irakienne a décidé de protéger les habitants du Koweit et d'exiger toutes les terres détenues arbitrairement par les impérialistes.* » Il a ajouté qu'un décret nommait le dirigeant du Koweit au poste de « *gouverneur irakien au Koweit* » et que « *si sa conduite ne donnait pas satisfaction, il serait sévèrement châtié et considéré comme rebelle...* »

Si Kassem avait voulu...

Le Cheik Abdallah el Salem el Sabbah a aussitôt fait appel à l'Angleterre pour assurer sa protection et, quelques jours plus tard, des troupes britanniques débarquaient au Koweit. Postées à la frontière irakienne, elles n'ont rien vu venir.

En fait, s'il avait réellement songé à envahir le Koweit, le général Kassem ne l'aurait pas annoncé à l'avance. Avec son armée de 60.000 hommes, il aurait pu facilement investir son minuscule voisin en quelques heures. Sa menace semble avoir eu surtout pour but de poser le problème du Koweit devant l'opinion arabe en faisant valoir, dès le départ, ses droits à une partie des richesses de l'émirat.

La situation économique du Koweit est en effet anachronique et fabuleuse. Ce morceau de désert de 40.000 km2, où vivent 300.000 habitants, fournit le tiers de la production pétrolière de tout le Moyen-Orient et couvre 40 % des besoins en pétrole de la Grande-Bretagne.

L'exploitation des gisements est assurée par la Kuwait Oil Company, dont la British Petroleum Company se partage les actions avec la compagnie américaine Gulf. Le Cheik el Sabbah touche plus d'un milliard d'anciens francs par jour, avec lesquels il a construit pour son peuple des écoles, des hôpitaux modèles, et une gigantesque usine de distillation de l'eau de mer (il n'y a pas une seule rivière au Koweit).

Les avoirs du Cheik

Ces revenus énormes, le monde arabe, jusqu'ici, n'en a pas profité. Ils ont été régulièrement investis à la Bourse de Londres, où les avoirs du Cheik el Sabbah s'élèvent à près de 300 millions de livres sterling, soit l'équivalent du capital nécessaire à la construction du grand barrage d'Assouan en Egypte. Cet argent, les dirigeants des pays arabes veulent maintenant qu'il leur serve à tous.

Le Cheik el Sabbah avait refusé, jusqu'ici, de contribuer de façon importante au financement de la Banque Arabe de Reconstruction projetée par la Ligue Arabe. Il va être contraint maintenant de se montrer plus conciliant. Sachant qu'il ne peut compter sur les fusils anglais pour protéger son indépendance contre les convoitises de ses voisins, il vient de donner son accord de principe pour le partage de ses richesses avec les autres pays arabes et une mission conduite par son ministre des Finances est déjà partie pour une tournée des capitales arabes, en commençant par Le Caire.

Le banque et le fusil

Que le Koweit s'intègre à une nouvelle confédération des Etats pétroliers du Moyen-Orient (sous la direction de l'Irak), ou qu'il accepte que l'utilisation de ses revenus soit contrôlée par la Ligue Arabe (c'est-à-dire par la R.A.U.), son statut politique devra inévitablement être modifié dans les années à venir.

Les Anglais ne s'en inquiètent pas outre mesure : « *Il n'y a aucune raison de penser,* écrit le correspondant de « The Observer », *que les futurs dirigeants du Koweit, quels qu'ils soient, refuseront de nous vendre leur pétrole. Il y a trop de pétrole dans le monde et les producteurs se disputent les clients... Peut-être nous demanderont-ils de le payer en dollars, mais nous le payons déjà en livres convertibles. Peut-être cesseront-ils d'investir à Londres et retireront-ils leurs avoirs en sterling. Mais il est peu probable que cela se fasse de façon brutale et totale, et nous devons trouver d'autres moyens que le recours à la force pour régler ce genre de problème. Une banque qui menacerait de fusiller les clients qui voudraient retirer leur argent ne serait pas longue à faire faillite.* »

THOMAS LENOIR.

Lorenzo

SEMAINE AÉRIFIÉE

20 % SUR TOUS COSTUMES

Mohair, laine et soie, tergal, etc.

43, rue de Rennes - LIT. 84-20

SÉJOURS VACANCES

COMBINES AVEC 5 CIRCUITS PASSIONNANTS

DAVOS.......	17 j. de Paris à Paris, tout compris NF.	636 »
DOLOMITES...	—	607 »
TYROL.......	—	520 »

HOTELPLAN

Organisation Internationale de Voyages - Lic. n° 40

49, avenue de l'Opéra - PARIS (2e) - Tél. : OPEra 47-10

L'AMÉRIQUE DE « PAPA » EST MORTE

par JEAN CAU

L'AMERIQUE l'appelait « Papa ». Le Président Kennedy, en un télégramme, s'est ému et attristé de sa mort. Il était célèbre, partout où il passait, pour sa haute taille (il se tenait très droit afin de n'en pas perdre un pouce), sa barbe de patriarche ou de loup de mer et son goût pour les boissons fortes. Il était — toutes choses égales, d'ailleurs, attention ! — le Victor Hugo ambulant de l'Amérique. Il était l'Amérique. Laquelle ? Pleurez, Américains, « Papa » était une Amérique qui se meurt, qui recule et s'évanouit, aspirée par la nuit de l'Histoire. Pleurez, Américains : « Papa » n'est plus qui (c'était un artiste et un poète, donc un fichu menteur) para cette mort, afin de vous la rendre douce, des prestiges d'un romantisme héroïque et essaya, à travers un beau style et une morale simplette, de vous la donner à rêver afin de vous épargner la douloureuse tâche de la vivre. « Papa », qui était un excellent comédien, occupa les tréteaux sans désemparer pendant un demi-siècle. Du cirque américain, il était le bon colosse qu'on charge de chaînes mais qui s'en délivre d'un gonflement de biceps et d'un roulement d'épaules ; le bon colosse qui n'a peur ni des guerres, ni des toros, ni des lions, ni des requins, ni des cuites, ni de rien. On applaudissait « Papa ». On applaudissait l' « Amérique ». Or, « Papa » est mort. On dit qu'il avait une *légende*. Elle était la vôtre, Américains, et « Papa » est mort.

Le jeune Ernest et la jeune Amérique

Il n'a pas vingt ans lorsqu'il débarque en Europe, en 1918, pour tâter de la guerre. Il est costaud et brave garçon. Il est, comme vous l'étiez alors, la jeune Amérique qui a faim d'Histoire et entre dans la terrible bagarre — à laquelle vous ne comprîtes rien — que se livraient de très vieilles et très glorieuses principautés européennes. Il fit un mois de guerre dans la Croix-Rouge, fut blessé en distribuant du chocolat aux soldats italiens (vous étiez la généreuse Amérique en ces temps préhistoriques) et revint au pays où il fut porté en triomphe. Il défila dans les rues de son village natal. Vos soldats, retour d'Europe, défilaient du même pas sur Broadway, majorettes en tête, pendant que Mr. Wilson, votre Président, qui ne comprenait rien à la paix, découpait au petit bonheur cette Europe qui commençait à vous donner des soucis.

Et voilà le jeune Ernest et la jeune Amérique, en 1920, qui se retrouvent avec une paix sur les bras, quelques éclats d'obus dans la jambe et une vague intuition de ce qu'est la mort, de ce qu'est la guerre, et de ce qu'est l'Histoire. Et voilà le jeune Ernest et la jeune Amérique qui font une formidable poussée de croissance et gagnent à vue d'œil en force et en poids. 1 m. 80, 90 kg, un torse de lutteur, un ventre plat et musclé. Mais dans la tête, quoi ? Dans une tête, hélas ! il faut à tout prix mettre quelque chose — une âme, par exemple, comme disent les chrétiens ; des idées, par exemple, comme disent les philosophes — sinon le corps, même et surtout si vous êtes un colosse, titube et s'écroule. Ernest, dans son village d'Oak Park (Michigan), eut comme une espèce d'inquiétude. Aller voir s'entraîner des boxeurs à Chicago, et apprendre quelques belles manières dans les bars à gangsters, ça n'est pas ça, bizarrement, qui la calmait, cette inquiétude.

Ils furent quelques-uns, du coup, que la jeune Amérique réexpédia en Europe afin, non pas d'y mourir pour la démocratie ou de distribuer du chocolat aux affamés, mais de lui acheter, à n'importe quel prix et fût-ce même « d'occasion », une culture et une âme. Ils s'appelaient, ces voyageurs de commerce d'un nouveau genre, Scott Fitzgerald, Gertrude Stein, Ezra Pound, J. P. Bishop, Robert Mc Almon, etc., et Ernest Hemingway.

On leur "sert" l'Europe

Il s'appelait donc Ernest Hemingway. Il éclatait de force et de santé. Il buvait beaucoup. Il n'hésitait pas, dans un salon, à s'écraser dans un fauteuil et à allonger jusqu'au milieu de la pièce ses longues jambes. C'était un éminent représentant de la jeune Amérique à la recherche de son âme. Alors, commence la quête ; alors, ce voyageur commence à poursuivre son ombre ; alors, ce rusé garçon commence à expédier vers son pays, via la littérature, de beaux colis bourrés de mythes que ses compatriotes ouvrent avec émerveillement et dévorent avec gourmandise. Le succès est grand. Partout. Aux Américains, Ernest *sert* l'Europe, à point, bien mitonnée, sur un lit de persil. Décadente peut-être, mais douce ou violente, mais voluptueuse ou amère à vivre. Il leur *sert* Paris et le beaujolais, Montparnasse et ses hôtels ;

(A.P.)

JOHN FOSTER DULLES, LE SUPER-DIPLOMATE (*).
« L'Amérique refuse son visage avec un aveuglement admirable. »

(*) Mort le 24 mai 1959.

Madrid et les bars où l'on mange des crevettes ; et Pampelune où l'on fuit devant les toros lâchés dans les rues ; et une « posada » où l'on mange du jambon comme il n'y en a pas à Chicago ; et une place de Venise où il fait bon prendre l'odorant café, au petit matin, en regardant les pigeons ; et un torrent des Pyrénées tout plein, non pas de pépites d'or, comme en Californie, mais de truites.

Il fabrique ainsi, Ernest, ces hordes de touristes américains qui viendront plus tard photographier le Sacré-Cœur, danser rue de Lappe et jeter leur chapeau aux toreros. Il propose à ses compatriotes la vision d'une Europe pittoresque en même temps que des conduites qui ne contribueront pas peu à inspirer aux nègres européens une sympathie ricanante à l'égard des civilisés du Minnesota, du Texas ou de l'Idaho, lesquels, innocemment, retrouveront sur les bords de la Seine ou du Manzanares, les mythes que leur avait expédiés leur ami Hemingway.

L'émerveillement des indigènes

Aux Européens, il *sert*, en contrepartie, l'Amérique. Il leur apprend la mythologie des bars et des whiskies ; et que les Américaines sont très belles et un peu dingues ; et que les Américains sont des costauds qui ne parlent pas beaucoup, qui ne savent pas beaucoup parler mais qui, lorsqu'ils s'y risquent, émettent des phrases brèves — et pas si simples qu'elles en ont l'air — sur l'amour, la mort, la vie, le vin, les femmes, les hommes, les hommes et les femmes. A l'usage des vieux Européens, il dessine le portrait du cow-boy ou du pionnier américain qui a laissé son cheval et ses revolvers au vestiaire et qui traîne sa carrure d'espaces et de vents de « bistrots » parisiens en « tavernes » madrilènes. Le tout pimenté, parfois, de quelque retraite de Caporetto ou de bagarres entre peuplades grecques et turques. D'où émerveillement des indigènes européens, ravis de voir se promener parmi eux, mais vêtus de complets-vestons et agités de quelques problèmes, les cow-boys de Fenimore Cooper et les trappeurs de Gustave Aymard. Ils boivent, ces cow-boys ; ils sont de temps en temps un peu impuissants, un peu cocus, un peu lâches (« comme tous les vrais mâles », dirait Genet) mais, en bilan, ils représentent une Amérique « fascinating » et qu'il est besoin d'assommer — d'alcool ou de coups — si on veut la vaincre. Bref, Ernest Hemingway remplit à merveille son office de commis-voyageur en mythes.

Mais les nations, mais les peuples et les hommes aux prises avec l'Histoire ont des réveils brutaux et qui les *étonnent*. Un jour de février 1929, l'Amérique voit son Dieu — il s'appelait Dollar et était marié à la déesse Prospérité — chanceler. Avec la crise, avec le chômage, après la crise et avec le New Deal, l'Amérique découvre qu'elle n'est pas à l'abri de tout et que ses cow-boys se sont transformés en policiers montés qui chargent les chômeurs dans les rues de Detroit. Va-t-elle, avec le malheur, découvrir cette « âme » et cette intelligence du monde qu'elle n'a pu réussir à importer d'Europe ? On pourrait le croire. Des intellectuels, des écrivains (un Dos Passos par exemple) ne se satisfont plus de mythes mais s'avancent résolument vers le réel.

Les mythes se portent bien

Hemingway, lui, fort mécontent — et nixonien, en quelque sorte, de cette « New Frontier » — s'en va-t-à la guerre au lion du côté de l'Afrique. Le social, lui (et qu'on m'entende ; je ne lui jette pas la pierre ni ne condamne : je constate) ça l'ennuie. Il rêve du temps pas si lointain où les Américains chassaient le buffle, coupaient des arbres à la cognée et où, pour survivre, il fallait d'abord « en avoir ». Le social, ça lui donne des malaises. Il soupçonne en effet — car il n'est pas bête — que les monstres qui sont en train de naître ne feront qu'une bouchée de ses mythes simplets.

La guerre d'Espagne, la dernière des guerres « lyriques », lui sera une providence qui lui permettra de se mettre en paix avec sa conscience et de vivre, encore une fois, une guerre exotique où l'homme tue l'homme — d'homme à homme. Une fois de plus, il distribue aux Américains leur provende d'exotisme, d'amour et de mort, et aux Européens de virilité, d'héroïsme et d'action. Des imprudents saluent en ce livre (« Pour qui sonne le glas ») son chef-d'œuvre.

L'Espagne républicaine est morte, héroïquement, comme un héros de Hemingway. Aux Etats-Unis, la crise, depuis longtemps, a été conjurée. Le « social », un instant manifesté, un instant deviné, a battu en retraite. L'Amérique, normalement, pourrait de nouveau s'abandonner à ses rêves et Hemingway, installé à Cuba et que « Pour qui sonne le glas » a remis en selle, pourrait se laisser doucement aller à devenir « Papa ». De part et d'autre de l'Atlantique, les mythes, en apparence, ne se portent pas trop mal.

...Et puis, il y eut une deuxième guerre mondiale. Elle couvrit l'Europe de ruines et de millions de morts. Un Américain et un Russe, à Yalta, s'occupèrent de frontières qui, à peine tracées, laissèrent passer à travers leurs mailles violences et révolutions. On installa, branlante sur son piédestal, une paix anémique. Des mots terrifiants — radio-activité, thermo-nucléaire, fusées — firent irruption dans le vocabulaire des hommes et dans les discours des chefs d'Etat. La violence prit un autre visage. Et la mort. Et tout.

Ce nouveau visage d'elle-même et du monde, l'Amérique le refusa avec un aveuglement proprement admirable du temps du pasteur Foster Dulles et du brave général Eisenhower, «Papa», qui avait libéré notre capitale à sa manière... (Il y a ce mot douloureux à force de naïveté lorsqu'il arriva à Paris et demanda : *« Paris, c'est toujours Paname ? »*) voulut croire de nouveau que c'était arrivé, et que rien n'était changé ; et que tout — et sa jeunesse — miraculeusement, allaient resurgir de leurs cendres comme le sphinx des fables. A Paris, au Kenya, en Espagne, « Papa », cette fois, ne se met plus en quête d'une âme, mais d'un passé éteint qu'il cherche à travers les ruines d'une jeunesse. Il écrit un livre et y parle de l'Italie. C'est raté. Il écrit alors un autre livre où il nous parle d'un vieil homme triste qui attrape un gros poisson que lui dévorent les requins. C'est réussi. On lui donne un Prix Nobel. Le brave général Eisenhower le félicite. Il a beaucoup aimé cette histoire d'un vieil homme triste à qui les requins mettent en pièces le gros poisson — plus grand que sa barque — qu'il avait capturé. O symboles, si je me laissais tenter...

Clark Gable le super-male (*).

« De temps en temps un peu impuissants et un peu lâches. »

(Magnum)

Ce quelque chose : votre innocence...

Ernest Hemingway est mort. Américains, avec lui, le savez-vous, quelque chose de plus a été porté en terre. Je vous le dis : ce quelque chose s'appelait votre *innocence* et, derrière des désespoirs de costauds métaphysiques, une formidable confiance en la vie et un optimisme désarmant en quelque pouvoir qui, croyiez-vous, vous permettait toujours de foncer et de vaincre.

Aujourd'hui, Hemingway est mort. Fidel Castro n'a pas nationalisé la propriété — ô symboles... — qu'il possédait à Cuba. Le brave général Eisenhower est à la retraite. Vous avez élu un jeune Bostonien de 44 ans qui n'a jamais chassé le lion ou pêché le requin et qui vous parle, encore une fois, de « New Frontier ». Une fois de plus, vous cherchez désespérément à vous mettre quelque chose dans la tête : une âme, comme disent les chrétiens, des idées comme disent les philosophes, des programmes comme disent les politiques. Mais, aujourd'hui, c'est plus difficile et, si vous n'y arrivez pas, ça sera plus grave. Votre innocence est perdue, votre optimisme est évanoui, vos mythes agonisent, le monde n'est plus à vous : l'Amérique de « Papa » est morte.

JEAN CAU.

P. S. — Que mon propos soit clair. J'ai écrit un livre où j'ai été amené à parler brièvement de Hemingway. On m'a accusé ici d'être un ingrat à l'égard de Don Ernesto et là d'avoir foncé sur lui avec une violence « déplacée ». Il se trouve que lorsque j'écrivais de Hemingway, il ne s'était pas encore suicidé. Il se trouve également que je ne comprends pas pourquoi me serait interdit de parler avec passion d'un écrivain vivant et même mort.

Je maintiens donc fermement — on peut me croire ou hausser les épaules ou m'envoyer paître ! — que la compétence taurine de Hemingway était nulle. En épluchant, ce qui serait fastidieux, « Mort dans l'après-midi » et surtout « Un été dangereux », je pourrais le prouver avec une extrême facilité. Il se peut que ces deux livres soient « beaux » — c'est là une autre paire de manches — mais ils ne sont pas vrais. Comme leur auteur ne me dit pas qu'il présente là les produits de son imagination, comme il m'assure au contraire qu'il connaît bien son affaire, comme je le devine enfin très chatouilleux en ce qui concerne son afición et très orgueilleux de celle-ci, je me sens diablement à l'aise pour déclarer que Don Ernesto est, en ce domaine, tantôt menteur, tantôt truqueur, tantôt tout simplement ignorant. Toujours écrivain (cela va de soi) et même homme de lettres (d'accord) — à partir de quoi on peut trouver ces deux livres « beaux ». Mais cela, je le répète, est une tout autre question.

Pour moi, lorsqu'un homme de plume me roule ainsi dans la farine et que je m'en aperçois, je deviens très méfiant. Je me rétracte. Je suis même un peu furieux. J'aime bien lire des poèmes à condition qu'on me prévienne et qu'on me dise que je vais lire des poèmes. « L'Espoir » — par exemple — eh bien, André Malraux me dit sur la couverture, et je lui en sais gré, qu'il s'agit d'un roman.

Une fois roulé à propos de bêtes à cornes, je suis ainsi fait que je ne crois plus aux guerres, aux lions et aux espadons hemingwayens. Comme un toro qui, devenu « de sentido » (c'est-à-dire malin) derrière la muleta cherche l'homme, je me mets à chercher quelque chose derrière l'écrivain. Il m'arrive, quand j'ai de la chance, de le découvrir.

P.S. — Mes amis Jean Daniel et François Erval ne sont pas d'accord avec cet article qui renforce, disent-ils, leur admiration pour l'écrivain disparu.

(*) Mort le 16 novembre 1960.

REPORTAGE

Han Suyin raconte

LE Laos a cessé d'être une « crise » pour devenir une conférence qui se poursuit à Genève depuis huit semaines entre les représentants de quatorze nations (1).

Un homme impénétrable pour les Occidentaux a dirigé l'installation de la délégation chinoise : c'est le maréchal Chen Yi, ministre des Affaires étrangères de la Chine populaire. En face de lui, deux principaux protagonistes : l'Anglais, Mr. Mac Donald, et le Laotien, le prince Sihanouk.

Han Suyin, qui les connaît bien tous trois, est allée leur rendre visite au cours d'un bref voyage en Europe.

Et elle a noté ses impressions personnelles :

« *GENEVE*, dit mon ami Malcolm Mac Donald, *serait un endroit tout à fait merveilleux s'il n'y avait pas cette conférence sur le Laos pour nous gâcher le séjour.* »

Chaque délégation pourrait se faire l'écho de ces doléances. La lassitude se lit sur tous les visages, sauf sur celui du maréchal Chen Yi, le chef corpulent, détendu et sociable de la délégation chinoise. Après tout, il a connu de plus rudes épreuves pendant la Longue Marche que pendant ce « Long Séjour » au bord du lac Léman. Le ciel est bleu, l'eau est plus bleue encore, les roses perdent leurs pétales par milliers.

Chen Yi rit

La conférence sur le Laos, qui a traîné lentement pendant sept semaines, a résisté miraculeusement à tous les coups de grâce qu'on a tenté de lui donner. La rencontre au sommet des princes laotiens, à Zurich, que les Américains considèrent comme un échec (on se demande pourquoi puisque son résultat était prévu d'avance) a donné à la conférence de Genève l'espoir de nouveaux développements.

(1) Les participants à la conférence de Genève de 1954 (Etats-Unis, Grande-Bretagne, U.R.S.S., France, Chine populaire, Laos, Cambodge et Vietnam Nord).

— Les trois membres de la commission de contrôle de l'armistice, créée en 1954 (Inde, Canada, Pologne).

— Les voisins du Laos (Birmanie, Sud-Vietnam, Thaïlande).

Réunie à l'initiative du prince Sihanouk, chef de l'Etat laotien, après qu'un cessez-le-feu eut été obtenu entre les trois forces qui s'affrontent au Laos (Pathet Lao procommuniste et neutralistes du prince Souvanna Phouma d'une part, gouvernement pro-américain de M. Boun Oum, d'autre part), la conférence a pour but de définir les conditions d'une neutralité laotienne garantie par un accord international et contrôlée par une commission neutre. Tout le monde est d'accord sur le principe. C'est sur les détails et sur la composition d'un gouvernement de coalition laotien que l'affaire accroche. Chen Yi est reparti pour Pékin, d'où il doit revenir, à la fin du mois.

Le prince Phouma a promis qu'un gouvernement de coalition serait formé au Laos avant le 20 juillet. Le général Phoumi, favori des Américains, a été appelé à Washington pour y recevoir des instructions. Cette erreur de tactique le rendra encore moins cher à ses compatriotes qu'il ne l'est déjà et rendra particulièrement suspecte sa contribution (quelle qu'elle soit) à un Laos unifié. Mais, pour la première fois depuis des années, des hommes d'Etat américain et chinois se sont serré la main. C'est M. Harriman, au cours d'un cocktail offert par le radieux prince Phouma après les entretiens de Zurich, qui exécuta ce geste en réussissant à le dépouiller à la fois de toute cordialité et de toute hargne. Chen Yi rit, ferma les yeux, puis les rouvrit.

Un truc

C'est un truc que le ministre des Affaires étrangères chinois utilise aussi dans la salle de conférence où il s'étale à son aise dans son fauteuil, apparemment endormi, jusqu'au moment où ses oreilles vigilantes surprennent quelque restriction verbale ou quelque nuance importante, fussent-elles enveloppées dans des phrases à double sens. Alors ses yeux s'ouvrent, scintillent, scrutent l'orateur, et il se renfrogne ou sourit. « *Je sais ce que pense Chen Yi rien qu'en le regardant* », m'a dit Malcolm Mac Donald. L'impassibilité orientale n'est pas le fait du maréchal Chen Yi. Il s'en dispense. Impressionnant par sa lucidité, son abrupte franchise, il appartient à une nouvelle école diplomatique qui appelle les choses par leur nom, et obtient ainsi des résultats.

A Paris, Londres et Genève, le bruit courait que le nombre de délégués chinois était « hors de proportion » avec l'importance de la conférence sur le Laos. La rumeur (qui, lorsque la presse s'en mêle, risque de devenir un « fait »), ajoutait que les Chinois achetaient des biens immobiliers, des maisons, des douzaines de voitures. J'ai raconté cela à Chen Yi la semaine dernière, lorsque j'ai dîné avec lui. Chen Yi a ri de tout son cœur : « *On disait la même chose à la première conférence de Genève, en 1954* ».

J'ai vérifié. J'ai découvert que la délégation chinoise comprend environ vingt membres, dont trois femmes, la plus remarquable étant Mme Kung-Pen. Les journalistes américains ont toujours fait preuve d'un grand respect pour cette séduisante et intelligente personne. Beaucoup d'entre eux l'ont connue à Tchoung-King pendant la deuxième guerre mondiale. On la disait très malade, à un moment donné, mais elle est maintenant tout à fait guérie, grâce à des médicaments traditionnels chinois qu'on vient de redécouvrir. Elle ne s'est jamais sentie mieux, assure-t-elle, et elle a l'air en effet de se porter très bien. Elle a beaucoup d'humour, et une prédilection pour les glaces.

Selon Mme Kung-Pen, les Chinois habitent dans les mêmes maisons (louées, non achetées) qu'en 1954. Les « douzaines » d'automobiles ont été empruntées au consulat chinois de Genève et à l'ambassade de Berne, ou louées au mois à des garages genevois. Si la délégation chinoise a plus d'interprètes que les autres, c'est qu'il n'y a guère, en Europe, d'interprètes parlant chinois. La délégation a donc amené ses propres interprètes pour toutes les langues parlées à la conférence : non seulement le chinois, mais aussi l'anglais, le russe et le français. Ce qui fait en tout douze interprètes environ. Il y a aussi un plus grand nombre de journalistes, car la Chine est un très grand pays, où l'analphabétisme disparaît rapidement, et il y a beaucoup de journaux.

Reprendre l'abc

La délégation chinoise peut déjà se vanter d'un succès important : elle a réussi à introduire un élément de sincérité et de franchise dans une conférence où la longueur des discours était sans rapport avec la valeur de leur contenu. Plusieurs fois, les exposés mûrement réfléchis, logiques et précis de Chen Yi ont tranché sur les discours indécis et nébuleux des autres délégués.

Au début, certains diplomates s'en sont irrités : « *Les Chinois partent toujours des principes de base*, m'a-t-on dit ; *ils reprennent chaque fois l'abc avant d'en venir à l'objet du débat.* » J'ai répondu que cette construction architecturale du langage provenait des idéogrammes dont se servent les Chinois. Le mot chinois a une seule signification, contrairement au mot anglais, qui change de sens selon le contexte de la phrase (ainsi que l'a remarqué I.A. Richards, expert en linguistique à Cambridge). La phrase chinoise est plus exacte que la phrase anglaise mais moins souple. Son sens est tellement précis qu'aucun raccourci verbal, aucune ellipse n'est possible. C'est pourquoi les discours chinois sont plus lourds, plus laborieux, mais aussi moins équivoques.

Une neutralité « protégée »

Chen Yi évite le détail trivial, il ne cherche pas la petite bête, il ne fait pas d'histoire à propos de questions secondaires. Il a ramené sans cesse la conférence à ses premiers principes. Le Laos est-il, oui ou non, un Etat souverain ? Les délégués reconnaissent-ils, oui ou non, le droit des Laotiens à décider d'eux-mêmes ? Si la neutralité laotienne devait continuer à être « protégée » comme elle l'a été jusqu'à présent, ajoutait-il, le résultat serait un nouveau fiasco, et peut-être un autre « Long Séjour » au bord du lac Léman, dans quelques années. Si grandes que soient encore les difficultés à surmonter, on a loué le chef de la délégation chinoise pour la clarté de ses exposés, son ton raisonnable et, dans le privé, loin des journalistes, pour la logique du point de vue chinois.

Les Occidentaux admettent difficilement qu'un « communiste » soit de bonne foi. A la conférence de Genève, pourtant, ils ont rarement dénoncé les « intentions » chinoises, et ils ont reconnu la sincérité des délégués de Pékin. Après tout, ce n'est pas la Chine qui a manqué à sa parole et qui a violé les accords de Genève de 1954 ; et personne, pas même les Américains, ne peut l'accuser d'être intervenue matériellement au Laos.

L'homme du Se Tchouan

J'ai demandé au maréchal Chen Yi quelle était sa définition de la neutralité. Il m'a répondu que c'était avant tout « *un principe* » excluant toute alliance, tout pacte militaire destinés à permettre l'installation de bases étrangères au Laos. Quant à la politique intérieure, a-t-il dit, il est convaincu que le Laos a besoin d'un gouvernement démocratique et populaire ; mais il est prêt à laisser faire les Laotiens à leur guise.

Comme mon père, Chen Yi est né dans le Se Tchouan. C'est la plus riche province de Chine. Un grand nombre de poètes et de guerriers célèbres y sont nés. Chen Yi tient des deux : il est soldat et poète amateur. Sa rencontre avec la culture occidentale date des années vingt. A cette époque il faisait ses études en France. Ses lectures d'alors sur la Révolution française l'ont beaucoup influencé. Il lisait avec avidité. Aujourd'hui encore il parle couramment le français. On dit que lorsqu'un interprète se trompe, cherche un mot, Chen Yi le corrige et, serviable, lui fournit le mot juste. Son enthousiasme pour J.-J. Rousseau, dont les « Confessions » l'impressionnèrent profondément dans sa jeunesse, l'a conduit à visiter l'île de Rousseau à Genève, et — c'est une coutume chez les intellectuels chinois — à dédier à sa mémoire un poème qu'il récita publiquement au cours d'un banquet. Le voici à peu près :

Il faut du courage pour se révéler à [soi-même
Comme vous le faites, Rousseau.
Contre la tyrannie, l'intolérance tou-[jours dressé,
Porte-parole des faibles, des opprimés,
Je relis vos paroles qui inspirent un [monde.

Ce « poème de respect » à Rousseau est un exemple typique de la courtoisie chinoise envers un grand homme. Et sans doute le maréchal Chen Yi serait-il étonné d'apprendre que, de nos jours, les Français se donnent rarement la peine de lire Rousseau.

Créatures déracinées

Le prince Sihanouk est une autre personnalité qui — même absente — a dominé la conférence. Cet homme d'Etat, mal compris en Occident, jouit d'une réputation chaque année plus grande. Vivant dans le Sud-Est de l'Asie, j'ai pris conscience depuis longtemps de l'importance, du sens politique, de l'imagination créatrice de Sihanouk. J'ai sollicité et obtenu de longs entretiens avec lui au cours de ces trois dernières années. Sihanouk, comme Chen Yi, a mêlé la culture française à la sienne. C'est peut-être un des meilleurs mariages qui soient : une part de logique et de clarté françaises ajoutée à un fonds de culture chinoise (pour Chen Yi) ou khmère (pour Sihanouk). Une synthèse n'est possible que lorsque l'esprit a assimilé un grand nombre d'éléments culturels. Alors surgit une nouvelle énergie créatrice. Mais il est indispensable, pour que le mélange soit heureux, que la personnalité ne soit pas altérée, c'est-à-dire, dans les deux cas présents, qu'elle reste fondamentalement chinoise et khmère. Il n'y a rien de plus pathétique que ces intellectuels asiatiques hyper-occidentalisés et déracinés que l'on rencontre souvent en Europe. Ils sont aimés des politiciens eu-

● Le ministre des Affaires étrangères de la Chine, le maréchal Chen Yi, compose des poèmes à la gloire de J.-J. Rousseau. Lorsqu'un interprète se trompe, il lui fournit le mot juste, en français.

✻ LE SOCIALISME ET LES IMPOTS
par S. Borissov

✻ LES CRISES ÉCONOMIQUES ET LE MOUVEMENT OUVRIER
Etudes de : Yves Barel, Menchikov, J.-L. Schmidt, Ostrovitianov et Reinhold

✻ LA POLITIQUE DU P.C.F.
par Léo Figuères

dans le numéro 7 - JUILLET 1961 de la
NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue théorique et d'information des Partis communistes et ouvriers
Le numéro : 2.50 NF (timbres-poste ou mandat) à
S.E.I., 9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C.C.P. Paris 8.449-47

(Dalmas.)

Le maréchal Chen Yi.

(Dalmas.)

Le prince Sihanouk.

« Je relis vos paroles qui inspirent un monde. »

ropéens précisément parce qu'ils sont désorientés. Eduqués uniquement en Europe, ces hommes perdent tout contact avec leur peuple, avec ses besoins affectifs profonds. Déracinés à un tel degré, ils ne peuvent représenter qu'eux-mêmes : ce sont des créatures de serre chaude.

Histoires khmères

Sihanouk, c'est le contraire. Son éducation française ajoute à sa culture khmère au lieu d'y soustraire. Son âme est celle de son peuple. Au Cambodge, je l'ai entendu parler aux villageois ; l'enthousiasme qu'il soulevait, les rapports humains qu'il créait, étaient prodigieux. Sihanouk se plante quelque part, n'importe où, et il parle, tout simplement. Il parle des heures, il pense tout haut, raconte des histoires, des histoires khmères, il mélange les proverbes du terroir aux exposés sur la politique actuelle. Infatigable, il se répète afin de se faire comprendre clairement. Car, en Asie, l'orateur, comme l'écrivain, ne doit pas seulement s'exprimer, mais aussi instruire son public, le renseigner.

« *Le peuple est intelligent,* m'a dit Sihanouk. *Ne le sous-estimez jamais.* » C'est pourquoi il prend le temps de discuter directement avec lui, au lieu de lui adresser, de loin, des proclamations. Il réussit ainsi à établir un contact, une identification affective entre lui et le peuple, une confiance réciproque, chose que Nehru considère comme indispensable à un leader, quel qu'il soit.

A une époque où les rois et les princes doivent descendre de leurs trônes pour disputer des élections (c'est le cas de Sihanouk), il n'y a pas de puissance plus grande que celle du peuple, de son soutien. « *On ne peut rien faire d'un pays si le peuple n'est pas d'accord.* » C'est aussi la leçon de la révolution française, qui a influencé Chen Yi au début des années 20, et qui, à travers l'œuvre de Rousseau, continue à fournir aux Asiatiques des éléments créateurs — même si les Français ont oublié, eux, les idées libératrices qui ont fait autrefois leur gloire.

Un chérubin

J'espère pouvoir parler une autre fois de Sihanouk et de l'immense importance de sa pensée politique. Ici, je me bornerai à situer sa personnalité et à souligner son influence sur la conférence. C'est lui qui a eu l'idée de cette conférence, qui l'a mise en route, et qui en a orienté le déroulement avec une technique parfaite qui consiste à faire alterner le flux et le reflux, l'avance et le recul, la suggestion et l'acceptation. Sihanouk est profondément asiatique en ce qu'il comprend aussi bien que nous tous l'attrait puissant du vide, de l'absence, de la renonciation. Il sait que l'esprit humain ne peut être contraint à l'obéissance, qu'il doit au contraire se rendre librement. Il est absolument sincère dans tout ce qu'il fait et dit. Et il est assez fort pour savoir que cette sincérité, cette foi en des principes moraux, créent chez les autres une conviction analogue, extrasensorielle, et si profonde qu'elle touche le cœur des gens. Cette « foi » qu'il a en l'homme (et que l'Occident semble avoir perdue) gagne aujourd'hui toute l'Asie. Sihanouk, le prince descendu du trône pour rejoindre son peuple, l'aristocrate au visage de chérubin, l'une des plus brillantes intelligences du monde actuel, enseigne aujourd'hui cette leçon dans le Sud-Est de l'Asie.

L'humour de Malcolm

La troisième personnalité de la conférence, dont l'influence s'est fait sentir à chaque instant, est le chef de la délégation britannique, Malcolm Mac Donald. Si Malcolm apprécie l'humour de Chen Yi, son sens poétique et sa sérénité, Chen Yi apprécie lui aussi l'humour de Malcolm, son habileté et le calme extraordinaire qu'il sait garder dans les débats les plus orageux. Politiquement, les trois hommes — Chen Yi, Sihanouk et Mac Donald — sont très différents. Mais dans une rencontre comme celle-ci, il est inévitable que chacun prenne progressivement conscience des qualités personnelles de ses interlocuteurs — de ces qualités qui, au-delà de la politique, font l'homme.

Notre époque est celle des bouleversements politiques et économiques ; en Asie, la Longue Révolution (industrielle et économique) a fait surgir des individus qui reflètent les aspirations, expriment les sentiments et influencent le progrès de leur peuple. Jamais autant qu'aujourd'hui on n'a ressenti un aussi grand besoin d'individus qui fassent « le pont » entre l'Europe et l'Asie, qui se parlent entre eux, qui soient capables de comprendre, affectivement, les exigences pressantes de millions d'Asiatiques. Exigences qui semblent légitimes en Asie mais qui, parce qu'elles pulvérisent l'arrogante présomption de l'Occident (« *tout va bien tant que rien ne change* »), sont accueillies avec hostilité, alors qu'on devrait leur accorder une attention scrupuleuse.

Les seins nus

Malcolm Mac Donald est, depuis des années, l'ami de Sihanouk. Cette amitié, ainsi que les efforts de Mac Donald pour gagner celle d'autres Asiatiques, ont été accueillis avec une hostilité favorable par certains Anglais, colonialistes convaincus. Ils en veulent à Mac Donald de n'être pas le gouverneur austère et inflexible du temps de l'Empire. Je me souviens des médisances qu'inspira aux Anglais la visite de Mac Donald à Bornéo, il y a quelques années. Il fut reçu avec tous les honneurs par les chefs dayaks de la région. Leurs ravissantes filles avaient mis leurs bijoux d'apparat et découvert leurs seins. Cette coutume, née en Inde méridionale, existe encore à Bornéo : c'est une marque de respect. Lorsqu'on reçoit un visiteur de marque, se couvrir les seins est une injure ; les exposer, un hommage. Mais l'ignorante presse britannique s'est emparée de l'incident pour déclencher contre Mac Donald une campagne aussi honteuse que ridicule. Toute l'Asie a ri, et Malcolm s'est fait beaucoup d'amis nouveaux.

Malcolm Mac Donald est un être profondément humain, qui a toujours aimé les autres êtres humains. Cela explique son estime pour Chen Yi, ainsi que son amitié — déjà ancienne — pour Sihanouk. Malcolm, qui s'intéresse à la vie des oiseaux comme à la poterie chinoise et à la littérature, est l'auteur d'un des meilleurs livres écrits sur Angkor. Alors que d'autres « diplomates » occidentaux méprisaient, ignoraient, ou même insultaient délibérément Sihanouk, celui-ci déclarait : « *Le seul homme d'Etat anglais qui me comprenne et que je comprenne est Malcolm Mac Donald.* »

La conférence doit à Malcolm Mac Donald cette bonne humeur et ce côté raisonnable tant appréciés des Chinois.

Dans le monde disparate d'aujourd'hui, tout élément, si insignifiant soit-il, qui crée un lien de rencontre pour les esprits, crée aussi ces « ponts » intellectuels et affectifs, ces îlots de compréhension paisible si nécessaires de nos jours.

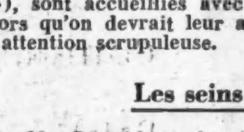
HAN SUYIN.

LA SEULE MACHINE A COPIER "PORTABLE"

L'"ADJOINTE"

"L'Adjointe" portable est la seule machine à copier de bureau que l'on hésite pas à installer à la moindre occasion ; par exemple, pour une réunion ou une conférence. Son encombrement, en effet, est extrêmement réduit, son poids raisonnable et elle ne contient aucun liquide, aucun révélateur !

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.



MACHINES Thermo-Fax

MARQUE DÉPOSÉE

MINNESOTA DE FRANCE

135, bd Sérurier, PARIS-19 - BOL 71-19 - BOT 42-90

42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à

Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté

Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)

PRESSE

Le dessous des cartes

● *On sait maintenant qu'une cinquantaine de « lettres confidentielles » sont diffusées chaque jour à Paris. Par qui et à qui ?*

LE vendredi 21 avril, vingt-quatre heures avant la nouvelle du putsch des généraux d'Alger, une quinzaine de cyclistes portaient une lettre ronéotypée au domicile de 750 personnes. Le signataire, paul dehême (avec un petit p et un petit d) écrivait à propos des déclarations optimistes que venait de tenir le ministre, M. Messmer, sur la discipline de l'Armée : « *Depuis ce matin 2 heures, après avoir tendu une oreille indiscrète dans la direction d'Alger, je m'interroge sur la valeur de ses sources de renseignement. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler.* »

L'occasion fit défaut à l'auteur de cette « lettre » quotidienne qui portait le numéro 4.322 : M. Paul Dehême, de son vrai nom Paul de Meritens, fut arrêté dès le lendemain et gardé à vue plusieurs jours en compagnie de quelques ultras parisiens. Sa « lettre d'information » qu'il adressait chaque jour depuis le 6 décembre 1944 à un nombre limité d'abonnés ayant quelque influence dans le monde politico-économique, s'arrêta au numéro 4.324.

D'autres interdictions

En même temps qu'elle, fut interdite par décision présidentielle du 27 avril — prise en vertu de l'article 16 — la « lettre d'information politique et économique » qu'un ancien député M.R.P. du Vaucluse, M. André Noël, considéré comme le porte-plume de M. Georges Bidault, faisait parvenir deux fois par semaine à un demi-millier d'abonnés, ainsi qu'à un certain nombre d'officiers de l'armée d'Algérie. Cet épistolier, arrêté également le matin du putsch, est resté interné au camp de Thol jusqu'à la fin du mois dernier : le jour de sa libération, il était était condamné à 500 NF d'amende pour provocation de militaires à la désobéissance... au moment des barricades du 24 janvier 1960.

Le 5 juillet, M. de Meritens reprenait une correspondance quotidienne intitulée : « Le journal de Paul Dehême », et comprenant, comme la « lettre » de naguère, un résumé des nouvelles de la nuit, une lettre-éditorial et des feuilles économiques.

Le même jour, la police venait mettre sous scellés le matériel d'une agence de gauche, « l'Union Africaine de Presse » (U.A.P.), dirigée par M. Philippe Bernier, qui éditait un bulletin ronéotypé, également servi sur abonnement : « Afrique Maghreb ». Ce titre, légalement déposé, avait remplacé celui d'une précédente publication, interdite le 8 juin.

« Fermez les clandés ! »

Dans sa réponse à une question écrite de M. Legendre, le ministre de l'Information, M. Terrenoire, a précisé la semaine dernière qu'un écrit, même assujetti aux dispositions qui régissent la presse, peut être frappé d'interdit par décision du Chef de l'Etat, si, entre autres particularités, il ne s'adresse pas au grand public dans les conditions habituelles de distribution des journaux, mais cherche à se donner les apparences de simples correspondances privées.

C'est ainsi que l'opinion a appris l'existence d'une « presse parallèle » à laquelle elle n'a point habituellement accès : les bulletins et les lettres d'information, dites confidentielles.

A quoi répond ce journalisme « privé » qui n'a cessé de prospérer depuis la Libération ? Comment fonctionne-t-il ? Quels sont ses lecteurs, ses servants, et ses inspirateurs ?

Il est difficile de faire un recensement ou une classification précise de ces publications.

En 1957, la Commission de la Presse de l'Assemblée nationale avait dénombré une cinquantaine de titres. C'était au terme d'une campagne de la gauche contre certains procédés d'information : « *Fermez les clandés !* », réclamaient les jeunes radicaux avec Charles Hernu dans « Le Jacobin », tandis que les communistes dénonçaient « *les journaux intimes du capital* ».

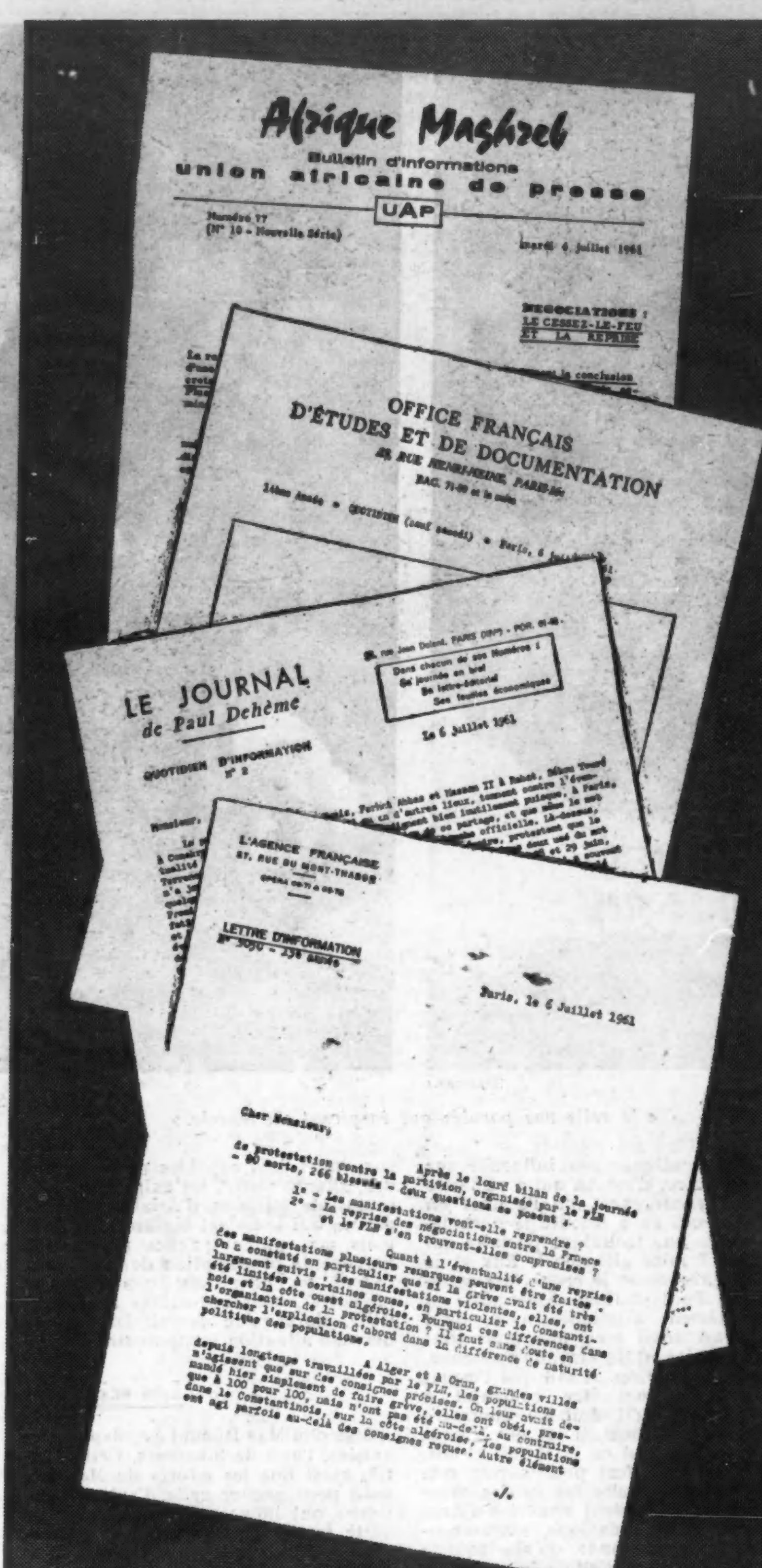
La stratégie du murmure

Le gouvernement Guy Mollet se borna à supprimer, en septembre 1956, les abonnements des administrations et des ministères, ce qui eut pour seul effet de priver certains ministres de certains renseignements sur ce qui se passait dans les coulisses de la politique, de la finance, de la diplomatie, de la presse et du monde des affaires.

C'est l'impossibilité de faire vivre de petits journaux d'opinion comme il en existait avant la guerre qui, conjuguée au besoin de certains groupes d'intérêt ou de pression de connaître ou de faire connaître le «dessous des cartes» dans des jeux éloignés du grand public, a créé les conditions d'un nouveau marché aux nouvelles. Celui-ci, à son tour, a suscité une multiplicité d'organes.

En fait, seules une quinzaine de publications périodiques « privées » trouvent une audience réelle auprès des personnages bien placés auxquels elles sont destinées : 3.000 abonnés appartenant aux cercles dirigeants de l'industrie, de l'économie et de la politique, et représentant moins de 10.000 lecteurs. Leurs auteurs se sont groupés en janvier 1957 en un « Syndicat national de la presse privée », pour se distinguer des publicistes occasionnels ou clandestins. Ils revendiquent comme lettres de noblesse les billets d'information qu'échangeaient les grands marchands de la Renaissance, et les libelles des encyclopédistes du 18e siècle. Mais ils sont davantage les héritiers, pour la plupart, des pronostiqueurs boursiers d'avant la guerre et des foliculaires du bulletin quotidien du Comité des Forges.

A partir d'indiscrétions recueillies dans les cabinets ministériels, les couloirs d'Assemblées, les réceptions d'ambassades ou les dîners d'affaires, ils rédigent leurs écrits soit sous la forme d'échos, soit sous celle de synthèse ou encore d'éditorial ou de « dossier », avec un art rompu à la stratégie du murmure et du conditionnel. La manière, la matière et la périodicité diffèrent d'une feuille à l'autre, mais la technique est à peu près la même : elle consiste à donner au lecteur l'impression d'être tenu au courant, en un minimum de temps, de l'essentiel des événements, plus ou moins confidentiels, qui peuvent intéresser son activité. Moyennant un forfait variant de 50.000 à 150.000 F par an, la lettre, le bulletin ou le cahier de documents — dont le tirage ronéo peut osciller entre 200 et 1.200 exemplaires — sont portés à l'abonné le plus souvent par cycliste, quelquefois par poste.



QUATRE « LETTRES CONFIDENTIELLES ».
« Après avoir tendu une oreille indiscrète... »

Un classique

Parmi les épistoliers quotidiens, M. Paul Dehême-Meritens fait figure d'un classique. Chroniqueur boursier à l'agence Havas et à « Paris-Midi » avant la guerre, il avait été, sous l'occupation, attaché de presse au cabinet de Bichelonne, ministre de la production industrielle de Vichy. C'est donc aux opérations politiques de l'extrême-droite que servent de véhicule les 5 à 10 feuillets recto-verso dont il expédie chaque jour 700 à 1.000 exemplaires, à raison de 130.000 F l'abonnement annuel.

Dans le même format, le bulletin de « l'Office Français d'Études et de Documentation », fondé en 1946 par M. Jean Thouvenin, ancien chef du service étranger de « L'Intransigeant » et correspondant à Vichy des « Nouveaux Temps » de Luchaire, reflète quotidiennement à 500 exemplaires la pensée de MM. Pinay et Duchet. L'abonnement est de 100.000 F par an.

Depuis 1951, M. J. Bloch-Morhange diffuse à 550 exemplaires un bulletin très documenté, surtout en matière économique, « Informations et Conjonctures », dont le prix annuel varie entre 90.000 et 125.000 F.

Viennent ensuite les bihebdomadaires. « La Lettre de René de Livois », dont M. Emmanuel Eveillard consacre les 10 ou 12 pages le lundi aux questions de publicité et aux relations publiques, et le jeudi à la presse, est servie à 250 abonnés, moyennant 60.000 francs. La « Lettre du Cousin Jean », de M. Jean-André Faucher, qui fut compromis en 1949 dans le complot dit du « Plan Bleu », se caractérise par son ton désinvolte et son tour polémique : l'abonnement à ses cinq feuillets violets coûte 65.000 francs. Il peut être complété par l'envoi hebdomadaire de « La lettre de l'Oncle Pierre », spécialisée dans les potins du monde de la presse.

Beaucoup d'eau

Les principales publications sont plus communément désignées par le nom de leur auteur que par leur titre souvent changeant. Citons encore le « Pollier » et le « Azeau » pour les questions économiques, le « J.-L. Febvre », spécialiste de l'anticommunisme (son auteur est un ancien franciste), le « Jean-Daniel Sherb », qui donne des informations « ultras » sur le Maghreb et le Moyen-Orient.

L'objectif de cette « presse chère », volontairement limitée, est toujours d'exercer une influence ou une pression au niveau de tels rouages ou de tels leviers de commande. En fait, elle apporte peu de renseignements exclusifs d'intérêt général. Mais beaucoup d'eau à la compétition des intérêts particuliers.

JACQUES DEROGY.

ensembles et costumes
très légers
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
107, bd SAINT-GERMAIN

WEEK-END
VACANCES
Madame, Monsieur
Votre pantalon sur
mesures en 3 jours
TISSUS LEGERS
TERGAL AERTEX, etc.
(pli permanent)
Depuis 79 NF
Elastiss, shantung, soie.
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE
OUVERT PENDANT LES VACANCES

SPORTS

Drôle de maillot jaune

● Lorsque Anquetil passe, on lui crie : « J'espère que tu ne vas pas gagner, prétentieux ! » Pourquoi ?

(Dalmas.)

Janine et Jacques Anquetil.
Discrètement, dès la ligne d'arrivée franchie.

JACQUES ANQUETIL l'avait déclaré peu avant le départ du Tour de France :

« Dès le premier jour, nous disputerons une étape contre la montre. Si tout va bien, je prendrai le maillot jaune. »

Mais l'épreuve en ligne qui précéderait ?

« Peu importe ! Nous empêcherons nos adversaires de partir sans nous. »

Ce maillot jaune conquis à Versailles, que deviendrait-il par la suite ? Sur quelles épaules le laisserait-on fuir ?

« Nous le défendrons ! Et, pour cela, nous attaquerons à outrance durant les cinq premiers jours, histoire de filtrer le peloton et de situer nos adversaires. Si nous parvenons à surprendre Gaul et Massignan, une bonne chose sera faite. »

Mais ensuite ? En admettant que Jacques Anquetil ait consolidé son maillot jaune, quelles seront les dispositions de l'équipe de France ?

« Nous attaquerons encore afin de provoquer des échappées. Mais quand l'échappée aura pris corps, avec notre participation, les coureurs de l'équipe de France refuseront de relayer. Ils gagneront des étapes et marqueront des points au Martini » (1).

Picrochole

Ce dialogue, qui rappelle celui de Picrochole et de ses conseillers, a effectivement eu lieu quelques jours avant le départ du Tour (il a été publié dans « L'Equipe » du 21 juin).

Seulement, ce que Jacques Anquetil a dit, il l'a fait. Dans les moindres détails. Il a pris le maillot jaune à Versailles, le premier jour, dans l'étape contre la montre, après avoir surpris Gaul et Massignan, ses principaux adversaires, dans la course en ligne. Il l'a défendu avec âpreté, avec panache, en attaquant sans cesse au cours des premières étapes. Il a placé des hommes dans toutes les échappées qui se sont développées et l'équipe de France a pris, dans le classement par équipes, une avance que personne ne songe à lui contester. Et si aucun accident ne se produit avant l'arrivée, dimanche prochain, Anquetil aura gagné le Tour de France 1961 après l'avoir dominé de bout en bout.

On n'avait jamais vu cela, même au temps de Bartali, de Coppi et de Louison Bobet. Un coureur, si grand soit-il, utilisait d'habitude les événements au lieu de les façonner à sa guise et, en quelque sorte, de les fabriquer lui-même. Il entrait de la prudence, de la tactique, de l'économie, dans les plus célèbres victoires du Tour de France et même un champion de classe exceptionnelle se gardait bien, par exemple, de s'emparer trop vite de la première place ou de la conserver si elle lui était dévolue. Anquetil, lui, a voulu une conquête sans exemple, une conquête prévue, annoncée et pleine de risques. Une conquête historique.

Poulidor

Cette conduite « héroïque », cependant, ne semble pas avoir eu dans l'opinion populaire le retentissement qu'elle mérite. Des sifflets se sont même élevés parmi les foules qui sont cette saison massées plus compactes que jamais sur le passage des coureurs. Il y a à cela plusieurs raisons :

1. — On pardonne mal à Anquetil ce que son entreprise dénote d'orgueil et de défi. Il a lui-même déclaré qu'il avait, à plusieurs reprises, entendu, au bord de la route, des gens qui hurlaient : « *J'espère bien que tu ne vas pas gagner, prétentieux !* » La foule n'aime pas le champion trop sûr de son triomphe ; et le pari superbe d'Anquetil a été souvent pris pour de l'insolence et du mépris.

2. — Pour remporter ce Tour à son image, Jacques Anquetil n'a jamais caché sa volonté de ne compter, dans l'équipe tricolore, que des coureurs à sa dévotion. Il l'avait exigé, bien avant le départ, du directeur technique et sélectionneur de l'équipe de France, Marcel Bidot, et l'on affirme que le champion de France, Raymond Poulidor, un des seuls grands espoirs du cyclisme français, n'a pas voulu prendre le départ du Tour parce qu'il refusait de se plier aux consignes d'obéissance.

Bobet

L'opinion exprimée à ce sujet par d'anciens champions comme Louison Bobet et Géminiani est significative. Le premier a déploré, avant le départ du Tour, que l'équipe de France n'ait qu'une tête et que le leader tricolore soit désigné non par la course même, mais par une décision de Marcel Bidot. Quant à Géminiani, il a rendu hommage à Bobet qui « *réussissait à gagner le Tour sans considérer ses coéquipiers comme des domestiques* ».

L'impopularité de l'attitude d'Anquetil est apparue avec netteté au cours de la quatrième étape, Charleroi-Metz. Une échappée ayant permis à un modeste coureur régional, Bernard Viot, et à un membre de l'équipe de France, Jean Forestier, de prendre plus de dix minutes d'avance sur le peloton, Forestier reçut, du directeur de l'équipe de France, la consigne de laisser son compagnon rouler sans le relayer. Ce qui eut pour effet de mettre fin à l'échappée des deux hommes. En roulant, au contraire, Forestier eût peut-être ravi le maillot jaune d'Anquetil.

Cette décision fut mal accueillie par le public, et aussi par plusieurs techniciens du cyclisme qui eussent trouvé adroit qu'Anquetil laissât provisoirement la responsabilité de la première place à un de ses coéquipiers. Cela eût été peut-être sage. Mais cela n'était pas conforme à la « politique de grandeur » d'Anquetil.

3. — Autres reproches, techniques et contradictoires : pour les uns, Anquetil, en répondant à toutes les attaques, même lorsqu'elles venaient d'adversaires sans danger pour son maillot jaune, a commis de folles imprudences qu'il aurait dû payer dans la montagne ; pour les autres, ce Tour de France a souffert de la tactique paralysante imposée par Anquetil et l'équipe de France, de même que Fausto Coppi, au temps de ses victoires, parvenait à empêcher tout mouvement et toute bataille dans la course.

Manzaneque

En fait, Anquetil, que l'on considérait avant ce Tour comme un coureur un peu distrait, un peu distant, incapable de contrôler lui-même les opérations, s'est imposé cette fois comme un champion complet, lucide, clairvoyant et n'hésitant jamais à payer de sa personne. On l'a vu au cours de la septième étape, Belfort-Chalon-sur-Saône. Une échappée s'était développée, qui comptait en particulier un Espagnol peu connu, mais dangereux par son classement, Manzaneque. Autrefois, Anquetil n'aurait pas réagi, estimant que cet Espagnol était incapable de gagner le Tour. Cette fois, il sortit de la torpeur du peloton et, seul, sans informer même ses coéquipiers, il s'engagea dans une poursuite qui, par la pureté de son style et par son efficacité, rappela les plus belles démonstrations de Koblet et de Coppi. Bien lui en prit : Manzaneque, qui ne paraissait guère dangereux à ce stade de l'épreuve, révéla plus tard de grandes qualités de rouleur et de grimpeur. Si Anquetil n'avait pas contre-attaqué, peut-être aurait-il perdu le Tour.

4. — On fait enfin une constatation qui tend à réduire les mérites d'Anquetil : les coureurs du Tour 61 sont de piètres adversaires pour lui, et c'est de la médiocrité générale qu'il tire surtout sa supériorité. Le seul coureur digne d'opposer à Anquetil une résistance sérieuse est le Belge Van Looy, qui n'a pas couru le Tour, faute de coéquipiers dévoués.

Coppi

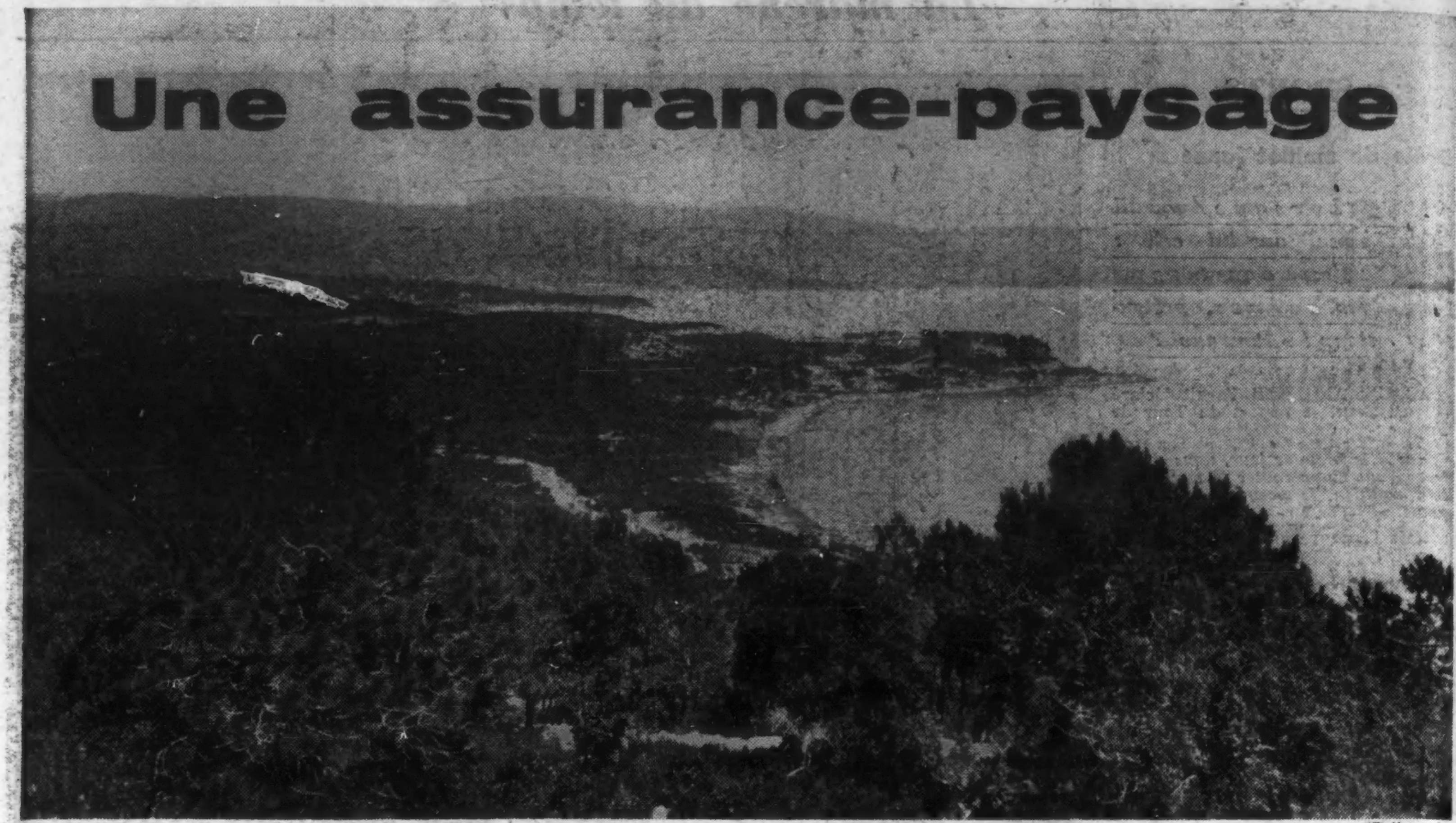
Mais, cela, il est impossible de le reprocher à Anquetil. Il faut au contraire le louer d'avoir, par son défi et par sa bravoure, donné à la course un sens et une allure. Il a joué la difficulté. C'est moins sa victoire qui compte que les conditions dont il a tenu à l'entourer. Peut-être a-t-il en cela relancé l'intérêt du Tour de France, qui tendait à diminuer.

Seulement, quoi qu'il fasse, Jacques Anquetil ne sera jamais, semble-t-il, un champion vraiment populaire. Il ne souffre pas comme Bobet, il ne grimace pas comme Robic et il ne se prive même pas comme Coppi. Il boit volontiers à sa soif, mange à sa faim et disparaît discrètement avec sa femme dès que la ligne d'arrivée est franchie. Il est blond, calme, tranquille et n'offre pour ainsi dire aucune prise à la légende. On ne cite de lui ni trait pittoresque ni enfance malheureuse. Il traverse la vie et le sport avec une insouciance heureuse qu'on prend pour de l'affectation ou du mépris. Il rit très peu, et ne se met pas en colère. Il n'est ni timide ni comédien, il n'a besoin de personne, ne se confie à personne. Il « n'accroche pas », comme on dit de l'acteur qu'il n'accroche pas le public. Les vrais héros sont ceux qui s'imposent aux foules par leur violence, ou alors par leurs faiblesses. Anquetil n'a rien d'héroïque. Il ne plane ni ne pleure. Mais on commence d'apercevoir qu'il est plus grand qu'on ne pensait.

JEAN MEUNIER.

(1) Classement par équipes.

Une assurance-paysage



(Delleuse.)

LE DOMAINE DU GAOU-BENAT.
Un coin de rêve encore abordable.

LE comportement du Français en vacances est un phénomène curieux qui intéresse les sociologues, désole les organisateurs de voyages et... surprend les étrangers.

L'attitude « ici on est moins bien qu'ailleurs » est communément enregistrée, *ailleurs* signifiant, selon le cas :

● là où j'étais il y a x... années (le souvenir embellit).

● là où vont les Untels (les vacances « racontées aux amis » ont toujours une auréole de perfection).

● là où nous serions si... nous nous y étions pris plus tôt.

Il entre dans ces considérations amères beaucoup d'exagération et un peu de tristesse naturelle.

Celle que vous ressentez par exemple quand, au cours d'une promenade ou d'une excursion, vous découvrez un ravissant domaine, en bordure de mer, harmonieusement partagé entre quelques heureux propriétaires. Vous pensez alors avec regret : « Ils sont arrivés sans doute au bon moment : à l'époque où ce terrain a été morcelé », et vous échafaudez une résidence, celle que vous auriez construite à leur place si...

Un coin de rêve

Ne vous démoralisez pas, pour une fois vous n'arriverez pas trop tard, un petit morceau de la côte d'Azur, encore totalement sauvage, est en train de devenir une région résidentielle. Il s'agit du domaine du Gaou-Bénat qui, dans quelques mois, sera un « coin de rêve inabordable », semblable à ceux que vous admirez aujourd'hui et dont vous enviez les habitants privilégiés.

Il vous séduira :

● PAR SA SITUATION : imaginez, sur la côte des Maures, à 4 km du Lavandou, 170 hectares de pinèdes s'étageant au-dessus d'une baie largement ouverte sur la Méditerranée, vouée au soleil mais interdite au mistral.

● PAR SON DÉCOR : ces 170 hectares sont couverts de pins maritimes, de plantes, d'herbes odoriférantes. 70 hectares seulement seront affectés à des zones de construction, les 100 autres resteront livrés à la nature, c'est-à-dire à la verdure et à la fraîcheur.

D'un côté, la forêt. De l'autre, la mer, avec tous les coloris des fonds marins. Entre les deux un demi-cercle de sable fin.

Le « contrat social »

Vous pouvez donc devenir propriétaire d'une partie de ce paradis terrestre. Mais si vous le pouvez, d'autres le peuvent aussi. A cette idée vous sentez l'inquiétude vous envahir : la nature ne fait pas de faute de goût ; vos voisins, eux, n'en feront-ils pas ?

A cette question les créateurs de l'ensemble résidentiel, F. Leredu et Cie, répondent par le cahier des charges du domaine.

Il est en effet recommandé aux co-propriétaires présents et futurs :

● de respecter au maximum la végétation (les arbres ne pouvant être sacrifiés que sur l'aire d'implantation des bâtiments et si aucune autre solution ne peut être adoptée).

● de construire les villas en pierre du pays, avec toiture en terrasse et clôture végétale.

D'autre part, la zone de construction pour chaque terrain est fixée à l'avance. Aucune nouvelle construction ne viendra donc gêner la vue des autres propriétaires.

Cette « assurance paysage » n'existe nulle part ailleurs. Elle n'est pas faite de règles strictes, administratives, qui entraveraient l'imagination individuelle. Elle est une manière de « contrat social », que les co-propriétaires interprètent mais ne transgressent pas volontairement.

(Delleuse.)

LA TERRASSE D'UNE VILLA.
Entre la mer et la forêt.

La protection esthétique de cet ensemble a donc préoccupé tout particulièrement les promoteurs. Ils n'en n'ont pas, pour autant, négligé les problèmes pratiques que pose une installation de ce caractère.

Ils ont prévu dans le détail toutes les réalisations qui rendent aux habitants la vie facile :

● VIABILITÉ : un circuit de routes, larges et bien équipées, assure la circulation sur l'ensemble du domaine et donne accès à chacun des lots.

L'eau, l'électricité, le tout-à-l'égout sont déjà installés sur tous les terrains. Mais (et ici l'aspect esthétique entre aussi en ligne de compte) ces différentes adductions sont souterraines. Les photographes amateurs ne trouveront pas l'inévitable poteau et les fils électriques qui, d'habitude, barrent impitoyablement le plus beau des paysages.

● AMÉNAGEMENT COMMERCIAL : L'ensemble résidentiel est divisé en plusieurs îlots selon un plan préalable. L'un d'eux, situé au centre du domaine, mais caché dans les pins, est consacré au commerce et assure toutes les facilités de ravitaillement.

● EQUIPEMENT SPORTIF : un centre récréatif de 5 hectares environ s'installe au bord de la mer. Des tennis, des jeux de plage, des installations nautiques sont à la disposition des « Bénatiens », grands et petits.

Trois formules

Pour les amateurs de vie sauvage, mais confortable, décontractée mais sportive, trois formules possibles :

● L'ACHAT DE TERRAIN sans projet de construction : aucune obligation de construire n'est imposée par la Société. Votre terrain peut donc être soit un placement, soit... un espoir : la villa que vous ne pouvez construire aujourd'hui « poussera » peut-être dans quelques années. En attendant votre lot aura pris de la valeur.

● LA CONSTRUCTION « LIBRE » : vous avez la possibilité de vous adresser à l'architecte et aux entreprises de votre choix pour construire la villa de vos rêves. Elle aura l'envergure et l'aspect que vous voudrez bien lui donner en respectant l'esthétique du domaine.

● LE « PRÊT A HABITER » : si vous n'avez pas assez de temps ni de loisirs pour prendre en charge :

— les démarches administratives,
— la mise en route et la surveillance des travaux,

la Sté F. Leredu et Cie est à votre disposition. A votre place elle se chargera de « bâtir votre maison ». Vous n'aurez qu'à faire connaître vos goûts et vos besoins, les promoteurs feront le reste.

Quand vous reviendrez dans le Midi, vous aurez un toit et, sous ce toit, une demeure parfaitement installée : prête à habiter.

La route des vacances

Si vous êtes séduits, il ne vous reste plus qu'à faire passer la route de vos vacances par le Cap Bénat : un bureau de vente vous attend dans le domaine (tél. : 13 à La Favières).

Vous pouvez aussi rencontrer les promoteurs de l'ensemble résidentiel au siège social : Sté F. Leredu et Cie, 17, avenue Charles-Cazin, au Lavandou (Var). Tél. : 88, ou 277, ou 369.

Si vous n'allez pas dans le Midi, vous aurez l'impression d'y être en vous rendant au bureau parisien de la Sté F. Leredu et Cie (31, rue La Boétie, Paris-8e. Tél. : ELY. 15-56 et 39-26), où vous pourrez « tout savoir » sur le domaine du Gaou-Benat.

Une page spéciale
PUBLI-EX

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***joué*** à la petite tapissière, en remplaçant le marteau et les semences classiques par un pistolet-cloueur. Cet appareil fonctionne comme une grosse agrafeuse ; il se tient d'une seule main et une simple pression suffit à enfoncer, dans un mur, une agrafe de 3, 5 ou 7 mm, solide et presque invisible. Le prix relativement élevé de ce pistolet-cloueur (65 NF) le destine plus particulièrement aux professionnels, mais si vous aimez bricoler dans votre maison, il se peut que vous amortissiez rapidement cet achat. (Pistolet-cloueur Marc F - Agrafvit, 3, rue Washington, Paris-8e).

● ***appris*** que la Faculté des Lettres de Besançon organise, du 19 au 30 septembre, un stage d'enseignement intensif de l'anglais parlé. Seule condition requise pour participer à ce stage : posséder déjà des notions sommaires d'anglais.

Les cours seront assurés par les professeurs de linguistique appliquée de l'Université d'Edimbourg. Un service d'accueil facilitera le logement et le séjour des participants (en hôtel ou à la Cité Universitaire).

Renseignements et inscriptions : M. le Directeur du Centre de Linguistique Appliquée, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon (Doubs).

● ***remarqué*** que ses plantes vertes n'ont aucun goût pour le clair obscur dans lequel elle les plonge, tous volets fermés, en période de canicule. Un fleuriste l'a cependant rassurée, en lui confirmant que cette obscurité provisoire n'était pas nocive pour les plantes, à condition qu'on leur laisse tout de même un peu d'air et un peu d'eau.

● ***choisi*** pour occuper les heures creuses des enfants en vacances, cinq livres qui les dépayseront, dans l'espace ou dans le temps :

— LES PLUS BEAUX CONTES FRANÇAIS : Peau d'Ane, Cendrillon, l'Oiseau Bleu... tous les classiques qui enchantent l'enfance des générations successives, dans une édition soignée, et illustrée avec beaucoup de poésie. (6 à 10 ans, Hachette, 24 NF.)

— LEONARD DE VINCI : pour les jeunes amateurs d'art, l'histoire du grand Florentin, replacé dans le contexte de son époque. L'album comporte un grand nombre de reproductions des peintures et des dessins de Vinci. Malheureusement, les illustrations qui ne sont pas dues à la main du peintre sont moins heureuses. (10 à 14 ans. Album Encyclopédique Hachette, 8 NF.)

— LES INDIENS D'AMERIQUE : presque un ouvrage d'ethnologie, sérieux, bien documenté, et passionnant, avec de belles photos d'œuvres d'art (bijoux, sculptures, etc.) (10 à 14 ans, Grand Livre d'Or. 17,50 NF.)

— EN GRECE AVEC PERICLES ; nouveauné dans la série « Connais-tu mon pays ? ». Réalisée avec soin, une leçon de géographie qui n'a pas l'air d'en être une, mais qui, tout de même, manque un peu de fantaisie. (8 à 11 ans, Hatier, 5,95 NF.)

— QUAND CHANTERA L'OISEAU QUETZAL : un vrai roman d'aventures, aux confins du Mexique et du Guatemala. Quelques poncifs, beaucoup d'Indiens mais pas de shérif. (12 à 15 ans, Idéal Bibliothèque, 6,20 NF.)

— LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE. Jules Verne chinois et humoristique... même les grandes personnes y prennent du plaisir. (12 à 15 ans, Idéal Bibliothèque, 6,20 NF.)

● ***découvert*** les innombrables mérites du wimpy. Le wimpy est un petit pain rond, toasté, dans lequel on introduit un steack haché frit, naturel ou additionné d'oignon ou de fromage. Ce « hamburger » raffiné est nourrissant, agréable au goût, et bon marché (1 NF 25).

Les Parisiens pourront désormais le déguster, 24 heures sur 24, dans des établissements également baptisés « Wimpy », où ils trouveront aussi des sandwiches, des pâtisseries, des petits déjeuners complets et des boissons non alcoolisées. Il y a 257 « Wimpy » dans le monde, dont une vingtaine à Londres depuis quelques années et 5 à Paris, depuis 15 jours. Ce n'est, paraît-il, qu'un début. (Premier « Wimpy » ouvert 24 h. sur 24 : 9, boulevard des Italiens.)

● ***ajouté*** à sa liste d'objets à ne pas oublier avant son départ, un miroir adhésif de 13 cm sur 7. Il se colle partout (pare-soleil des voitures, toile de tente, mur). 4,50 NF. (Galeries Lafayette, rez-de-chaussée.)

(Dambier.)

LUNETTES DE SOLEIL : êtes-vous photophobe ? *(Voir p. IV.)*

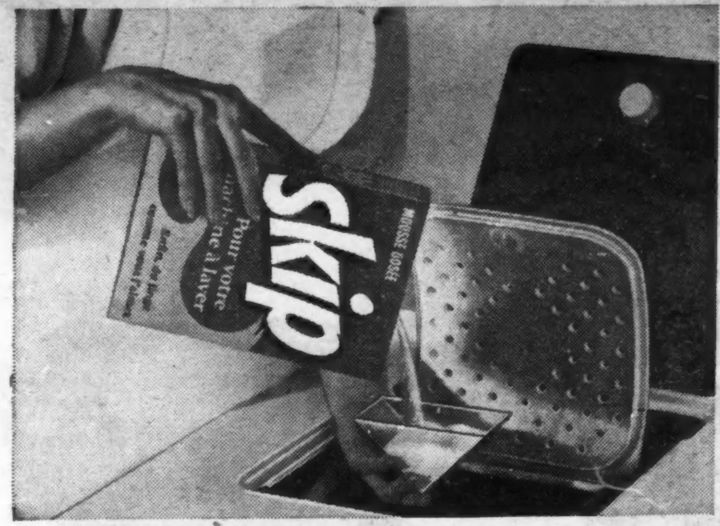
● ***constaté*** à plusieurs reprises que les cartes postales expédiées de l'étranger en période d'été mettent sensiblement plus longtemps à parvenir à leur destinataire que les lettres sous pli fermé. La chose est normale, les P. et T. acheminant les lettres en priorité. En tout cas, ceux qui doivent donner rapidement de leurs nouvelles ont intérêt à mettre sous enveloppe la classique carte postale.

● ***noté*** pour les touristes qui partent munis de travellers-chèques ou de bons d'essence (pour l'Italie, par exemple), qu'ils doivent se faire rembourser les chèques ou les bons non utilisés avant de repasser la frontière française. Une fois rapatriés, en effet, ces « titres » n'ont plus aucune valeur et ne sont donc plus remboursables.

DES SOLDES
JAMAIS VUS
Tricots, Jupes, Blazers
Maillots de bains
FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO

frédérique
31, rue Marbeuf
PLEIN ETE
MOUSSELINE SOIE, COTON
ROBES DEUX PIECES
BLOUSES ET PANTALONS
Créations couture dessinées et exécutées en ses ateliers
*
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES
AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

SOCIETE REPUTATION MONDIALE
recherche pour
DIRECTION MAGASIN LUXE
PARIS (8e arrondissement)
HOMME ou FEMME
30 - 40 ans
Expérience clientèle articles luxe.
Qualités animateur (équipe de vente 30 personnes) indispensables.
Références et présentation 1er ordre. Anglais parlé.
SITUATION IMPORTANTE (fixe + intéress.).
Envoyer curriculum vitae et photo à n° Pc 13180
CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er), qui transmettra.
DISCRETION ABSOLUE ASSUREE



skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP - 167-226/2

VOUS N'AVEZ PAS RÉELLEMENT
PRIS UN BAIN
SI VOUS N'AVEZ PAS UTILISÉ
LE STICK DÉSODORISANT WILLIAMS

Voici un étonnant stick désodorisant, le stick *double-fraîcheur* Williams. Et voici comment il garde à votre corps, pour la journée entière, la bienfaisante fraîcheur du bain matinal :

Fraîcheur immédiate — Le stick désodorisant Williams, à l'hexachlorophène, neutralise les bactéries et supprime ainsi instantanément toute odeur corporelle sans empêcher la transpiration.

Fraîcheur durable — Tout au long de la journée, l'hexachlorophène continue à neutraliser les germes de la transpiration.

Le stick désodorisant Williams est doux à la peau et n'abîme pas les vêtements.

STICK DÉSODORISANT Williams

VACANCES

En voiture !

● ***Rien ne sert de rouler, il faut partir à point.***

ETANT donné que 600.000 automobilistes prennent la route des vacances en même temps, décident tous de déjeuner entre midi et une heure, veulent tous dormir dans la même ville-étape, combien de temps leur faudra-t-il pour arriver à destination, et quelles chances ont-ils d'y arriver dans les délais prévus ?

Ce n'est pas l'énoncé d'un problème fantaisiste pour certificat d'études, c'est à peu près ce qui s'est passé pour le premier gros départ en vacances, le samedi 30 juin. C'est aussi ce qui risque de se reproduire, le 14 et le 31 juillet.

Diurnes ou nocturnes ?

Evidemment, la réponse à un tel problème est décourageante. Pourtant, à la veille du départ en vacances, tous les Français essaient d'organiser leur voyage. Ils se divisent d'ailleurs en deux grandes races de conducteurs :

— Les diurnes : partent à l'aube (et même à l'heure précise du lever du soleil), ils ne supportent pas l'éblouissement des codes. Les « routiers » les terrorisent : « On ne peut pas les doubler, leurs phares haut placés sont extrêmement fatigants, on risque de s'endormir au volant », etc., etc.

— Les nocturnes : ils ne veulent rouler que la nuit. Pourquoi ? Parce qu'ils préfèrent « les phares aux encombrements, que les routiers savent conduire, « eux », que l'air frais de la nuit les tient éveillés, qu'il n'y a pas de limitation de vitesse », etc.

Contrepartie : ils arrivent recrus de fatigue, et passent... au lit leur première journée de vacances. Madame Express leur conseille dans ce cas d'avoir retenu à l'avance ce fameux lit d'hôtel et d'arriver à une heure où ils pourront en profiter. Même dans des villes d'une certaine importance, le gardien de nuit est souvent endormi ou inexistant.

Que l'on appartienne à l'une ou à l'autre race, il faut calculer son voyage en fonction non seulement du kilométrage, mais aussi des obstacles que l'on risque de rencontrer.

Un parcours difficile

Tout voyage comporte, en effet, certaines difficultés de parcours. Voici les huit principales et la manière de les tourner :

● La sortie de Paris (et de toute grande ville) : si vous devez traverser de bout en bout votre ville, et une bonne portion de banlieue, vous avez intérêt à partir le soir vers 20 heures (le vendredi par exemple, si vos vacances débutent le samedi). Il suffit d'avoir fait ses bagages la veille, de retenir une chambre à 100 ou 150 km, et d'avoir le courage de repartir tôt le lendemain matin pour gagner un temps considérable et une soirée supplémentaire de vacances.

● La traversée des grandes villes est à éviter aux heures de sortie des bureaux, et le dimanche vers 18 heures au moment où les habitants reviennent de la campagne. Si par malheur vous arrivez à Lyon, Bordeaux ou Angoulême à ces moments-là, choisissez résolument de faire une étape-repas. Pendant que vous déjeunerez ou que vous dinerez, la masse des voitures s'écoulera.

● L'embarquement sur un bateau : si vous allez en Corse, au Maroc, etc., vous devez être à quai à une heure précise avec votre voiture. Prévoyez alors une bonne demi-journée d'avance. Elle vous permettra de rouler décontracté et de ne pas rater le bateau pour un ennui matériel mineur.

● Les repas : ne dites jamais : « On déjeunera à tel endroit ». Emportez plutôt un guide qui vous donnera la possibilité de choisir votre restaurant tout en roulant, selon la distance parcourue, à l'heure où vous aurez faim. Evitez en outre soigneusement le dimanche à midi, les bons petits restaurants où toute la région vient déjeuner et où vous perdrez deux heures. De même, l'heure des repas des enfants : on la considère à tort comme sacro-sainte. Il vaut mieux partir à 4 heures du matin avec un enfant à jeun qui se rendormira dans la voiture, que de le bousculer pour le nourrir avant le départ. D'autant plus que l'on risque d'être tout de même obligé de s'arrêter deux heures plus tard parce que le chérubin aura mal au cœur. Une précaution : emporter un en-cas (biscuits secs, sandwiches, oranges) pour faire patienter les jeunes estomacs affamés si besoin est.

● La recherche d'une étape : si vous voyagez avec des enfants, il vaut mieux retenir une chambre à l'avance, mais pas trop loin de votre point de départ. Les petits arrêts sont fréquents et vous risquez de vous retrouver à 8 heures du soir à 200 km de votre chambre.

● La douane : à éviter si possible le samedi et le dimanche après-midi (les frontaliers se promènent). Même remarque aux heures de sorties des bureaux si vous devez passer la frontière à Genève ou à Strasbourg.

● La montagne : elle doit toujours être abordée de jour et en pleine forme. Calculez l'heure de votre départ (et de l'étape éventuelle) en fonction de cette loi absolue.

● Les barrages de paysans : ce problème 1961 peut jusqu'à nouvel ordre surgir sur n'importe quelle route de France. Deux précautions à prendre si vous redoutez d'être retardé : rouler entre 9 heures du soir et 5 heures du matin, et se munir d'une carte détaillée des régions traversées (on peut espérer trouver ainsi des voies secondaires de déviation).

MENUS

Cuisine d'été

● ***Manger froid quand il fait chaud n'est pas si simple.***

QUAND il fait chaud, on mange froid. Nous ne songeons pas à nier que la chose soit agréable. Mais après quinze jours d'expérience, nous avons constaté que la cuisine froide a au moins deux inconvénients : son prix et le temps qu'elle demande.

Du temps ou de l'argent

Il y a en effet deux façons de manger froid, et deux seulement :

● les plats crus : ils sont limités aux crudités, aux fruits et à la viande de bœuf ou de cheval. Mais ils n'admettent que les produits de première qualité. Pour faire un steak tartare, il faut du filet et les pêches de second choix sont fatalement vouées à la compote. Bien entendu, la qualité se paye. Bien entendu aussi, éplucher un monceau de crudités pour quatre personnes n'est pas une opération particulièrement rapide.

● les plats cuits refroidis : ils ne sont pas plus ruineux froids que chauds, mais ils prennent beaucoup plus de temps puisqu'il faut justement les laisser refroidir. Autrement dit, ils exigent de l'organisation dans les achats, des menus plus élaborés et généralement un temps de cuisson assez long. Exemple parfait : le bœuf-mode, délicieux à condition d'avoir cuit trois heures et d'avoir refroidi à peu près autant.

Crus, oui. Mais...

Pour manger froid, il faut donc apparemment choisir entre perdre du temps ou perdre de l'argent. Mais avant de se décider, il faut encore savoir s'il est sain de manger cru. Voici ce qu'en disent les diététiciens :

On peut — et même il faut — manger des crudités. Parce que :

● la cuisson détruit en partie la vitamine C qui (chacun le sait) joue des rôles multiples et en particulier celui de lutter contre les infections. Sont très riches en vitamines C : les fruits à goût acide, les agrumes, les feuilles vertes des salades et les « herbes » (persil, estragon, ciboule, etc.).

Nous avons également besoin du carotène, de la provitamine A qui sont contenus dans certains fruits et légumes à haute dose et à l'état cru : carottes, abricots, poivrons.

● les crudités exercent une action hydratante, diurétique (elles favorisent l'élimination des déchets azotés), minéralisante (elles sont riches en potassium et en sodium, calcium, fer, etc.), et laxative.

Mais attention : les fruits et les légumes qui seront mangés crus doivent être lavés très, très soigneusement. Ne pas les laisser tremper dans l'eau pour préserver leur teneur en vitamines. Les éplucher ou les râper avec des instruments inoxydables (les vitamines s'altérant au contact des ustensiles oxydables). Seuls les légumes jeunes et tendres peuvent être mangés crus, la carotte, le choux, le céleri doivent toujours être finement râpés, sinon ils sont trop difficiles à digérer.

Les fruits crus doivent être parfaitement mûrs ; quant à la viande de bœuf ou de cheval crue, la qualité ne suffit pas à la rendre inoffensive : même hâchée, elle devra être très bien mastiquée.

Mais le plus grave danger des crudités, c'est peut-être la tentation qu'elles provoquent. Absorbées en trop grande quantité, elles peuvent entraîner des polyuries, des fermentations intestinales, et même des gastrites par irritation de la muqueuse de l'estomac.

Une solution, trois recettes

Pourtant, crus ou cuits, chers ou longs, personne n'a envie de se priver de plats froids en été (1). Voici donc une solution pour manger froid sans se ruiner et sans passer trop de temps à ses fourneaux. Il faut faire cuire trop. Par exemple :

— prévoir deux poulets rôtis pour cinq personnes, et faire le lendemain une énorme salade avec ce qui reste.

— acheter crus deux jambonneaux, les faire cuire. Servir l'un d'eux tiède sur une salade de pommes de terre, et l'autre froid le jour suivant avec une salade verte.

— cuire une très grosse ratatouille. Chaude à midi et froide le soir, elle sera délicieuse.

→

(1) Dans « Les Recettes de Madame Express », qui regroupe tous les plats mis au point pour nos lectrices, depuis deux ans, par Suzanne et Henriette, vous trouverez de nombreuses recettes de plats froids. Ce livre est en vente dans toutes les librairies : Ed. Pierre Horay, 11 NF.

(Dambier.

Des marins sophistiqués

CET été, la mode est un peu indécise. Le printemps humide n'a pas engendré de folies vestimentaires, les femmes ont peu acheté, ou n'ont pas acheté du tout de « grosses » pièces : robes, ensembles, etc.

En revanche, les pantalons ont eu du succès, et qui dit pantalon dit « haut ».

Lassées par les chemises d'homme, surprises par les brassières, tentées par les blouses de linon rebrodé, les estivantes ont finalement adopté le maillot, cousin un peu sophistiqué du tricot de marin des derniers étés :

● Il n'est plus en coton mais en toile légère ou même en jersey de soie.

● Il n'est plus rayé horizontalement mais verticalement et par conséquent plus amincissant.

● Il n'est plus bicolore mais au moins tricolore, dans des harmonies foncées, fondues, dont le blanc est souvent exclu.

Il se porte sur une jupe droite ou un pantalon uni.

Sur notre photo :

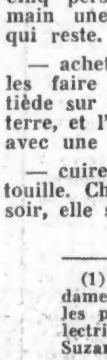
● En toile, rayures grises, noires, rouges et jaunes, décolleté droit, manches au coude, 15 NF (Galeries Lafayette).

● En jersey de coton, rayures blanches, rouges et bleues, décolleté bateau, manches courtes, 69 NF (Laura, 104, avenue du Général-Leclerc).

(Chapeaux des Galeries Lafayette, pantalons de Halphen).

PEMA

Un parfum
doux comme un secret
Celui
de Jean Dessès


tissus
d'ameublement
dessins, tissages, coloris exclusifs. Des tissus "décorateurs", mais que vous pouvez acheter au mètre, à des prix très abordables.
RAUFAST
18, rue La Boétie

Enfin, pour renouveler un peu le répertoire des cordons blancs et bleus d'été, Suzanne et Henriette vous proposent trois recettes aussi fraîches que faciles :

Salade croquante

1 concombre ; 1 botte de petits radis ; 1 cœur de céleri en branche ; 1 fenouil ; 1 cœur de romaine ; cerfeuil, ciboulette ; 1 vinaigrette bien moutardée ; restes de viande ou de poulet émincés ; 1/2 citron.

Faire dégorger dans le sel le concombre épluché et coupé en rondelles, le rincer légèrement, l'essuyer. Couper en quatre les radis lavés et préparés. Emincer le cœur de céleri, le fenouil et ajouter la romaine. Hacher menu cerfeuil et ciboulette. Ajouter le reste de viande émincé. Mêler le tout dans une bonne vinaigrette moutardée. Ajouter au dernier moment le jus d'un demi-citron.

Chou-fleur déguisé

1 chou-fleur ; 120 grammes de jambon ; 200 grammes de champignons ; feuilles de laitue ; 1 mayonnaise ; 1 citron.

Faites cuire le chou-fleur entier en l'ayant lavé avec soin et rincez à l'eau vinaigrée. Dressez-le au centre d'un plat et laissez refroidir.

Pendant ce temps vous coupez le jambon en dés, vous émincez les champignons bien lavés en fines lamelles et vous faites la mayonnaise, à moins que vous n'ayez préféré l'acheter en tube. Citronnez-la fortement si vous la faites vous-même.

Vous recouvrez le chou-fleur froid de la mayonnaise en le nappant bien. Vous disposez dessus en garniture les dés de jambon. Autour, sur des feuilles de laitue, vous disposez de petits tas de champignons émincés et arrosés de jus de citron. Vous mettez au frais avant de servir.

Salade à l'espagnole

400 grammes de riz ; 200 grammes de choriso ; 1 boîte de miettes de thon ; 1 boîte de câpres ; 50 grammes d'olives noires ; 2 piments, un rouge, un vert ; 2 tomates ; du safran ou du curry ; sarriette ou, à défaut, thym.

Faire cuire le riz, de manière à ce qu'il se détache parfaitement, en ajoutant safran ou curry à l'eau de cuisson, laisser bien égoutter et refroidir.

Emincer le choriso, les piments vert et rouge, les tomates et enlever les noyaux des olives noires (on peut, si l'on est pressé, les mettre sans les dénoyauter).

Quand le riz est froid, vous le mettez dans un saladier, vous ajoutez le choriso, le thon, les câpres, les olives et la sarriette ou le thym très finement hachés. Vous goûtez, vous assaisonnez à l'huile d'olive et au vinaigre si nécessaire, et ajoutez un peu de citron au dernier moment.

SANTÉ

Accessoire d'été

Un spécialiste affirme : les lunettes de soleil n'ont pas besoin d'être chères. Il suffit qu'elles soient grandes.

LES lunettes de soleil sont un accessoire presque indispensable à toute panoplie estivale. Est-il normal d'en porter ? Si oui, comment les choisir ? Madame Express a demandé à un médecin spécialiste de répondre.

— Si vous éprouvez le besoin de porter des lunettes noires, si vous ne supportez pas le soleil, vous faites de la photophobie. Les « photophobes » ont intérêt à faire examiner leurs yeux, surtout si l'intolérance à la lumière s'accompagne chez eux de maux de tête au cinéma ou devant la télévision. Certains yeux ne supportent pas la lumière parce qu'ils ont un défaut de réfraction. Le défaut une fois corrigé par le port de lunettes blanches appropriées, la photophobie disparaît souvent. Si elle persiste, nous conseillons de porter les mêmes verres correcteurs, mais colorés.

— N'existe-t-il pas des intolérances à la lumière qui ne s'accompagnent d'aucun trouble de la vision ?

— Il faut distinguer l'intensité de la lumière. Des yeux normaux doivent supporter les éclairages naturels même vifs sauf avec un sol violemment diffusant : sable, neige. Dans ce cas, le port de lunettes de soleil n'est pas seulement un besoin mais une nécessité.

Il peut exister des photophobies simples, c'est-à-dire une sensibilité particulière de l'œil à la lumière qui ne s'accompagne d'aucune lésion organique. Dans ce cas, le port des banales lunettes solaires suffit. Mais on ne peut les autoriser qu'après avoir éliminé tout risque de coexistence d'un trouble oculaire tel que conjonctivites, kératites, qui s'accompagnent souvent de photophobie.

— Si des enfants réclament des lunettes noires, peut-on leur permettre d'en porter ?

— Là, je suis absolument formel, on ne peut le faire qu'après avoir pratiqué un examen ophtalmologique sérieux. Il est très rare qu'un enfant réclame spontanément des lunettes noires. S'il craint le soleil, il y a de fortes chances pour qu'il ait une lésion oculaire. Si l'examen est négatif et qu'il ait réclamé ces lunettes pour imiter les adultes (garçons), ou par coquetterie (filles), tant mieux. On peut lui passer cette fantaisie. Il y renoncera vraisemblablement de lui-même au bout de quelques jours à moins que ses yeux ne soient réellement très sensibles à la lumière. Dans ce cas, il ne faut pas le priver du confort fourni par les lunettes.

— On dit que le port de lunettes solaires empêche l'œil de faire la gymnastique d'adaptation aux intensités lumineuses qui est excellente pour lui. Est-ce exact ?

— Le rôle de la lumière sur la gymnastique de l'œil (c'est-à-dire de l'iris, car c'est lui le diaphragme de l'œil, réglé par le muscle dilatateur et le sphincter de l'iris) ne me paraît pas essentiel. Les mouvements de l'iris sont surtout sous la dépendance de l'attention et de la convergence.

— Certains adultes qui désirent porter des verres correcteurs portent en permanence des verres teintés, par souci d'esthétique. N'est-ce pas nocif ?

— Non. Il n'est pas mauvais pour les yeux de porter en permanence des verres correcteurs teintés.

— Est-il vrai que les yeux clairs sont plus sensibles à la lumière que les yeux foncés ?

— Ce n'est nullement démontré. Cependant, chez les individus appartenant à des races qui ont génétiquement des yeux foncés (les Noirs par exemple), la couche de pigment sur la rétine est plus épaisse et plus foncée. Elle absorbe mieux la lumière. Ces peuples sont moins gênés par le soleil. A l'opposé, les albinos, dont la rétine est pratiquement dépourvue de pigments, sont très gênés par la lumière. Toutefois, pour les races européennes, la moindre tolérance des yeux clairs n'est pas scientifiquement prouvée.

Assorties à l'iris ?

— Y a-t-il des règles particulières à observer dans le choix des lunettes de soleil ?

— Aucune. La possibilité d'une lésion oculaire une fois éliminée, leur choix est uniquement une question de confort personnel. On a dit que la couleur des lunettes solaires devait être assortie à celle de l'iris ou au contraire complémentaire de cet iris. Ce n'est pas sérieux. Une seule condition à observer : les lunettes doivent être assez larges pour cacher les yeux. La mode des lunettes de soleil minuscules est une hérésie. Ce n'est pas la peine d'en porter.

Néon et T.V.

— Les verres filtrants ne sont-ils pas plus efficaces que les verres ordinaires ?

— Le verre ordinaire filtre déjà une grande partie des rayons ultra-violets. Il existe plusieurs variétés de verres filtrants. Certains filtrent à peu près également toutes les longueurs d'onde entre 3.500 et 10.000 hustrongs. D'autres absorbent électivement la presque totalité des ultra-violets (90 à 98 %) et 30 % des infrarouges. Les verres blancs peuvent être filtrants, par exemple les T.U.F. filtrent électivement les radiations bleues. Ce sont des lunettes reposantes pour regarder la télévision (où dominent les raies élevées) et devant les tubes néon et les écrans où le bleu est également dominant. Les verres filtrants devraient être prescrits par un ophtalmologiste.

Opticien ou bazar

— Faut-il acheter ses lunettes de soleil chez un opticien ?

— Encore une question de goût ; personnellement je renouvelle à l'étal des magasins à prix fixe le stock des lunettes familiales que nous perdons régulièrement d'une saison à l'autre. Je répète : l'essentiel est qu'elles soient assez larges.

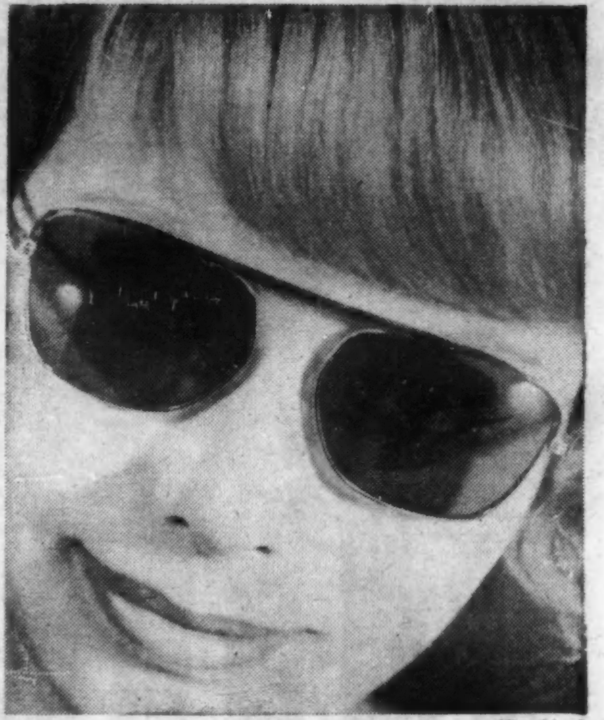
TROIS BONS MODÈLES

Monture noire, branches fines, 28 NF. (Société des lunetiers chez Cauderlier, 62, Chaussée-d'Antin.) (Photo n° 1.)

Monture doublée or 14 carats, 49 NF. (Cauderlier, 62, Chaussée-d'Antin.) (Photo n° 2.)

Monture marron, branches épaisses, 55 NF. (Gonzalo, 20, rue de Ponthieu.) (Photo page I.)

1) MONTURE NOIRE, FORME LONGUE.
Si les yeux se portent bien...



(Dambier.)

2) MONTURE OR, FORME RONDE.
...une simple question de confort.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

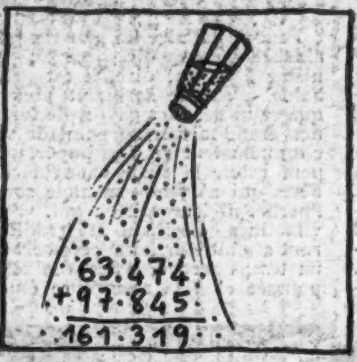
Charcuterie - Salaisons
PRODUITS
SCHMID
SCHMID PÈRE ET FILS
SPECIALITE DE CHOUCROUTE
LIVRAISON A DOMICILE
3, boulevard Denain PARIS - 10e
8, rue Saint-Laurent PARIS - 10e
76, boulevard de Strasbourg PARIS - 10e
Tél. : BOTZARIS 61-10 et 61-11

Le jeu du citron pressé de JEAN EFFEL

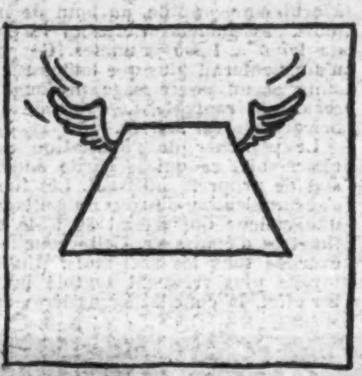
VOULEZ-VOUS jouer avec Jean Effel ?

Chacun de ses dessins illustre une expression qui se rapporte aux mathématiques. Laquelle ?... A vous de trouver. Sous chaque dessin, une série de points indique le nombre de lettres dont se composent les mots à deviner.

Si vous « séchez » sur cet innocent devoir de vacances, retournez cette page. Vous trouverez la réponse que vous avez au bout de la langue.

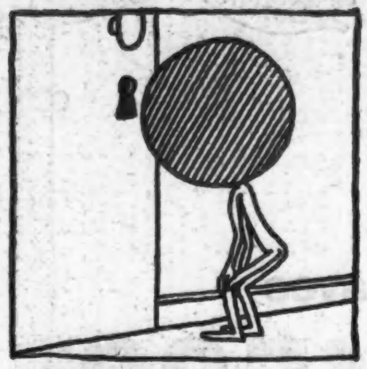


UNE ....



LE ....

..... LA ....



UN ....

théâtre

ABRAHAM SACRIFIANT : à l'ombre d'une église luthérienne, la voix pathétique d'un grand réformateur, Théodore de Bèze. (*Cloître des Billettes, ARC.* 38-79.)

(Voir la critique de Robert Kanters, page 32.)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON.* 49-24.)

IMPROMPTUS A LOISIR : de René de Obaldia. Quatre saynètes très drôles, mi-branquignol, mi-Ionesco. Et deux interprètes qui, eux aussi, ne ressemblent à personne : Grégoire et Amédée. (*Poche Montparnasse, LIT.* 92-97.)

OURAGAN SUR LE CAINE : l'adaptation par José-André Lacour, du célèbre roman de Herman Wouk. (*Théâtre en Rond, LAM.* 78-93.)

HUIS CLOS et **LA PUTAIN RESPECTUEUSE** : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Durrenmatt. (*Ambigu, en alternance, BOT.* 76-05.)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05. *Samedi* 15, *dimanche* 16 *et lundi* 17.)

JACQUES OU LA SOUMISSION et **LES CHAISES** : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL.* 00-87. *Jusqu'au* 29 *juillet.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort. (*Grammont, RIC.* 62-61.)

cinéma

NOUVEAU

LE BEL ANTONIO : vu par Bolognini, le drame de l'impuissance. Beaux paysages siciliens. Réussi, mais limité. (*Paris, ELY.* 53-99.)

LA JEUNE FILLE : Bunuel série B, mais Bunuel quand même. Ne pas confondre avec « Viridiana », non encore sorti à Paris. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *George-V, BAL.* 41-46.)

LA SORCIÈRE : une nouvelle de Tchekhov. Au même programme : **TONNERRE SUR LE MONDE** : la tragédie de la faim. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.) (Pour ces trois films, voir la critique de Morvan Lebesque, p. 31.)

LES EVADÉS DE LA NUIT : contée par Rossellini, l'odyssée de trois prisonniers de guerre alliés dans une Rome, ville fermée. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90.)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE: le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Futur classique du film d'épouvante ou bien copie maladroite du Lang d'antan ? (*Marbeuf, BAL.* 47-19).

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

LA VIACCIA : Jean-Paul Belmondo paysan perverti par Claudia Cardinale: fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas une admirable photo de style 1880. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

RECENT

LA DOUCEUR DE VIVRE : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio* 28, *MON* 36-07.)

L'ULTIME RAZZIA (THE KILLING) : sur le thème classique du hold-up au champ de courses, un suspense percutant de Stanley Kubrick. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

LE PIGEON : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». Au même programme : **LE MANTEAU**. (*Floride, PRO.* 63-40.)

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : Henry Fonda à la recherche de la justice. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

LA CIOCIARA : cousu main par de Sica et Zavattini, le rôle qui a valu à Sophia Loren le prix d'interprétation à Cannes : la mère d'une fillette de treize ans aux prises avec l'Italie troublée de 1943. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

CERTAINS L'AIMENT CHAUD: une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65 ; *Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (« L'Avventura »), avec Jeanne Moreau. Marcello Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

L'ŒIL SAUVAGE : une divorcée dans les cercles de l'enfer à Los Angeles. Des images exceptionnelles, bien que systématiquement « noires », un commentaire ultra-littéraire plus discutable. (*Calypso, GAL.* 10-68.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Royal-Passy, JAS.* 41-16. *A partir* du 15 *juillet.*)

LE SEPTIÈME SCEAU : une légende moyenâgeuse, contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

ANCIEN

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83. *A partir du vendredi* 14.)

HOTEL DU NORD : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Caméra, JAS.* 03-47.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Le Chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

OSSESSIONE : 1942. De Luchino Visconti. La première grande manifestation du néoréalisme italien. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

PASSEPORT POUR PIMLICO : 1948. Humour cockney. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

M., LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Pagode, INV.* 12-15.)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : 1942. Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LA STRADA : 1954. Le film qui a révélé Fellini au grand public. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

REPONSES AU JEU DE JEAN EFFEL

Une addition salée. — Le trapèze volant. — Semer la division. — Un cercle vicieux.

RENE DROUIN présente
CUIXART
Grand Prix de la Biennale de Sao Paulo 1959
GALERIE MARCELLE DUPUIS
37, quai des Grands-Augustins (6e)

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
H A R T U N G

expositions

MODERNE

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au* 15 *octobre.*)

JAPONAIS DE PARIS : l'inspiration et l'imitation portées conjointement à leurs limites extrêmes par les fils du peuple le plus habile de la terre. (*Musée Galliera, av. Pierre-Ier-de-Serbie, jusqu'au* 20 *juillet.*)

FORMES ET COULEURS : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier,* 76, *faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au* 1er *octobre.*)

MIRO : la fantaisie du maître catalan entreprend ici, avec bonheur, d'occuper les vastes surfaces de toiles destinées à des ensembles architecturaux. (*Galerie Maeght,* 13, *rue de Téhéran. Jusqu'au* 20 *juillet.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France,* 3, *rue du Faubourg-Saint-Honoré, Jusqu'au* 30 *septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan,* 107, *rue de Rivoli. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

MAX ERNST : masques, peintures et tapis du « prince » de l'imagination contemporaine. (*Pont-des-Arts,* 6, *r. Bonaparte. Jusqu'au* 20 *juillet.*)

CLASSIQUE

TRÉSORS PRIVÉS ; de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boul. Haussmann. Jusqu'au* 15 *octobre.*)

BOURDELLE : têtes connues et inconnues d'un sculpteur trop peu connu qu'on ne se lasse pas de découvrir. (*Musée Bourdelle,* 16, *rue Antoine-Bourdelle. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

MANUSCRITS BOISROUVRAY : psautiers, bréviaires et livres d'heures du XIIIe au XVIe siècle. Des pièces uniques, d'une valeur inestimable. (*Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu. Jusqu'au* 30 *juillet.*) — On peut également y voir, jusqu'au 30 septembre, une très intéressante exposition consacrée au cardinal Mazarin, homme politique et collectionneur d'art.

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art Moderne,* 13, *av. du Président-Wilson. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

VUILLARD : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel,* 37, *av. de Friedland. Jusqu'au* 30 *septembre.*)

L'ILE-DE-FRANCE AU TEMPS DES CALÈCHES : de quoi rêver en s'instruisant, le dimanche. (*Musée de l'Ile-de-France, château de Sceaux. Jusqu'au* 29 *septembre.*)

VERRES PEINTS ALSACIENS : à la découverte d'une province dont l'art populaire a particulièrement enrichi l'art en général. (*Musée des Traditions populaires, Palais de Chaillot, place du Trocadéro. Jusqu'au* 25 *septembre.*)

CHEVALIERS DE MALTE : sous la protection du « Saint-Jérôme » de Caravage, les vêtements de fer et les objets chers aux vieux maîtres de l'Ordre ont quitté l'île de Malte pour la première fois et demandé asile au fantôme du Roi-Soleil. (*Château de Versailles. Jusqu'au* 1er *octobre.*)

SCIENCE

La ferme automatique

● *Une seule personne pourrait élever vingt mille poulets en trois mois en travaillant trois heures par jour.*

L'AUTOMATION frappe aujourd'hui à la porte des fermes, modifiant profondément les aspects traditionnels de l'élevage. Les habitants de la basse-cour sont ses premières « victimes », mais le gros bétail est également visé. Les Américains, avec leur tendance traditionnelle au machinisme, les Russes, qui trouvent dans les difficultés actuelles de leur agriculture une raison impérieuse de réviser les méthodes pratiquées, donnent le ton ; mais dans d'autres pays également, des fermes plus ou moins complètement automatisées font leur apparition.

Des nourrices attentives

Voici par exemple comment fonctionne une ferme située à Zagorsk. Dans des couveuses géantes, le pépiement de 60.000 poussins se fait entendre simultanément. Cette nouvelle couvée est immédiatement prise en charge par des « nourrices » attentives. Des ascenseurs montent les poussins vers leurs « appartements ». Ceux-ci sont divisés en trois sections distinctes, selon l'âge de leurs habitants. Chaque chambrée contient 6.000 poussins, qui sont traités selon les exigences de leur âge. Chacun d'eux change de section une fois par mois, se déplaçant d'un bout du bâtiment vers l'autre ; le schéma rappelle ainsi une chaîne mécanique de production continue. Les conditions de vie varient d'une section à l'autre. Chez les plus jeunes, une installation de chauffage par rayons infrarouges comprend quinze lampes de 500 watts, destinées à fournir un supplément de chaleur aux petits, très sensibles au froid pendant les trois premières semaines de leur existence.

Dans le compartiment des plus jeunes, il y a 27 poussins au mètre carré; chez les moyens, il y en a 16, et 12 dans la dernière section. Ces densités résultent d'une longue étude de la densité optimale.

Le régime alimentaire varie également selon les sections. Les poussins n'entendent jamais le « Petits... petits... » familier des basses-cours au moment des repas. C'est le ron-ron de la bande transporteuse défilant lentement le long du local qui les invite à manger. Les mécanismes déclenchent à des intervalles déterminés le déplacement de cette bande qu'un silo alimente en nourriture complexe, à base de grains, de farines nutritives et de concentrés vitaminés. Des antibiotiques — streptomycine, terramycine, biomycine — sont mélangés à la pâte. La vitesse de déplacement est calculée pour donner aux poussins le temps de picorer à l'aise. De même, des vannes à flotteur distribuent régulièrement l'eau potable. Les poussins sont vaccinés contre les maladies courantes et on leur fait des séances d'irradiation par rayons ultraviolets.

Grâce à une sélection des espèces à croissance rapide, au bout de trois mois, les poulets atteignent le poids de 1.700 à 1.800 grammes. Ce poids n'augmenterait plus que lentement ensuite et un engraissage prolongé ne serait pas rentable. Le cycle de « fabrication » est achevé.

Le plancher de l'habitation est à claire-voie, ce qui le garde dans un état de propreté suffisant. Les fientes s'accumulent au-dessous du grillage en une couche qui atteint 30 à 40 centimètres d'épaisseur. Cette couche est évacuée tous les six mois. Un nettoyage plus fréquent semble inutile. En effet, la couche de matières organiques, riches en composés azotés, fermente, donnant lieu à un foisonnement de micro-organismes qui créent un milieu défavorable aux agents de maladies infectieuses. D'autre part, la fermentation élève la température de la couche, et contribue au chauffage des habitants. Ce n'est donc pas par paresse que l'éleveur néglige de nettoyer plus souvent le local. Le nettoyage est d'ailleurs très facile : des manchons souples, reliés à un puissant aspirateur, éliminent en vingt minutes les déchets accumulés sur les quelque mille mètres carrés du local.

Un pupitre de contrôle

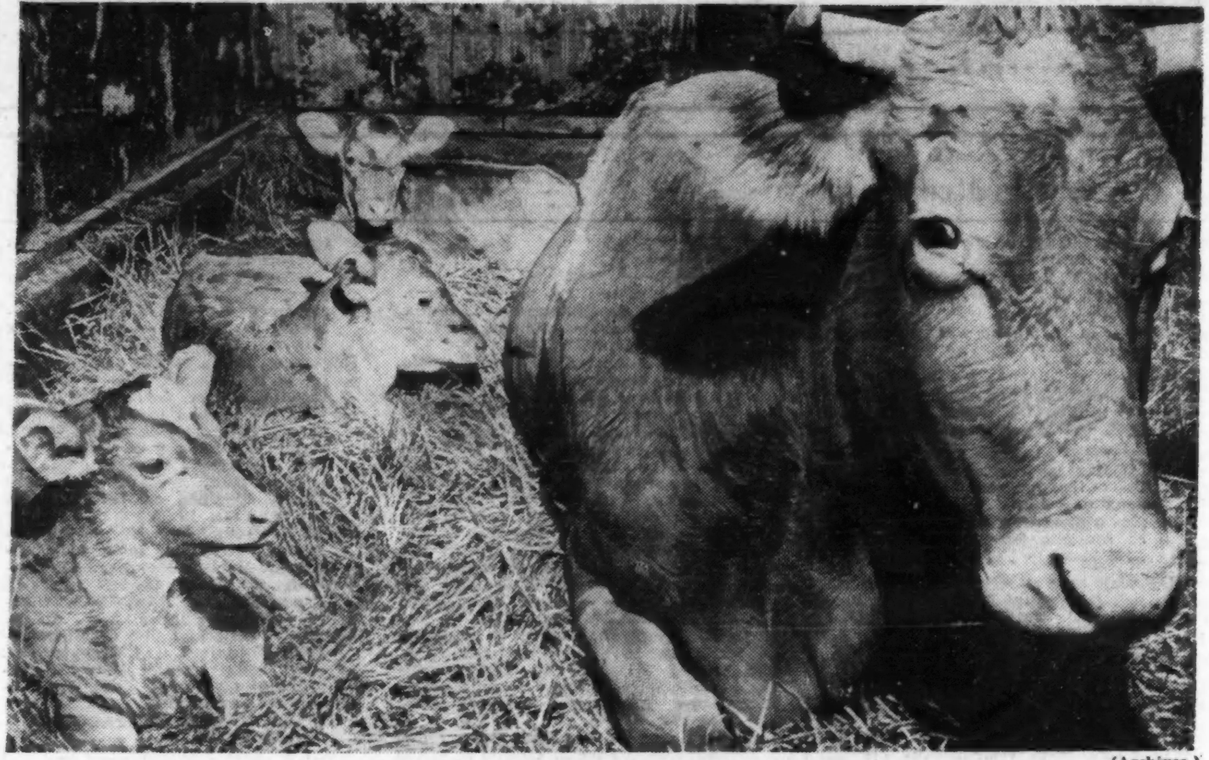
Grâce à ces aménagements, les trois sections d'un poulailler, contenant au total 18.000 poussins, peuvent être desservies par une seule personne, dont le travail se limite d'ailleurs à la surveillance et à la manipulation d'un pupitre de contrôle, sur lequel sont centralisées les commandes des différents appareils desservant la ferme. Le travail effectif représente à peine 2,7 heures par jour.

L'élevage des poules pondeuses peut se faire dans des conditions analogues. La maison américaine Nutrena Feeds, filiale de la Cargill Inc., a mis au point un projet (on n'ose appliquer le terme traditionnel de «ferme» à cette usine à œufs) qui permettrait à un seul ouvrier de surveiller 30.000 poules logées dans trois poulaillers de 10.000 unités. Les locaux comportent une multitude de nids artificiels où les pondeuses viennent déposer gentiment leur tribut. Les nids sont légèrement inclinés, et les œufs glissent dans des manchons en toile qui les guident et les protègent jusqu'aux bandes transporteuses en matière plastique souple. Les bandes évacuent la production, dont l'emballage se fait automatiquement.

Les caisses d'œufs à la coque sont aussitôt livrées à la consommation. Chaque poulailler compte vingt subdivisions de 500 poules, de sorte que chaque pondeuse est à tout moment à moins de 2,5 mètres des dispositifs qui assurent son confort : les mangeoires suspendues qui se remplissent automatiquement, les abreuvoirs toujours pleins d'eau fraîche, les nids. La température est maintenue constante. Le local est dépourvu de fenêtres ; de puissantes lampes remplacent le soleil.

Une grande liberté

Faut-il plaindre les pauvres poulets, ainsi dépersonnalisés par le machinisme ? A vrai dire, il est peu probable que leur sort soit plus triste que celui des oies gavées de force par nos grand-mères. Le point de vue du consommateur est plus important. Que peut valoir la chair anonyme de ces bêtes qui n'auront vu ni le soleil, ni l'herbe, ni leur mère ; qui, vaccinés, vitaminés, stérilisés et irradiés, auront atteint leur taille commerciale en un temps record, grâce à la sélection poussée et à la nourriture étudiée ?



(Archives.)

AVANT L'AUTOMATISATION.
Après : des « appartements » et des « promenoirs ».

Les Français, cuisiniers et fins gourmets par tradition, sont particulièrement bien placés pour se montrer sceptiques. Mais il semble que la question soit mal posée. Certes, quoique la qualité de ces « produits » soit excellente, il est peu probable qu'elle puisse atteindre celle des pupilles de la Bresse. Le souci principal n'est pourtant pas là. Dans l'état actuel du monde où nous vivons, il s'agit d'abord de produire assez de nourriture pour tous les habitants de la terre. Les fermes automatiques, à haut rendement et à production rapide, pourraient ainsi faciliter l'alimentation des pays sous-développés.

Le problème du gros bétail est également à l'étude. Dans les fermes expérimentales, contrairement à ce qui se passe dans les écoles de poules, une grande liberté est laissée aux animaux, qui quittent leurs boxes pour les « promenoirs » aménagés entre les bâtiments, librement. La particularité de l'aménagement réside dans l'automatisation complète des différents travaux d'entretien. Les étables sont divisées en deux rangées de boxes disposés le long d'un couloir central où passent toutes les chaînes de distribution. Ainsi, la nourriture, emmagasinée dans des silos extérieurs, est extraite en continu, mélangée à des éléments chimiques destinés à l'enrichir et distribuée par des bandes transporteuses entre les mangeoires. L'eau arrive de même par des canalisations vers des abreuvoirs individuels. La litière de paille fraîche est également distribuée dans les boxes par des transporteurs, après que la vieille a basculé par une trappe sur une bande inférieure qui l'évacue vers l'extérieur. Toutes ces opérations sont contrôlées et dirigées à distance et nécessitent un personnel très restreint.

JACQUES BURMAND.

LA SEMAINE

ENTRE LE RAYON des rubans et celui des stylos, les Galeries Lafayette ont installé, pour la première fois, un stand consacré à un livre : « Les Merveilleux Nuages », de Françoise Sagan.

Derrière le stand, une jeune fille subit tantôt les injures, tantôt les demandes d'autographes : on la prend pour l'auteur. Les autres vendeuses la blaguent et l'appellent Françoise. En réalité, elle se nomme Annie Timmermans. Elle a 16 ans 1/2. Elle a pris ce travail pour pouvoir financer ses vacances. « Mais c'est drôlement dur, dit-elle, de rester debout toute la journée... »

Débit quotidien moyen : trente exemplaires par jour.

LA BIBLE, parole de Dieu, ne devrait pas provoquer de discussions à propos des droits d'auteur. En Angleterre cependant, la situation est plus compliquée. Trois éditeurs seulement ont le droit de publier la Bible : ceux des deux grandes Universités, Oxford et Cambridge, et la maison Eyre and Spottiswoode, « imprimeurs de la Reine ».

La nouvelle version anglaise ayant été préparée sous les auspices des Universités, Eyre and Spottiswoode s'est abstenu de la publier. Mais, décidé à user pleinement des privilèges qu'il possède depuis 1577 et qui lui furent conférés par la Reine Elizabeth (l'autre), Eyre and Spottiswoode annonce maintenant sa propre édition de cette version.

La Bible reste, de loin, le best-seller de tous les temps.

LE « MERKUR », seule revue littéraire allemande de niveau international, consacre son dernier numéro à la disparition de son fondateur, Joachim Moras, le Jean Paulhan allemand. Il avait créé le « Merkur » au milieu des ruines, en 1945, « pour donner de nouveau une place dans le monde aux intellectuels ».

TROIS FEMMES écrivains, une Danoise, une Espagnole et une Chinoise, ont traversé Paris en même temps.

« L'Express » leur a posé les mêmes questions. La confrontation de leurs réponses est révélatrice de trois univers. (Voir p. 27.)

LE LIVRE le plus cher du monde (un million de nouveaux francs) commence son (demi) tour du monde : exposé au Musée d'art moderne, puis au Sacré-Cœur à Paris, « L'Apocalypse » (textes de sept grands écrivains illustrés sur parchemin par sept grands peintres) passera par Dijon et Lyon, puis Aix-les-Bains dans un convoi de camions, sur lequel veillera un dispositif officiel spécial de sécurité. « L'Apocalypse », qui est toujours à la recherche d'un acheteur, sera ensuite exposée à Tokyo.

IL Y A 50 ANS, un jeune homme décidait d'éditer trois livres. Il les trouvait bons. Il était le seul — ou presque — à être de cet avis. Il s'appelait Gaston Gallimard. Jean-Louis Bory vous raconte (ci-contre) ce qu'il en est advenu.

« D'ABORD, CELA. Ensuite, Cela. Enfin, Cela », dit Juan Goytisolo. Qui est Cela ?... Un écrivain espagnol important dont le dernier roman vient de sortir en France. (Voir page 24.)

Imprimer noir sur blanc, à Rome, le mot de Cambronne, peut passer pour un exploit.

Mais est-ce bien nécessaire ? se demande Dominique Fernandez à propos de deux nouveaux romans italiens. (Voir page 25.)

LES SUCCÈS DE JUIN

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui lui permet de fournir chaque mois à ses lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de juin.

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. de mai	Présence sur la liste
1	F. Sagan	*Les merveilleux nuages.*	Julliard		
2	H. Amouroux	*La vie des Français sous l'occupation.*	Fayard		
3	J. Lacouture	*Cinq hommes et la France.*	Le Seuil		
4	W.L. Shirer	*Le troisième Reich.*	Stock	9	2e mois
5	J. Lartéguy	*Les Centurions.*	Pr. de la Cité	5	13e mois*
6	J. Guehenno	*Changer la vie.*	Grasset	2	4e mois
7	H. Troyat	*La gloire des vaincus.*	Flammarion	1	4e mois
8	M. West	*L'avocat du Diable.*	Plon	7	9e mois
9	L. Bodard	*La Chine du cauchemar.*	Gallimard		
10	L. Durrell	*Citrons acides.*	Corrêa	3	4e mois

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des libraires suivantes : ● Paris : « Brentano's », 37, avenue de l'Opéra ● Cidini, 43, avenue Secrétan ● Max Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe ● Echanges, 11, avenue de la Motte-Picquet ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens ● La Hune, 170, boulevard Saint-Germain ● Lettre Ouverte, 213, rue de la Convention ● Librairie Marbeuf, 23, rue Marbeuf ● Robert Marin, 18, boulevard Haussmann ● Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel ● Tschann, 84, boulevard Montparnasse ● F. Weil, 60, rue Caumartin ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau ● Mollat, 15, rue Vital-Carles ● Brest : Librairie de la Cité, 57, rue de Siam ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes ● Dijon : Librairie de l'Université, 11, rue du Chapeau-Rouge ● Grenoble : Librairie Arthaud, 23, Grande Rue ● Librairie de l'Université, 2, square des Postes ● Lille : Le Furet du Nord, 11-13, place du Général-de-Gaulle ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem ● Nantes : Coiffard, 7, rue de la Fosse ● Nice : Rudin, 14, avenue Félix-Faure ● Maison de la Presse, 1, place Masséna ● Reims : Michaud, 9, rue du Cadran-Saint-Pierre ● Saint-Brieuc : Basquin, 13, rue Saint-Guillaume ● Saint-Etienne : L'Astrée, 14, rue du Général-Foy ● Plaine, 27, avenue de la Libération ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt.

* Absent de la liste en février et en avril.

ÉDITION

N. R. F.

● *Il y a exactement cinquante ans, en juin 1911, un jeune homme décidait d'éditer trois livres...*

EN juin 1911, il y a exactement cinquante ans, un jeune homme décida d'éditer trois livres. On ne saurait dire que leur publication ait, à ce moment-là, bouleversé les libraires. Mais le jeune homme, Gaston Gallimard, croyait à ses livres : « L'Otage », de Paul Claudel, « Isabelle », d'André Gide, et « La Mère et l'Enfant », de Charles-Louis Philippe. Pour une nouvelle maison d'édition, c'était, lui semblait-il, un bon début.

D'ailleurs, ce choix paraissait excellent au jeune groupe d'intellectuels qui l'entouraient. Petite équipe amicale qui s'était cristallisée, deux ans plus tôt, autour d'une nouvelle revue, « La Nouvelle Revue Française ». A la base, il y avait la fraternelle complicité qui liait André Gide et Jean Schlumberger (Gide était l'aîné de huit ans). Une de ces complicités qui, entre deux jeunes intellectuels de bonne bourgeoisie, coreligionnaires par surcroît, ne peut manquer de se développer au gré des vacances dans les maisons de famille voisines.

On n'a pas fini de rêver sur ces images : Gide au piano, mains nerveusement tremblantes, jouant dans un salon normand ouvert sur la pluie d'été ; ou patinant à Saint-Moritz, grand feutre noir et pèlerine flottante, avec une langueur dont la distinction ravissait le jeune Schlumberger ; ou discutant de Dostoïevski avec ce jeune protestant dont l'émancipation rappelait au créateur d'André Walter sa propre rupture avec les traditions sociales et religieuses de son adolescence.

La foire littéraire

Au duo se joignait le beau-frère de Gide, Marcel Drouin, ex-cacique de l'Ecole Normale Supérieure, professeur de philosophie, qui signait Michel Arnaud pour les lecteurs de la « Revue Blanche », foyer de la gauche intellectuelle, avec Léon Blum, ou pour ceux de « L'Ermitage », revue plus proprement littéraire. Arrivèrent à leur tour Charles-Louis Philippe, déjà auteur de « Bubu de Montparnasse » et du « Père Perdrix », Henri Ghéon, médecin de campagne passionné de vers libres, Jacques Copeau, qui gagnait sa vie dans une galerie de peinture.

Indépendante, passionnée, très étrangère à la foire littéraire d'alors, où trônaient Anatole France et Paul Bourget, cette équipe partageait quelques admirations forcenées — pour l'héroïsme mallarméen par exemple — et quelques refus énergiques — celui du « commercial », du « boulevard », de l' « académique ». Il s'agissait de servir la littérature, non de se servir d'elle. Principe aussi moral qu'artistique. A la racine de ce qu'on appellera plus tard l'esprit N.R.F., se trouvait une manière d'être autant qu'une manière d'écrire, une éthique autant qu'une esthétique.

S'éditer soi-même

Enfin, Ruyters vint. Un banquier belge spécialiste de la syntaxe et du vocabulaire, responsable de la revue bruxelloise « Antée ». Lorsqu'il débarqua à Paris, il apportait dans ses bagages l'adresse d'une imprimerie à Bruges, disposée à tous les dévouements, le nom d'un imprimeur, Edouard Verbeke, prêt à l'amitié. La revue naissait. Très important : elle trouvait son titre, un titre ambitieux mais qui dit bien ce qu'il doit dire. Titre dont Péguy, toujours un peu scandalisé, puisque existaient les « Cahiers de la Quinzaine », qu'on éprouvât le besoin de publier une autre revue, devait pourtant dire : *« Vous avez du moins quelque chose : votre titre. »*

Les romans de Charles-Louis Philippe n'avaient pu jusqu'alors paraître sans que l'éditeur réclamât des arrhes. Gide avait fait les frais de ses premiers volumes. Claudel aussi. Les textes de Schlumberger étaient partout refusés. Pas commerciaux. De plus, aucun des produits de cette littérature ombrageuse n'acceptait de se plier au format du roman standard à 3 F 50.

Si quelque éditeur avait consenti à prendre en bloc les meilleurs pour respecter ce qu'apportait l'ensemble (en fondant une collection, par exemple), l'équipe de la N.R.F. se fût avec soulagement réfugiée sous son aile. La chance voulut qu'il ne se présentât aucun amateur. Qu'à cela ne tienne : on décida de s'éditer soi-même.

Cézanne et Robert de Flers

On disposait d'un titre : celui de la revue. C'est Schlumberger qui dessina le monogramme destiné à orner la couverture des livres. On disposait d'un imprimeur : la Presse Sainte-Catherine, à Bruges, Verbeke directeur. On disposa bientôt d'un éditeur.

Gaston Gallimard était un camarade du jeune frère de Jean Schlumberger, Maurice. Son père, Paul Gallimard, appartenait à la riche bourgeoisie éclairée. Amateur de peinture, ami personnel de Manet et de Renoir avec qui il avait découvert en Espagne les peintures du Gréco avant que Barrès ne les ressuscitât, il avait été un des très rares acheteurs de Cézanne et de Van Gogh. Amateur de théâtre, il possédait, dit-on, le théâtre des Variétés.

Gaston fréquentait, avec ses frères, ce milieu très averti, à la fois libre et cultivé. Il rédigeait une chronique dramatique que signait Robert de Flers, dont il était le secrétaire. Bouleversé par « L'Immoraliste », il avait écrit à Gide... A vingt-cinq ans, bourré de dons, disponible, il était prêt à

→

3 succès
Hervé Bazin
AU NOM DU FILS
195.000 ex.
G. Tomasi di Lampedusa
LE GUÉPARD
200.000 ex.
André Schwarz-Bart
LE DERNIER DES JUSTES
Prix Goncourt 1959
400.000 ex.
du Seuil

L'aventure de quelques livres célèbres

Il a fallu...	Pour épuiser...	...de ces livres...	...qui ont atteint aujourd'hui
3 ans	2.000 ex.	Péguy, « Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc »	130.000 ex.
2 ans	3.000 ex.	Proust, « Du côté de chez Swann »	449.000 ex.
2 ans	5.000 ex.	Gide, « Symphonie pastorale »	594.000 ex.
7 ans	3.000 ex.	Apollinaire, « Alcools »	110.000 ex.
2 ans	5.000 ex.	Cocteau, « Thomas l'Imposteur »	122.000 ex.
3 ans	3.000 ex.	Valéry, « Eupalinos »	71.000 ex.
3 ans	4.000 ex.	Saint-Exupéry, « Courrier Sud »	536.000 ex.
6 ans	1.000 ex.	Hemingway, « L'Adieu aux armes »	295.000 ex.
2 ans	4.000 ex.	Faulkner, « Sanctuaire »	87.000 ex.
2 ans	3.000 ex.	Caldwell, « Le Petit Arpent du Bon Dieu »	189.000 ex.
8 ans	2.000 ex.	Kafka, « La Métamorphose »	115.000 ex.
2 ans	4.000 ex.	Sartre, « La Nausée »	405.000 ex.
7 ans	5.000 ex.	Steinbeck, « Des souris et des hommes »	250.000 ex.
2 ans	8.000 ex.	Gide, « Les Faux-Monnayeurs »	335.000 ex.

→

tout — et à rien. Il accepta d'enthousiasme d'entrer de la sorte dans l'édition. « La Nouvelle Revue Française, Librairie Gallimard » naissait.

Elle conserva, comme il se devait, les principes esthético-moraux de la revue. Il ne fallait pas penser au succès, flatter le public, mais lutter contre le genre « caressant », pousser la résistance au laisser-aller romantique jusqu'à l'horreur de l'inspiration.

Ce puritanisme menaçait de se révéler peu rentable. Mais savoir si tel ouvrage pourrait se vendre ou non semblait à l'équipe d'une importance très secondaire. Préjugé solidement ancré chez ces jeunes bourgeois par ailleurs nantis : il y avait malséance à chercher un gain par les choses de l'esprit. Et puis, encore une fois, il s'agissait de publier de bons livres.

Des moines littéraires

Or, ainsi que plus tard devait le soutenir Jean Paulhan : « *C'est bien simple, il y a les mauvais livres que tout le monde lit et les bons livres que personne ne lit.* » Il allait donc de soi que l'entreprise serait onéreuse — au moins un assez long temps. Par le truchement de Gaston Gallimard, d'André Gide et de Jean Schlumberger, la fortune bourgeoise se mettait au service de la littérature. Les trois hommes se réunirent pour assurer le budget.

On se lança. Printemps 1911. Le premier catalogue comprenait quatre pages (l'actuel en a près de quatre cents). Il annonçait que « L'Otage » serait présenté en un volume in-18 jésus, 3 F 50 (la fameuse norme !), 50 exemplaires sur vergé d'Arches in-4 tellière, 10 F, et que la première édition d' « Isabelle » coûterait 5 F, tirée à 500 exemplaires sur vergé d'Arches. On avait soigné le papier : un alfa que le temps ne devait faire jamais jaunir : dans le filigrane du papier de luxe, transparaissait une fontaine au ruissellement symbolique : Verbeke réservait à la N.R.F. de beaux caractères Cheltenham et Old Face qu'on ne voyait guère en France. Et puis il y avait la fameuse couverture, puritaine, volontairement non « caressante », blanche, le filet noir, le double filet rouge, les trois initales en italique minuscule du monogramme...

On s'aperçut avec horreur que le premier tirage d' « Isabelle » comptait tantôt 25, tantôt 26 lignes à la page. Il fallut le refaire. La moindre erreur plongeait Gide dans le désespoir, Claudel dans une colère biblique. L'u avec accent circonflexe de Coûfontaine — transposition signifiante du signe chinois représentant l'âme qui s'échappe par la bouche — la Presse Sainte-Catherine dut le fondre spécialement. Oui, du beau travail...

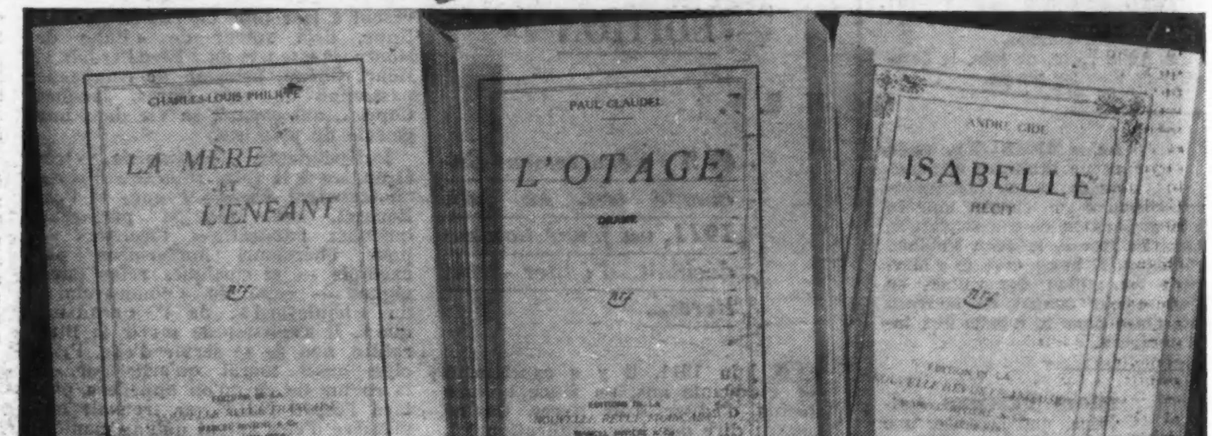
Suivirent « Nos directions » de Ghéon, « L'Inquiète paternité », de Jean Schlumberger, « Eloges » de Saint-Léger (Saint John Perse). Suivirent aussi les attaques, les manifestations d'hostilité plus ou moins ouvertes. Pour la bourgeoisie lettrée, pour la littérature triomphante souverainement installée entre l'académisme et les mondanités, Gide était le Prince des Ténèbres, et la bande à Gide une clique de fumistes qui n'avaient même pas le mérite d'être drôles.

De « longues figures », selon le mot lancé vers 1920 par Henri Béraud dans son pamphlet contre « l'idéologie » N.R.F. : des gens qui entrent en littérature comme d'autres entrent dans un tiers ordre, des moines du civisme littéraire partis en croisade contre les goûts du public, des quakers de l'autonomie de la littérature prétendant que la littérature doit exister en toute indépendance à l'égard de la morale et de la politique. Bref, de jolis messieurs témoignant le pire « mauvais esprit » : cet esprit « rive gauche » d'où viendra tout le mal (depuis cinquante ans, cette musique-là n'a pas changé). Et les nationalistes, les réactionnaires de tout poil tirent à boulets rouges contre cette officine de démoralisation ; cette entreprise de démolition de la langue française (ne publie-t-elle pas le charabia de Claudel, de Valéry, de Péguy ?) ; ce bureau de l'Anti-France scandaleusement ouvert aux émanations délétères de la littérature étrangère. Le clan Barrès contre le clan Gide. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Mauriac, qui appartenait plutôt au clan Barrès, a boudé la N.R.F. ?

Le difficile était de trouver des romans. Poésie, cela pouvait aller, l'équipe était parée, il n'était que de publier les amis : Claudel, Valéry, Léon-Paul Fargue, Valery Larbaud, Jules Romains. Théâtre ? L'équipe, depuis 1913, possédait son théâtre, son théâtre rive-gauche bien sûr, puritain lui aussi, voire ascétique, hostile au « boulevard », décidé à jouer sans vedette et, s'il le fallait, sans décor. Il s'était installé rue du Vieux-Colombier, dans le sordide boyau de l'Athénée Saint-Germain que son propriétaire louait à la journée aux patronages et aux amateurs. Jacques Copeau était l'âme de l'entreprise, Gaston Gallimard l'administrateur. On jouerait Shakespeare, Molière, etc., et les amis, Romains, Claudel, Gide, que publierait en même temps la N.R.F. Et l'on adapterait au théâtre de grandes œuvres, comme « Les Frères Karamazov », par exemple, que Copeau écrit en 1912.

Sans hésiter

Mais du côté de la prose... La revue a publié des fragments du « Grand Meaulnes », mais c'est Emile-Paul l'éditeur du roman. On a reculé devant Proust, affolé par l'idée que l'ouvrage comporterait une dizaine de tomes (quel effort mortel pour une maison débutante !) et mal conseillé par Gide, persuadé qu'il s'agissait d'un roman mondain ; Gallimard, par la suite, a couru racheter « Du côté de chez Swann » à Grasset, 800 exemplaires (300 ont été vendus) à 2 F 70. « A.O. Barnabooth », de Valery Larbaud, sort en 1913 ; « Les caves du Vatican » en 1914. L'équipe ne « loupe » pas Roger Martin du Gard, ancien condisciple de Gaston Gallimard à Condorcet. Grasset a refusé « Jean Barois », Gallimard donne le manuscrit à Schlumberger, qui l'accepte et l'expédie à Gide, à Cuverville. Télégramme de Gide : « *A publier sans hésiter* ». Roger Martin du Gard trouvait une famille spirituelle, un éditeur, des amis, un théâtre. Son amitié avec Copeau devint même si étroite que Jouvet les appelait « les deux inséparables ». Nous sommes en 1913, en 1914. Que de projets !



PREMIÈRE ÉDITION EN 1911.
« *Vous avez du moins quelque chose : votre titre.* »

Après la guerre, il fallut reconquérir un équilibre. Copeau se consacrait furieusement au Vieux-Colombier. Ghéon, converti, ne vivait plus que pour le théâtre populaire et pour Mozart. Drouin s'écartait de la littérature. Ruyters, tel Rimbaud, la fuyait en Abyssinie. La revue prenait un nouveau départ avec le retour en 1919 de Jacques Rivière, son directeur depuis 1910. Ses « mercredis » réunissaient de nouveau, au 35 de la rue Madame, tous ceux que passionnait la « chose littéraire ». L'impulsion était donnée, la maison pouvait se permettre plus de liberté, plus d'éclectisme que lors des austères débuts.

De quels outils dispose Gaston Gallimard ? De la revue ; de la Presse Sainte-Catherine ; du théâtre du Vieux-Colombier ; d'une librairie

Les grands tirages

A. de Saint-Exupéry, « Vol de Nuit »	1.011.000
A. de Saint-Exupéry, « Le Petit Prince »	929.000
A. de Saint-Exupéry, « Terre des Hommes »	925.000
M. Mitchell, « Autant en emporte le vent »	839.000
A. Camus, « La Peste »	738.000
A. Malraux, « La Condition Humaine »	709.000
D.H. Lawrence, « L'Amant de Lady Chatterley »	604.000
A. Gide, « La Symphonie Pastorale »	594.000
J. Prévert, « Paroles »	560.000
A. de Saint-Exupéry, « Courrier Sud »	536.000
M. Aymé, « La Jument Verte »	483.000
J.-P. Sartre, « Les Mains Sales »	473.000
M. Proust, « Du côté de chez Swann »	449.000
B. Pasternak, « Docteur Jivago »	422.000
E. Hemingway, « Le Vieil Homme et la Mer »	406.000
J.-P. Sartre, « La Nausée »	405.000
J. Kessel, « L'Equipage »	388.000
R. Vailland, « La Loi »	368.000
A. Camus, « L'Etranger »	350.000
J. Steinbeck, « Les Raisins de la Colère »	348.000
A. Gide, « Les Faux-Monnayeurs »	335.000
A. Malraux, « L'Espoir »	329.000

Léopold-Sédar SENGHOR
NATION ET VOIE AFRICAINE DU SOCIALISME
Mamadou DIA
REFLEXIONS SUR L'ECONOMIE DE L'AFRIQUE NOIRE
Sékou TOURE
EXPERIENCE GUINEENNE ET UNITE AFRICAINE
(Nouvelle édition augmentée du rapport au 5e Congrès)
George PADMORE
PANAFRICANISME OU COMMUNISME !
(traduit de l'anglais)
T. O. ELIAS
LA NATURE DU DROIT COUTUMIER AFRICAIN
(traduit de l'anglais)
DES AFRICANISTES RUSSES PARLENT DE L'AFRIQUE
(Cahier collectif)
En vente :
Librairie PRESENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Ecoles - PARIS (5e) - ODE. 15-08
Editions PRESENCE AFRICAINE
42, rue Descartes - PARIS (5e) - ODE. 57-69

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue
franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

boulevard Raspail (inaugurée en 1920) ; et pour pallier les difficultés financières, d'une feuille de chou, « Détective », dont la vente peut permettre de publier des auteurs-qui-ne-se-vendent-pas.

En 1917, il y avait eu « La Jeune Parque ». En 1919, à la suite de la publication à tirage restreint, chez Bernouard, des « Poèmes de l'humour triste », Gide et Valéry écrivent à Supervielle ; et en 1923, la N.R.F. inscrit à son catalogue (avec une erreur dans le nom de l'auteur, « Supervieille ») « L'homme de la pampa ». En 1919, Jouhandeau apporte à Gaston Gallimard la première partie de la « Jeunesse de Théophile » ; quelques mois plus tard, une lettre lui réclame le livre en entier ; on le convoque rue Madame, et Jouhandeau, pour ne pas manquer son rendez-vous, quitte clandestinement la distribution des prix du pensionnat de Passy ; en octobre 1920, la N.R.F. publie les « Pincengrain », et, lors de l'inauguration de la librairie du boulevard Raspail, Jouhandeau est présenté à Gide, à Paulhan, à Roger Martin du Gard.

L'éminence grise

1920 : Alain, « Propos d'un Normand ». 1920 : « Fond de Cantine », de Drieu La Rochelle, dont Gallimard a déjà publié en 1917 « Interrogation ». 1920 : « Le Cimetière marin » fait sensation ! Ce qui n'empêche nullement la maison de s'ouvrir au groupe Apollinaire (« Alcools » sort en 1920), aux unanimistes, aux surréalistes : Gallimard publie Aragon en 1921 : « Anicet ou le panorama » ; Breton en 1924 : « Les Pas perdus » ; Eluard en 1924 : « Mourir de ne pas mourir ». Cocteau joue au coquet : il a publié chez Stock, au Mercure de France, aux Editions de la Sirène qu'il a fondées avec Cendrars ; les puritains de la N.R.F. l'estiment trop mondain, trop ballet russe ; il y a même eu, en 1919, à propos du « Coq et l'Arlequin », un échange de lettres ouvertes assez sèches entre Gide et lui ; mais Cocteau finit par rejoindre Gallimard en 1924, chez qui il publie sa poésie.

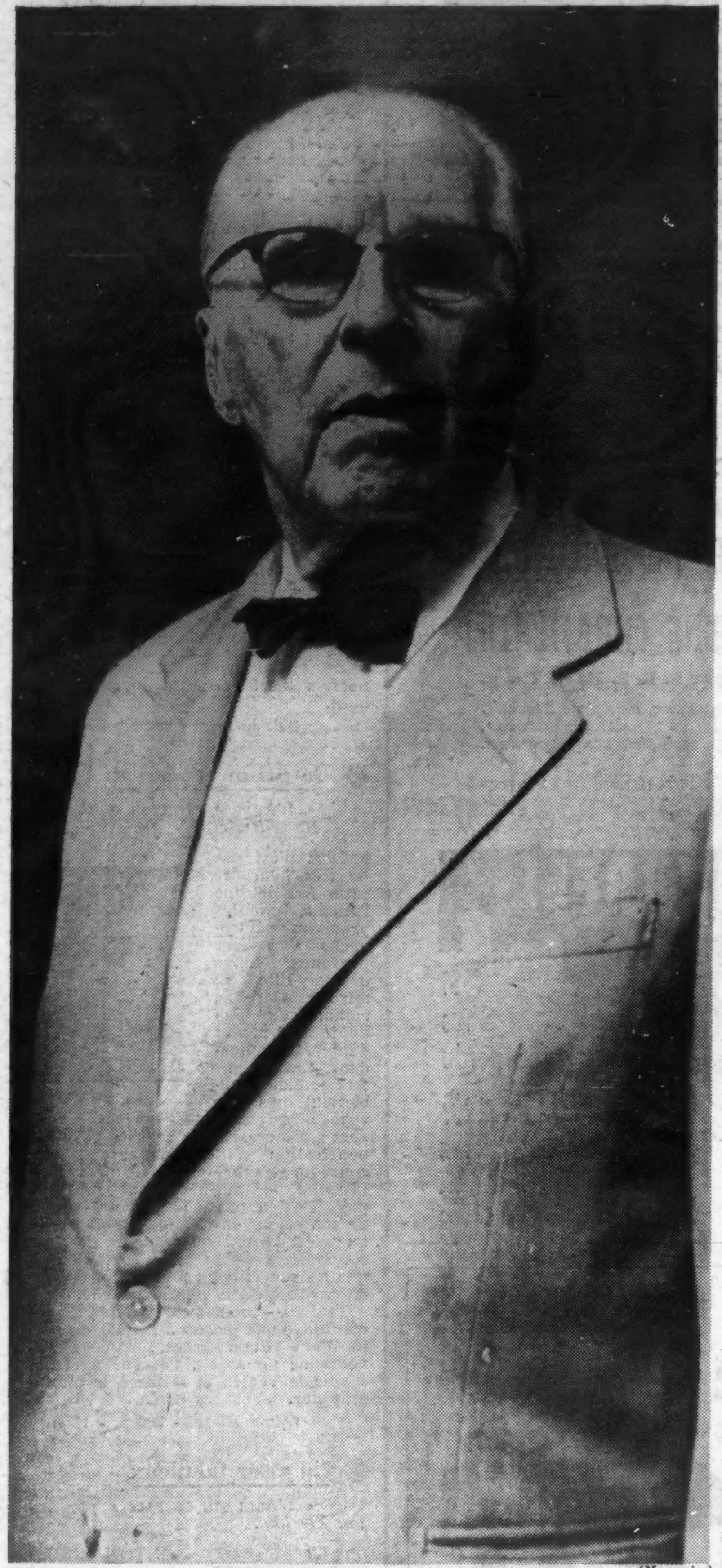
1921 : « Tendres Stocks », de Paul Morand. 1923 : « Terres Etrangères », de Marcel Arland, introduit par Jacques Rivière à la N.R.F., dont il est aujourd'hui un des rédacteurs en chef. 1925 : le deuxième des actuels rédacteurs en chef, Jean Paulhan, publie « La Guérison sévère » ; il est secrétaire de la revue depuis 1921 et, lorsque meurt Rivière en 1925 de la fièvre typhoïde, il lui succède au poste de directeur : voilà Paulhan « éminence grise » de la littérature N.R.F. 1925 : Dostoïevski, Pirandello. 1925 : Jean Prévost publie « Plaisirs des Sports », « Essais sur le corps humain ».

1927 : grâce à Pierre Bost et Germaine Paulhan, Marcel Aymé voit prendre son « Aller et retour ». 1928 : la N.R.F. sort « La Métamorphose », de Kafka, dans la traduction d'Alexandre Vialatte. 1933 : « Le Procès », la même année que « La Condition Humaine » (prix Goncourt 1933). Deux ans avant, la maison Gallimard avait eu le prix Femina avec « Vol de Nuit », de Saint-Exupéry, préfacé par Gide. Saint-Exupéry avait été présenté à Gallimard par Jean Prévost, qui avait publié dès 1926 une nouvelle de l'aviateur dans « Le Navire d'argent », revue dirigée par Adrienne Monnier. En 1929, Gallimard avait accepté « Courrier Sud » et fait signer à Saint-Exupéry un contrat pour sept romans. Etc., etc.

« Ils » ont tout !

1931 : La Pléiade : le minimum d'encombrement pour le maximum de qualité. 1933 : « Le Chiendent », de Raymond Queneau. 1938 : « La Nausée », de Sartre. 1939 : les ouvriers de l'imprimerie Grévin et Fils, de Lagny-sur-Marne, se cotisent pour offrir à Saint-Exupéry un exemplaire de « Terre des Hommes » imprimé sur toile d'avion. Et c'est la guerre, la deuxième.

Otto Abetz arrive à Paris en déclarant : « *Pour tenir la France, il faut tenir la Banque de France et la N.R.F.* ». Le mauvais esprit « rive gauche » de la N.R.F. est, on l'imagine, vomi par Vichy. On sait bien que, s'il y a eu la débâcle de juin 40, c'est parce qu'on avait édité Gide, Proust, Valéry, et lu Montaigne, Joyce et Dostoïevski. Drieu La Rochelle fut chargé de mettre au pas la revue — pendant que Jean Paulhan s'occupait activement de la résistance littéraire à l'occupant en fondant, avec un autre écrivain Gallimard, Jacques Decour, un journal clandestin, « Les Lettres françaises »... Jacques Decour a été fusillé par les Allemands. Drieu s'est suicidé, pour échapper aux tribunaux de la Libération. Vichy est redevenue une ville d'eaux. De



GASTON GALLIMARD.
L'uniforme même de la littérature française moderne.
(Marquis.)

jeunes éditeurs ont poussé, dont les débuts, évoqués dans « Cinquante ans » feront peut-être rêver.

Mais j'appartiens à une génération (celle qui a eu vingt ans au moment de la dernière guerre) pour qui la fameuse couverture de la « collection blanche » représente l'uniforme même de la littérature française moderne. Celui qu'ont endossé tous les grands : Proust, Gide, Valéry, Claudel. Celui sous lequel on rêve d'abord de paraître quand on rêve soi-même d'écrire.

Ce serait en effet rejoindre toute la troupe. Parnasse terminus. S'y presse toute la génération née du symbolisme et qui a fait le passage du XIXe au XXe siècle. Puis la génération de l'entre-deux-guerres. En fait, la génération de Grasset : c'est Grasset qui lance sa série des G (Giono, Giraudoux, Guéhenno) et sa fameuse série des M (Mauriac, Maurois, Montherlant, Morand, Malraux). Mais avec le temps, et la mort de Grasset, le gros de ces troupes a rejoint Gallimard. Si bien que la lecture du catalogue des éditions de la N.R.F. confirme cette impression : « *ils* » ont tout. Et ce qu' « *ils* » n'ont pas eu d'abord, « *ils* » réussissent à l'avoir enfin. Comme Céline conquis sur Denoël. Ou comme Bernanos, auteur Plon, dont l'œuvre romanesque, par le biais de la Pléiade, va devenir Gallimard. Précieuse, miraculeuse Pléiade : voilà Zola, Rimbaud, Homère, bientôt Tacite auteurs Gallimard. Et la Bible paraît au catalogue de la rue Sébastien-Bottin comme un anonyme N.R.F.

Quant aux étrangers... « *ils* » ont presque tout. Grâce au flair de lecteurs aussi avertis que Gide, Valery Larbaud, Bernard Groethuysen, M.-E. Coindreau et tant d'autres, Joseph Conrad, Dostoïevski, Joyce, Melville, Faulkner, Hemingway portent l'uniforme blanc passepoilé de rouge. Meredith, Lorca, Pirandello, Pasternak, Dos Passos, Nabokov, qui ont-ils « loupé » ? Virginia Woolf, Henry James, Carson Mac Cullers ? Malcolm Lowry, Durrell ? Graham Greene — mais ils ont (ce qui est préférable à mon avis) Henry Green. Musil leur a échappé — pas Broch. Moravia, Silone, pas Vittorini, Svevo, Pavese.

Le franc-tireur n° 1

La richesse d'un tel fonds impressionne. Il serait plus simple de faire l'appel, parmi les grands de la littérature française, de ceux qui ont résisté aux prestiges de cet uniforme. Parmi les morts : Colette, Cendrars, auxquels on serait tenté de joindre Duhamel. Parmi les vivants, et même les vifs : Chardonne, Mauriac, Julien Green, et le franc-tireur numéro un, l'insoumis majeur, Julien Gracq. Mauriac, j'imagine, jouerait assez volontiers le rôle du chef de cette opposition-là. On se rappelle avec quelle vigilance allègre, dans les premières pages de son Bloc-Notes alors publié dans « La Table Ronde », il risqua quelques nasardes sur le museau du « *plus gentil, du plus chéri par ses amis, du plus fin, mais aussi du plus vorace dentuso* (1), *du galano* (1) *le plus affamé de toute l'édition française...* »

C'est toujours Gaston qui dirige la maison, assisté de son fils Claude, de nombreux autres membres de la famille et d'un état-major intellectuel qui comprend toutes les familles spirituelles. La N.R.F. est très probablement la seule maison d'édition non seulement en France, mais dans le monde entier, où se côtoient dans les couloirs des hommes aussi différents que Jean Paulhan, Raymond Queneau, Roger Nimier, Dionys Mascolo, Michel Mohrt, Brice Parain, Jean Dutourd, etc., etc., dont les opinions politiques sont aussi divergentes que les perspectives littéraires.

Vingt-deux prix Nobel

Gallimard, c'est aujourd'hui non seulement la plus célèbre maison d'édition française, mais aussi une des plus puissantes : seuls Larousse et Hachette la dépassent dans le domaine du chiffre d'affaires annuel. En 1960, Gallimard a vendu pour 2 milliards 700 millions de livres, qui se décomposent ainsi :

— Littérature générale : 1 milliard 300 millions.
— Pléiade : 600 millions.
— Série Noire : 400 millions.
— Livres de Poche : 400 millions.

Cette activité demi-centenaire a été évidemment consacrée par de nombreux prix, dont dix-huit Prix Nobel de littérature étrangère et quatre français (Roger Martin du Gard, André Gide, Albert Camus, Saint John Perse). Mais l'honneur de la maison, c'est de n'avoir jamais sacrifié un auteur au goût du public. La preuve ? Il a fallu six ans pour épuiser 1.000 exemplaires de « L'Adieu aux Armes ». Et ce n'est qu'un exemple (2).

Il n'y a pas, en littérature, de génies méconnus. Mais il faut parfois très longtemps pour se faire reconnaître.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Variété de squale.
(2) Voir le tableau page précédente, « L'aventure de quelques livres célèbres. »

GEORGES-ALBERT ASTRE
HEMINGWAY
par lui-même
100 images - 192 pages - 4,50 n.f.
Coll. Microcosme
"Ecrivains de toujours"
SEUIL

MAURIAC
de l'Académie française
le nouveau
BLOC-NOTES
1958-1960
FLAMMARION

La clé de sa doctrine révélée par l'ouvrage fondamental de
C. G. JUNG
L'HOMME A LA DÉCOUVERTE DE SON AME
Structure et fonctionnement de l'inconscient
420 pages — 5e édition — 21 NF
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET S.F.I. 57, RUE DE L'UNIVERSITÉ, PARIS (7e)

SIMONE DE BEAUVOIR
ou
L'ÉCHEC D'UNE CHRÉTIENTÉ
par le R. P. HENRY o. p.
Un dominicain dialogue avec Simone de Beauvoir, dialogue inattendu, mais plein d'enseignements.
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LAWRENCE DURRELL
CITRONS ACIDES
"Si vous aviez perdu l'envie de lire, DURRELL vous la redonnerait"
PIERRE DUMAYET
(Lectures pour tous)
Éditions BUCHET-CHASTEL

GALERIE MAEGHT

GALERIE CHARPENTIER
FORMES ET COULEURS
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

LU

Trois Afriques

« L'AFRIQUE SEULE » *par Charles-Henri Favrod.*

A la fin de cet essai, l'un des plus originaux de l'auteur (l'un des plus excitants aussi, même lorsqu'il laisse le lecteur sur sa soif), C.-H. Favrod raconte une anecdote vécue. C'est un expert tchèque, exilé à Conakry, dans le cadre de l'assistance technique communiste aux pays africains. Il est maussade, découragé devant l'immensité des problèmes. Il dit à l'auteur : « L'Afrique, vraiment, je ne comprends pas que la France et l'Angleterre se soient accroché ce boulet. J'ai un contrat d'un an et je partirai ravi. » C'est l'un des exemples, parmi cent, de la probité de Favrod et de sa volonté d'embrasser la réalité dans son entière complexité. Lui, l'amoureux de l'Afrique, l'admirateur de Sekou Touré, le pourfendeur des erreurs et crimes de l'Occident en Afrique, arrive à voir dans l'entité africaine un destin qui rend étranger l'Européen, communiste ou occidental. Sur ce thème, sur les prétentions chinoises, sur les puérilités américaines, et sur les trois Afriques (colonisée, réformiste et révolutionnaire) à la recherche de leur impossible unité, Favrod vient d'écrire un essai parfois hâtif mais toujours passionnant.

(Ed. du Seuil - 260 p. - 9,60 NF.)

De prison en prison

« L'ARABIE HEUREUSE » *par Hans Helfritz.*

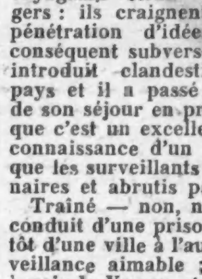
ELLE n'est pas très heureuse cette Arabie que l'auteur, un des premiers Européens à y être parvenus, nous décrit. Elle est même misérable, comme on s'en doutait, mais d'une rare splendeur. Les sultans du Yemen n'admettent pas des voyageurs étrangers : ils craignent, à juste titre, la pénétration d'idées neuves et par conséquent subversives. L'auteur s'est introduit clandestinement dans ce pays et il a passé la majeure partie de son séjour en prison. Il faut croire que c'est un excellent moyen de faire connaissance d'un pays, surtout lorsque les surveillants sont plutôt débonnaires et abrutis par la drogue.

Traîné — non, n'exagérons rien — conduit d'une prison à l'autre, ou plutôt d'une ville à l'autre, sous cette surveillance aimable ; l'auteur a réussi à voir le Yemen et même à le photographier.

(Albin Michel - 200 p. - 18 NF.)

Un essor fabuleux

« L'ASIE QUI SE FAIT » *par Anton Zischka.*



ANTON ZISCHKA a sillonné l'Asie dans tous les sens. Les « communes populaires » de Chine, les chemins de fer de Sibérie, la productivité de la Mongolie et du Tibet n'ont pas de secret pour lui. Et il n'est pas un chiffre, pas une comparaison, qui n'aboutissent à la condamnation de l'Occident, à longue ou à brève échéance. Qu'en penser ? Que l'auteur, témoin occidental d'un fabuleux essor, s'est laissé gagner par un complexe d'infériorité ? Peut-être. A vrai dire, l'engouement de Zischka pour toute chose asiatique (de Mao aux machines à écrire chinoises) est moins convaincant que ses chiffres.

(Laffont - 372 p. - 15,75 NF.)

ROMANS

D'abord, Cela. Ensuite, Cela. Enfin, Cela.

« Voyage à la Alcarria » par Camilo José Cela

CHAQUE fois que l'on m'a demandé quels étaient les romanciers de la génération précédente qui avaient exercé une plus grande influence sur la renaissance du roman espagnol actuel, ma réponse a été la même :

— *D'abord, Cela. Ensuite, Cela. Enfin, Cela.*

A première vue, une telle affirmation peut paraître paradoxale. Un observateur superficiel ne trouverait peut-être guère de points de contact entre l'œuvre de Camilo José Cela et celle de romanciers plus jeunes. De même sur le plan de la personnalité : les différences sont évidentes. Pourtant, il y a bien réellement influence.

Camilo José Cela représente, en effet, un phénomène insolite, non seulement par rapport à sa propre génération, mais aussi dans la littérature espagnole d'après guerre. Combattant dans les rangs des vainqueurs pendant la lutte fratricide de 1936-39, il s'imposa d'un coup en 1942, grâce à son roman « La Famille de Pascal Duarte » (Edition du Seuil), comme le seul romancier de classe écrivant *en* Espagne et *sur* l'Espagne. Depuis, encore que son œuvre se soit peu à peu enrichie et complétée d'année en année, sa figure a échappé à toutes les classifications. Fonctionnaire de la censure immédiatement après la guerre civile, il se vit dans l'obligation, plus tard, de publier son meilleur roman : « La Ruche » (Gallimard, 1959), dans un pays étranger et sa signature figura la première au bas de la pétition adressée en décembre dernier au ministre de l'Information, dans laquelle on réclamait la suppression de la censure avant publication.

Un franc-tireur

Cette position de franc-tireur obéit sans nul doute à des raisons historiques précises. Après la mort d'Unamuno, de Machado, de Lorca, le départ pour l'exil de la plus grande partie des intellectuels, l'Espagne d'après guerre est un désert culturel et la littérature doit recommencer à zéro. Les écrivains de la génération de Cela qui ont choisi l'exil se sont coupés de la réalité nationale et une censure bien organisée empêche que leurs œuvres soient lues. Ceux qui, comme Cela, ont lutté du côté des vainqueurs se trouvent être des victimes du conformisme dominant et ce qu'ils écrivent est une littérature fade, qui tourne le dos aux idées et aux réalités de l'époque. Un critique espagnol, José Maria Castellet, a défini ces années comme le règne d'une « mentalité Far-West » : la valeur des livres ne dépendait pas tant de leur qualité que de l'appartenance de leur auteur au parti des « bons » (catholiques, gens de droite) ou des « mauvais » (républicains et autres).

« La Famille de Pascal Duarte » devint le seul espoir des lettres espagnoles. Lorsque, plus tard, Cela publia les « Nouvelles pérégrinations de Lazarillo de Tormes » et le « Voyage à la Alcarria » (1), cette promesse devint réalité. Comme les écrivains de la génération de 98, Cela parcourt les routes d'Espagne et découvre que la vie de ses concitoyens n'est pas aussi idyllique que certains s'entêtaient à nous le faire croire. En 1950, « La Ruche » représente un pas en avant dans son œuvre de romancier et annonce l'irruption de la littérature anti-conformiste qui, dès lors, commence à se développer dans notre pays.

Les premiers romans des écrivains de ma génération parurent entre 1950 et 1955. Nous avions tous lu « La Ruche » et nous écrivions avec la ferme intention de montrer notre société telle qu'elle était et non comme elle croyait être (dans les œuvres médiocres de tant d'écrivains conformistes). Sanchez Ferlosio, Fernandez Santos, Ana Maria Matute,

(1) « Voyage à la Alcarria », par Camilo José Cela, Gallimard, 232 pages, 8,50 NF.

moi-même, nous suivions l'exemple de Cela, tandis que Cela cherchait de nouvelles voies et s'éloignait de nous. Si quelqu'un avait un instant mis en lui l'espoir de le voir devenir le chef de la nouvelle génération, Cela se chargea bien vite de le détromper. Installé depuis 1955 dans son asile de Palma de Majorque, Cela redevient le franc-tireur de ses premiers temps. Son influence sur nous, encore que cachée, n'en a pas moins été décisive. Influence non pas idéologique ou d'ordre moral, mais sur le plan de l'énergie créatrice. En écrivant « La Ruche », Cela nous a donné une leçon de modestie et d'application qui allait susciter bientôt des œuvres d'envergure, comme « Les Fiers », « Les Faubourgs de Barcelone », ou « Les Eaux du Jarama ». En même temps, cette influence allait se manifester aussi d'une manière négative. Beaucoup d'entre nous, abordant un thème déjà traité par Cela, l'ont fait selon un point de vue diamétralement opposé ; ce qui est, d'une certaine façon, une manière indirecte de lui rendre hommage.

La réalité humaine

Dans le « Voyage à la Alcarria », que Gallimard vient de publier, Cela traite l'homme comme un élément du paysage. Lorsque, quelques années plus tard, Ferres et Lopez Salinas écrivent leur « Voyage à Las Hurdes », lorsque j'écrivis « Terres de Nijar », eux et moi décrivons le paysage en fonction de l'homme, en tant qu'élément vivant dans ce paysage, où il doit trouver ses moyens d'existence. Ce qui intéresse Cela, c'est la réalité géographique de l'Espagne ; nous, ce qui nous intéresse, c'est la réalité humaine. Pourtant, nos livres ne seraient pas ce qu'ils sont, si le livre de Cela n'était pas venu avant les nôtres.

Un critique américain disait que, de même que pour lire La Fontaine il était nécessaire d'apprendre le français, il recommandait l'étude de l'anglais aux Français qui voulaient lire Hemingway. La phrase s'applique parfaitement à Camilo José Cela. Peu d'œuvres sont aussi intimement unies comme la sienne à la magie particulière de la langue espagnole.

JUAN GOYTISOLO.

« ROMA AMOR »

De « L'Art d'aimer » d'Ovide jusqu'aux fresques de Pompéi, l'amour était un des sujets préférés des Romains (comme d'ailleurs de toutes les civilisations). M. Jean Mercadé, professeur à l'Université de Bordeaux, présente le volume luxueux que les Editions Nagel publient sous le titre « Roma Amor ». Ce bel album, largement illustré, nous apprend que les origines des imaginations érotiques des Romains viennent (comme d'ailleurs toute leur civilisation) des anciens Etrusques. Et aussi que dans ce domaine il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Un livre « à ne pas mettre entre toutes les mains ». Ce qui ne risque d'ailleurs pas de se produire étant donné son prix : 160 NF

« Une vie violente » par Paolo Pasolini

« Serena » par Giovanni Arpino

● *Les blousons noirs de Rome et la religieuse de Turin.*

« UNE Vie violente » (1) est la chronique des blousons noirs de la banlieue romaine. On peut aimer ou non cet étalage de misères, de turpitudes, de grossièretés, le défendre au nom du vérisme, y voir, outre une certaine virtuosité, le procès d'un régime qui admet les taudis des faubourgs et fait de Tomasino, le jeune héros du livre, tour à tour un pouilleux, un voyou, un pédéraste, un voleur et un tuberculeux. Soit. Voilà un témoignage de plus à verser au dossier de l'urbanite (maladie des grandes villes). D'où vient que Pasolini, déjà fort remarqué pour son premier roman, « Les Ragazzi » ait obtenu avec « Une Vie violente » non seulement un gros succès de vente, mais encore la gloire littéraire ? Sa candidature, il y a deux ans, au Prix Viareggio (qu'il n'eut pas), déclencha la bataille entre Anciens et Modernes.

Tout s'explique par le climat intellectuel de l'Italie et par la personnalité de l'auteur. Imprimer noir sur blanc, à Rome, le mot de Cambronne, avec quelques vocables du même acabit, peut passer pour un exploit. Là où il n'y avait en fait qu'un défi un peu puéril au bon goût, à la censure, aux mœurs, l'intelligentsia italienne a cru discerner une remise en question du langage. On a rattaché aux tentatives de Gadda, héritier de Joyce, écrivain difficile et secret, ces tapageuses innovations. Malentendu complet, dû à l'extrême pudibonderie de la prose italienne, classique ou moderne. Parions que le lecteur français, moins innocent, recevra avec placidité cette salve d'ordures.

Il ne se laissera pas non plus ébaubir par les scènes entre invertis. L'homosexualité n'a jamais été en Italie un thème littéraire important. Il était facile, là encore, d'exploiter un filon nouveau. Regrettons que Pasolini, cédant au plaisir du scandale, se soit contenté d'accumuler gratuitement des aventures épisodiques. Pour un premier voyage à Sodome, on en reste au folklore.

Vice et pauvreté

Mais comment en eût-il été autrement ? Brillant, protéiforme, polémiste, directeur de revue, poète, essayiste, Pasolini a côtoyé toutes les grandes expériences de l'époque : le communisme et l'effondrement du mythe communiste (d'où un petit recueil de vers, au titre symbolique : « Les Cendres de Gramsci »), le néo-réalisme et la liquidation du néo-réalisme, la frénésie romaine, la « dolce vita », les terrains vagues, où il est allé faire des enquêtes, etc. Mais toutes ces expériences, il les a seulement côtoyées, il ne les a pas traversées, encore moins souffertes. Les problèmes les plus graves, les situations les plus douloureuses ne lui ont servi que d'excitants passagers. On a du moins ce sentiment en lisant « Les Ragazzi » et « Une Vie violente ». Romans très ambigus au fond. Ils sont en apparence des drames de la pauvreté et du vice, en réalité une exaltation confuse de la vie, au-delà du bien et du mal (voyez les titres mêmes : « Ragazzi di vita », « La Vita violente »), un hymne dannunzien à la grandeur du biologique, un appel enfiévré aux forces les plus primitives et sauvages. Ces proclamations, hélas ! font toujours des dupes, des admirateurs, voire des fanatiques. On peut soutenir que Pasolini a du talent. Mais ses livres sonnent faux. Il y manque la dimension de l'angoisse, de l'amour, de la mort — et même, plutôt qu'un sens véritable de la vie, on y trouve un culte primaire de la vitalité.

Candeur et résolution

S'il faut maintenant indiquer, dans la jeune littérature italienne, un roman de bon aloi, frais sans être mièvre, pudique sans ridicule, poétique sans complaisances, voici, de Giovanni Arpino, « Serena » (2). L'existence rangée et médiocre d'Antonio Mathis, employé, 40 ans, veule mais lucide (il tient son journal), éternel fiancé d'une jeune femme qu'il n'aime pas, est bouleversée un soir qu'il rencontre, à l'arrêt du tramway, dans le brouillard glacé et gluant de Turin, Serena, une religieuse de vingt ans.

En silence, pendant plusieurs mois, il l'épie, il la suit, dans les rues, les églises, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvent le moyen de se parler, des heures entières, sur le palier de l'appartement où elle est placée comme garde de nuit. Elle lui apprend qu'elle n'a pas la vocation, qu'elle n'a pas prononcé les vœux définitifs, qu'elle compte sur lui pour l'aider, la sortir de l'engrenage, bref, pour l'épouser. Lui, à la fois séduit et épouvanté par ce mélange de candeur et de résolution, hésite, promet, recule, entre-temps poursuit avec ses collègues de bureau des aventures qui l'avilissent (comme cette pathétique et lamentable soirée de Noël, au bord du Pô, écho des fêtes pavésiennes). Serena, lasse d'attendre, se fait transférer à Ferrare, sans même le prévenir, le laissant *« faible et acharné dans son ennui »*...

J'ai cité Pavese. Non seulement à cause de l'identité du décor — Turin, le fleuve, l'auberge, l'avenue vide, le froid — ou de la ressemblance des caractères — la femme énigmatique, brusquant les choses, secrètement dominatrice ; l'homme coupable, solitaire, impuissant à faire face — mais à cause de la parenté du style, du rythme, du temps intérieur. Même raideur subtile, même gaucherie rigoureuse, et surtout — la traduction, insuffisante, ne le fait pas assez sentir — même décalage, chez l'homme, entre la conscience et le réel, même retard, léger mais fatal, de la pensée sur l'action.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

(1) « Une vie violente », par Paolo Pasolini, Buchet-Chastel - 396 pages - 13,50 NF.

(2) « Serena », par Giovanni Arpino, Le Seuil. 160 pages - 6,50 NF.

A quoi rêvent les romancières ?

TROIS femmes, trois écrivains, représentant trois cultures totalement différentes, se sont trouvées en même temps à Paris. La plus jeune, Ana-Maria Matute, chef de la nouvelle génération des écrivains espagnols, est déjà célèbre dans son pays, où elle a obtenu le Prix Nadal (équivalent de notre Goncourt) pour « Les Brûlures du matin ». Ce roman a été publié en France, ainsi que « Fête au Nord-Ouest ». Han Suyin, dont la mère est belge et le père chinois, vit à Singapour où elle pratique à la fois la médecine et la littérature. C'est l'auteur d'un « best-seller » mondial : « Multiple Splendeur » (1). La baronne danoise Karen Blixen, est la doyenne des trois. Auteur de « Contes Gothiques » et de « La Ferme africaine », elle est depuis plusieurs années une sérieuse candidate au Prix Nobel de littérature.

Voici ce qu'elles ont répondu à sept questions :

(1) Voir d'autre part en pages 12 et 13 l'article qu'elle a écrit pour « L'Express » au sujet de la Conférence de Genève sur le Laos.

HAN SUYIN.

KAREN BLIXEN.
« Nous savons que l'avenir est entre nos mains. »

(Roustan.)

ANA-MARIA MATUTE.

— La femme écrivain est-elle une exception dans votre pays ?

HAN SUYIN. — Il y en a depuis mille ans en Chine. Des poètes surtout. Aujourd'hui, environ 20 % des écrivains chinois sont des femmes. Pourquoi faire la distinction entre hommes et femmes écrivains ?

KAREN BLIXEN. — Pas du tout !

ANA-MARIA MATUTE. — Elle est encore assez mal vue dans les campagnes. C'est différent à Madrid, à Barcelone. Mais à l'homme moyen, il ne convient d'aucune façon que la femme travaille, ni qu'elle soit intellectuelle. Qu'elle brille — gratuitement — avant le mariage, soit. Mais pas après.

— Sans votre pays, sa culture, son ambiance, pourriez-vous écrire ?

H. SUYIN. — Je n'ai pas un pays, j'en ai quatre : Belgique, Chine, Malaisie, Angleterre. Je ne conçois pas de roman sans décor, mais il faut que décor et personnages changent : qui se cantonne à un pays fait une œuvre provinciale. L'essentiel n'est-il pas de faire comprendre que les émotions humaines sont les mêmes dans des pays très différents ?

K. BLIXEN. — J'aime adapter ces légendes danoises que racontaient mes tantes, il y a très, très longtemps. Celle du poisson qui a une bague dans son ventre. Celle du condamné à mort qui doit, pour obtenir sa grâce, faucher un champ de blé... Mais j'ai écrit d'autres contes qui se déroulent en Italie. Ou nulle part...

A.-M. MATUTE. — Jusqu'ici je n'ai pu écrire qu'en Espagne et sur l'Espagne : « L'Espagne me fait souffrir », comme on dit... Elle façonne aussi mes personnages. C'est l'aridité, l'hostilité de la nature en Castille qui fait le Castillan. Peut-on décrire l'un sans l'autre ?

— Est-il vrai que les femmes n'écrivent bien que sur l'amour ?

H. SUYIN. — En Occident, peut-être, parce qu'on les y oblige. Autrement, leur dit-on, votre livre ne se vendra pas. En Asie, non : une femme peut écrire sur n'importe quoi sans être identifiée à son personnage.

K. BLIXEN. — Les femmes écrivains réussissent mieux dans le domaine affectif, c'est vrai. Personnellement, j'ai assez bien décrit ce dont j'ai été un peu amoureuse : les chevaux, les chiens...

A.-M. MATUTE. — Chez nous, les difficultés de la vie quotidienne prennent le pas sur l'amour, dans la littérature féminine. Celles qui pensent à l'amour, ici, ne sont pas celles qui écrivent, mais celles qui restent au foyer.

— Le fantastique, l'irréel vous séduisent-ils ?

H. SUYIN. — Pas du tout. Tout chez moi est terre à terre, je crois. Un peu d'illusion ? Pourquoi pas ? Voir tout en rose n'est pas toujours illusion. Voir tout en noir n'est pas réaliste non plus.

K. BLIXEN. — Je me dis souvent : et si les choses étaient le contraire de ce qu'elles sont... ? Et j'écris à partir de là.

A.-M. MATUTE. — C'est ma pente naturelle. Je ne vois pas les choses en face, mais de côté, comme les chevaux. J'ai beau vouloir décrire la réalité concrète, c'est une image poétique qui me vient, une interférence magique, ou presque. Alors il me faut faire un grand effort pour revenir sur terre.

— L'être humain est-il libre ?

H. SUYIN. — En Chine, il y a cinquante ans encore, le mot « liberté » était réprouvé. Il signifiait « absence de toute discipline ». Aujourd'hui, la notion de liberté évolue en Chine, mais elle n'est pas la vôtre. Pour parler « occidentalement », disons que l'homme est libre... de réfléchir. Mais prisonnier... de son expérience limitée. Cela est dangereux. Vivre en vase clos n'est plus possible.

K. BLIXEN. — Libre ? Les enfants sont libres. Mais cela ne dure pas. Non, la plupart des gens ne sont libres ni des préjugés ni des difficultés matérielles. Etre libre, d'ailleurs, c'est un apprentissage.

A.-M. MATUTE. — C'est une question que je n'ai jamais pu résoudre. Je crains que nous ne soyons à la merci de nous-mêmes, de nos obsessions. Et conditionnés par notre milieu ; par notre enfance surtout.

— Etes-vous pessimiste ?

H. SUYIN. — Absolument pas. L'angoisse, je ne comprends pas cela. Ni ces mornes préoccupations de l'homme occidental qui a de quoi manger, et tout pour être heureux. L'Asie n'est plus fataliste : elle sait que son avenir est entre ses mains.

K. BLIXEN. — Oh ! non, pas du tout. Il y a de si jolies choses dans la vie, vous ne trouvez pas ? La campagne, les saisons...

A.-M. MATUTE. — N-n-non... Vous me croyez pessimiste parce que le monde que je décris est atroce ? Evidemment. Mais si certains de mes héros sont voués à la fatalité, à leur propre perte, d'autres cherchent à y échapper, n'est-ce pas ? C'est vrai qu'ils ne sont pas nombreux...

— Quels écrivains français aimez-vous ?

H. SUYIN. — Proust, Nathalie Sarraute.

K. BLIXEN. — Montaigne : c'est un ami. Proust, Colette surtout. Sartre ? pas tellement.

A.-M. MATUTE. — Sartre, Camus.

LA SEMAINE

UN CHOIX INTELLIGENT : le film d'Armand Gatti, « L'Enclos », pour représenter la France au Festival cinématographique qui se déroule en ce moment à Moscou.

Armand Gatti, excellent journaliste, s'est délivré, en réalisant son premier film, d'une obsession : celle de l'univers concentrationnaire qu'il a connu pendant la guerre. Ecrit et tourné sans concession, sans mélodrame, « L'Enclos » atteint, par des moyens très simples, une intensité dramatique presque insoutenable.

Mais ce n'est pas un acte d'accusation contre l'Allemagne. C'est, simplement, un reportage aux frontières du courage, de la dignité et de l'indignité de l'Homme.

UN BILAN POSITIF : celui de la 8e session du Théâtre des Nations. Trente-six spectacles donnés en cent jours par dix-neuf nations dont dix étaient représentées pour la première fois (Liban, Cuba, Pérou, Chili, Uruguay, Madagascar, Niger, Egypte et Afrique du Sud) ont attiré 112.000 spectateurs.

Une saison triomphale quand on pense que la moyenne quotidienne des recettes du Théâtre des Nations s'élève pour cette saison à 6.670 NF (contre 5.498 NF l'année dernière), soit presque le triple de la moyenne quotidienne de l'ensemble des théâtres parisiens pendant la même période.

Les grands succès : « Moïse et Aron » de Schönberg et « Boris Godounov », interprété par l'opéra de Zagreb. Ont moins bien marché : les pièces totalement inconnues en France, comme « la Moscheta » de l'Italien Ruzzante.

DE FACHEUX SOUVENIRS : ceux évoqués par les sculptures d'Arno Brecker, « Michel Ange » du IIIe Reich, aujourd'hui architecte à Dusseldorf.

Saisies par les Domaines après la guerre dix-neuf statues colossales commandées par Hitler pour décorer la Chancellerie de Berlin et treize bustes parmi lesquels ceux de Serge Lifar, Alfred Cortot et Maurice Vlaminck — d'autres aussi qui préféreraient ne pas être reconnus — ont été discrètement vendus aux enchères à Paris. Les 34 pièces ont fait ensemble 10 millions. « C'est un massacre », a murmuré Arno Brecker, présent. Il avait tenté en vain de s'opposer à la vente.

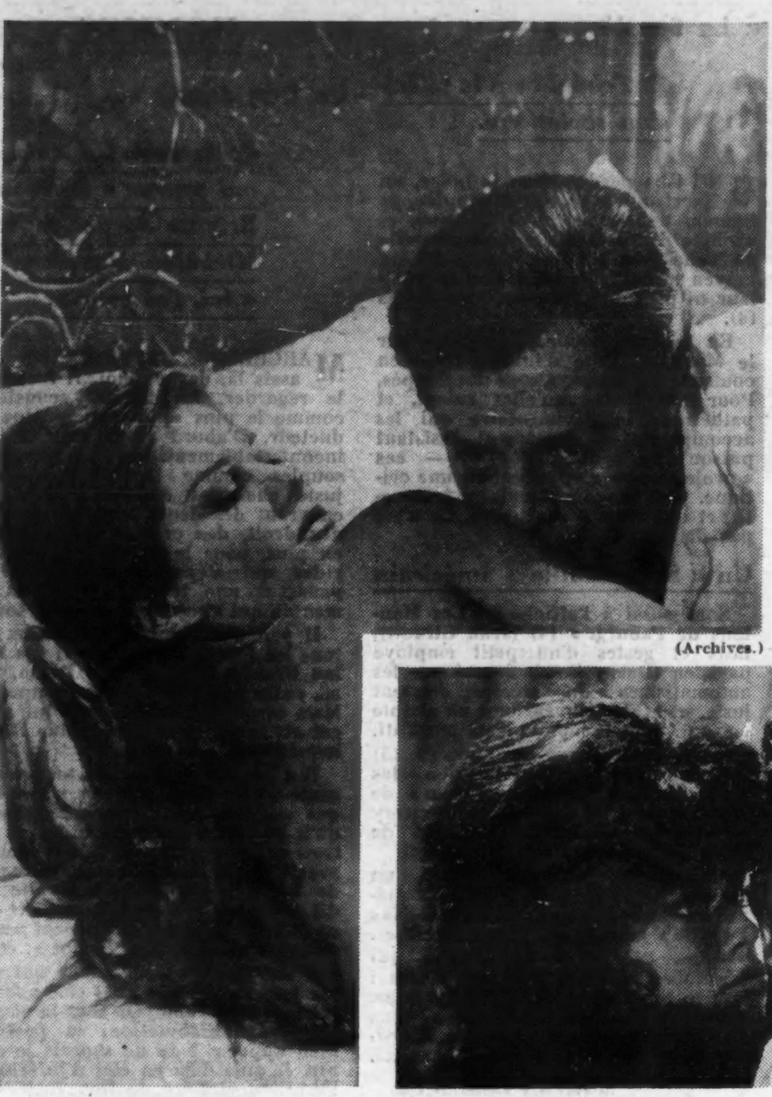
UNE SURPRISE AGREABLE, pour les amateurs, peu gâtés en général par les exclusivités estivales des salles des Champs-Elysées : la reprise du charmant film de René Clair : « Fantôme à vendre » dont les tribulations dans le nouveau monde nous feront encore bien longtemps sourire.

UN SEDUCTEUR A PARIS : Marcello Mastroianni.

Sautant des bras de C.C. (Claudia Cardinale) sa partenaire dans « Le Bel Antonio » (voir ci-contre la critique de Morvan Lebesque) dans les bras de B.B., il tourne « Vie Privée », sous la direction de Louis Malle.

Michèle Manceaux est allée voir quel homme se cache sous la légende de Don Juan (pages 32 et 33).

UNE DISCUSSION INTERESSANTE : celle qui a confronté, à Royaumont, des spécialistes du monde entier, sur l'avenir du « lieu théâtral ». Michel Zeraffa y était. (Voir page 32.)



(Archives.)

(Apoteker.)

MARCELLO MASTROIANNI DANS « LE BEL ANTONIO » AVEC C. C. ET DANS « VIE PRIVÉE » AVEC B. B.
« Alors, je veux tout. »

CINÉMA

« Le Bel Antonio »

Un beau garçon, mais impuissant, une île magnifique, mais stérile : un beau sujet, mais la mariée était trop belle.

AVEC « Le Bel Antonio » (1), Bolognini tenait son meilleur sujet. Le célèbre roman de Vitaliano Brancati lui offrait à la fois un scénario admirable et la possibilité de traiter dans toute leur ampleur ses thèmes favoris : l'argent, la sexualité. Qu'en résulte-t-il ? Un bon film, intéressant et bien fait. Un grand film, non.

Morts vivants

A vingt ans, Antonio Magnano est le don Juan de Catane ; toutes les femmes sont folles de lui et les aventures qu'on lui prête ne se comptent plus. Un coq pareil, il faut bien qu'il rapporte : les parents d'Antonio, illustres Siciliens, c'est-à-dire Siciliens ruinés, le marient à une héritière, d'ailleurs « belle comme un ange », Barbara Puglisi. Un an plus tard, surprise et scandale : l'Eglise annule le mariage. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas été consommé : Antonio, au lit, s'est montré déficient. Et aussi parce qu'un prince milliardaire convoite Barbara et que celle-ci ne rêve plus que titre, palais et bijoux. Prière, tendresse, rien ne la fléchit : elle épousera son milliardaire — et le bel Antonio sa bonne, à qui il a fait un enfant. Car il n'était impuissant que lorsque la mariée était trop belle...

Il est admis que le drame de l'impuissance fait rire — d'un rire parfois un peu gêné — et André Roussin s'en est souvenu en tirant naguère du « Bel Antonio » une « Mamma » solidement boulevardière. Ici, nul besoin de vaudeville : la Sicile, mise en images de cinéma, donne d'emblée le ton, pathétique, burlesque, gueulard, grandiose. Par malheur, Bolognini est trop sage pour le pays qu'il décrit et l'histoire qu'il raconte. Il évite ce qu'il croit être des écueils par un affadissement du décor, des alibis verbaux, des ellipses roublardes ; il recule devant le côté bouffon et, ce qui est plus grave, le côté tragique de son sujet — car rien de plus tragique, songeons-y, que l'histoire d'Antonio privé de sa virilité dans cette Sicile où la virilité est l'unique joie et l'unique richesse de la plupart des hommes.

Cils de velours

Un beau garçon, mais impuissant, une île magnifique, mais stérile, tous deux nimbés d'une légende romantique prestigieuse mais réduits à l'état de morts vivants, lui, devant les femmes, elle, devant l'Histoire — qu'on se rappelle « Le Guépard » ! — tel était, sinon le vrai sujet du film, du moins son climat poétique. On imagine ce qu'un artiste comme Buñuel en eût fait, quelle prodigieuse symphonie funèbre ! Au lieu de cela, nous avons une simple comédie de mœurs, d'ailleurs réussie, un carrousel de notaires, de notables et de prêtres avec, en filigrane, une conclusion d'ordre social : le refus de l'idéalisme, les noces avec le prolétariat et les réalités...

Cette conclusion est, certes, valable et répond aux ouvrages précédents de Bolognini ; on la voudrait seulement soutenue par une invention plus lyrique. La maîtrise de Bolognini est incontestable mais s'arrête aux notes hautes. Il lui manque l'art de dépasser l'anecdote, l'exaltation des grands créateurs.

Soyons juste : le choix du protagoniste ne fixait-il pas ses limites ? Mastroianni a beau être un excellent comédien, il n'incarne pas Antonio : on ne peut reconnaître l'adolescent désespéré à la grâce épicène et « aux cils de velours » dans cet aimable séducteur de cinéma. Il est plaisant, il joue très bien. Il n'est pas « hanté ».

En revanche, Claudia Cardinale se révèle une Barbara idéale : froide, belle et secrète — secrète comme une jeune fille de bonne famille, c'est-à-dire somptueusement vide. Auprès d'elle, une grande actrice du théâtre italien, Rina Morelli, file adroitement les scènes périlleuses qu'on lui a confiées tandis que Brasseur retient manifestement son tempérament et en fait tour à tour trop ou pas assez. Mais ce n'est pas sa faute.

C'est, je le répète, celle du metteur en scène. Il fallait oser.

(1) Paris.

« La Jeune Fille »

Un Bunuel de la série B.

« LA Jeune Fille » (2) débute comme un rêve de vieux monsieur un peu sadique et finit en conte moralisateur. Décor : une île dans les marais. Personnages : une petite sauvageonne de douze ans, vierge et naïve, une grande brute de garde-chasse et un Noir injustement accusé de viol. Le Noir cherche à s'enfuir, le garde-chasse bave de désir devant la fillette. Un raciste féroce et un →

(2) Vendôme, George V. Présenté au festival de Cannes 1960. Ne pas confondre avec « Viridiana », grand prix du festival de Cannes 1961.

DERNIERE SEMAINE
LA PAGODE
M. (LE MAUDIT) de FRITZ LANG

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 Dim matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

Ne pas confondre : SAMEDI SOIR est français, inédit et sans rapport avec une autre production au titre presque similaire

clergyman guindé complètent la distribution.

On comprend tout de suite qu'on se trouve devant un Buñuel de la série B et l'on commence par sourire de l'énormité des symboles : ce renard qui dévore des poules, ce jupon relevé « innocemment » sur les cuisses de la gamine, etc. Et, soudain, cette histoire trop bien agencée, midénique, mi-cauchemardesque, vire, prend sa distance, devient un récit poignant : il y suffit d'un dialogue admirable que le Noir fugitif et le garde-chasse échangent, par-delà toutes considérations éthiques, sur la différence de leurs peaux.

Complicité muette

Brusquement, des rapports s'établissent, inhumains, magnifiques, faits de haine, de chantage, de brutalité et de peur. Et la Jeune Fille, enfin, joue son rôle : de simple spectatrice ingénue, elle devient médiatrice entre les deux hommes. Le Blanc, en effet, a profité de la nuit pour la séduire d'une manière qui ressemble fort à un viol, et la conscience de son acte le rapproche du Noir, traqué pour le même crime. Leur dialogue devient alors complicité muette, inexprimable. Sans rien abdiquer de sa haine, le Blanc aide le Noir à quitter l'île.

Quant à la fillette, le doux clergyman lui impose le baptême — mais aux dernières images, nous comprenons bien que, devenue femme, elle n'a plus qu'une hâte et que ce n'est pas d'entrer en religion...

A tâtons

Non, pas un grand Buñuel, sans doute ; mais à chaque séquence la griffe du maître. Le sujet était d'une pièce de théâtre à un seul décor ; Buñuel en a fait un film. Précision des images, sincérité abrupte des plans, efficacité du montage. Dans ce monde élémentaire de la violence, l'être approche l'être à tâtons, éprouvant le bien et le mal comme on éprouve les choses : au toucher.

« La Sorcière »

● *Tchékhov à la télévision soviétique.*

UNE isba perdue dans la neige, un sacristain crasseux et stupide, sa femme, une belle garce frustrée, et un hôte de passage. De cette nouvelle de Tchékhov, les Russes ont tiré un moyen métrage de télévision ni meilleur ni pire que beaucoup des nôtres (3).

En seconde partie, « Tonnerre sur le Monde », suite d'images fixes en couleurs sur les pays sous-développés. Pour poignantes qu'elles soient, et pathétique le commentaire qui les accompagne — forcément insistant puisqu'elles sont immobiles — ces « projections » n'appellent aucune critique. C'est un documentaire instructif, et qui vient à son heure. Ce n'est pas du cinéma.

Un « Sans famille » américain

Sont aussi à l'affiche : « Les Moutons de Panurge » (4) (Jean Girault), faits et gestes d'un petit employé parisien (Darry Cowl) écrasé par les automatismes du siècle. Souvent juste, mais sans invention : un simple constat. Tout le monde n'est pas Tati.

« Les Aventuriers du Fleuve » (5) (Michael Curtiz), transcription des « Aventures d'Huckleberry Finn » de Mark Twain, qu'Ernest Hemingway considérait comme le livre-clé de toute la littérature américaine.

Un gamin (un peu cabot), un esclave figuratif, deux bandits d'opérette et le Mississipi. C'est un « Sans Famille » américain — pour familles.

« Les Pièges de Broadway » (6) (de Robert Mulligan et Garson Kanin) : méfiez-vous, provinciaux, méfiez-vous, fillettes : la ville tentaculaire vous guette comme une pieuvre, etc. L'article de série dans toute sa banalité.

MORVAN LEBESQUE.

(3) Agriculteurs.
(4) Marignan, Français.
(5) Ermitage.
(6) Elysées Cinéma.

HOMMES

Un Don Juan

● *Marcello Mastroianni, qui tourne à Paris avec Brigitte Bardot, a dit à Michèle Manceaux : « Ici, j'ai peur ».*

MARCELLO MASTROIANNI est assis là, devant moi. Il faut bien le regarder, cet homme, considéré comme le plus séduisant, le plus séducteur. D'abord est-il beau ? Oui, incontestablement. Des cheveux justes souples comme il faut, des lèvres juste charnues comme il faut, découvrant des dents très blanches, un nez droit, des oreilles fines et puis en plus, pour le charme, des petites rides qui s'éparpillent autour des yeux, et une fossette au creux du menton qui s'accentue quand il sourit.

Il y a d'autres hommes beaux sur tous les écrans du monde. Il y a Marlon Brando, il y a Alain Delon, il y a... enfin des tas de garçons superbes. Mais aucun ne sait comme lui avoir cet air triste et las qui donne l'envie immédiate de le consoler.

Il a trente-cinq ans, il a tourné quarante-quatre films, il est italien et, bien que ce soit un pléonasme, j'ajoute qu'il joue bien la comédie. Sur le plateau de « Vie privée » qu'il tourne avec Brigitte Bardot, sous la direction de Louis Malle, tout le monde m'a dit : « *C'est fou, le métier qu'il a, il en connaît un bout, on ne peut pas lui en apprendre sur son boulot* », etc.

Donc, voilà un séducteur qui peut me jouer n'importe quel rôle avec un brio incomparable. Où sera la vérité ? Où sera l'affabulation, la partition bien apprise ? Je ne saurais le définir. Je suis déjà en état d'infériorité. Première victoire de Don Juan.

J'aborde timidement par l'actualité. Cette querelle avec Brigitte, décrite dans « L'Espresso », de quoi est-elle partie ?

Les mains se lèvent, battent l'air avec fougue. Les jambes tremblent d'énervement. Le sang de la péninsule bouillonne.

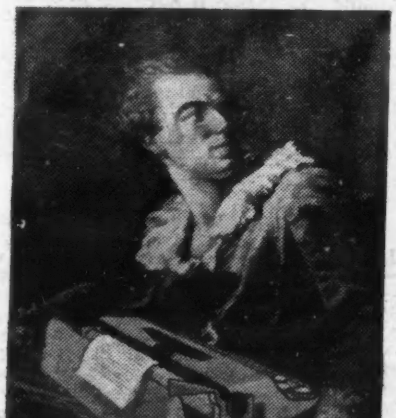
« Niente. Rien. Il n'y a rien. On a d'abord essayé de faire croire que j'étais fou amoureux. Le premier jour, déjà amoureux. Quel manque d'imagination ! Et puis les journalistes se sont aperçus qu'ils manquaient de matériel pour ce truc-là. Ils n'avaient pas de photos, pas d'échos. Ils ont retourné les choses. Ils ont dit que je la déteste. Quelle bêtise ! Est-ce que vous me voyez, vraiment, téléphoner à Fellini, et me plaindre comme à mon papa : « Papa, ça ne va pas. Je me suis cogné contre la poitrine d'une dame. Ça me donne des cauchemars. Qu'est-ce que je dois faire ? » Non vraiment, ils auraient pu inventer quelque chose de plus fantastique, de plus original, de plus joli.

« La réalité est autre. J'ai peur, en effet, ici. Peur tout le temps que l'on raconte des choses sur moi, parce que je suis en face de cette fille explosive. A la maison, en Italie, ce n'est pas pareil. On ne me regarde pas. Depuis qu'à Rome, on a tellement tourné dans les rues, le cinéma n'éblouit plus personne. Les étrangers peuvent susciter des mouvements de curiosité, mais pas nous. Et puis, pas les hommes. D'ailleurs la publicité, cela devrait être réservé aux femmes. Le public ne se fatigue jamais de voir de jolies cuisses. On peut parler de Brigitte ou de Sophia tant qu'on veut. Un homme, il ne doit pas jouer avec tout ça. Il doit essayer d'être normal.

Comme les autres enfants

« Remarquez, on ne l'est pas. Un acteur n'est jamais un homme normal. Moi, par exemple, je ne peux pas être un vrai père. Ma fille Barbara, qui a dix ans, sait bien que je ne suis pas sérieux, que j'aime jouer la comédie, qu'elle n'est pas tout pour moi, comme les autres enfants le sont pour leurs parents. Quand je fais le père, je dis des choses idiotes. Je ne suis pas capable. Barbara le sentirait si je faisais semblant. Il vaut mieux qu'elle sache que je ne suis pas sérieux. »

Encore Don Juan. Même avec sa fille ! Est-il possible qu'un personnage colle autant à sa légende ? Qu'y a-t-il de lui dans le Sandro de « La Dolce



AU JEU DES PASTICHES LITTERAIRES **Signal**
GAGNEZ UNE EDITION DE LUXE (VALEUR 250 NF)

LISEZ LA RÈGLE DU JEU ET PASTICHEZ GAIEMENT !

1 - Rédigez, en 200 mots maximum, un pastiche d'auteur classique ou contemporain connu (voir ci-contre extrait d'un pastiche-type) 2 - Thème obligatoire : l'arrivée en France du dentifrice Signal 3 - Vous pouvez envoyer plusieurs pastiches 4 - Les réponses adressées à BP n° 507-08 Paris-8 avec la mention : "jeu pastiches Signal" doivent comporter vos nom et adresse ainsi que le nom de l'auteur-pastiché 5 - Les réponses pourront être utilisées librement par le dentifrice Signal 6 - Le Jury est composé de spécialistes de l'information, de la publicité et de critiques littéraires 7 - Les décisions du Jury sont sans appel 8 - Date de clôture du jeu : 5 Août 9 - Le Jury se réunira tous les mercredis. A chaque délibération, il jugera les réponses parvenues le samedi précédent avant minuit, et attribuera un grand prix et 4 seconds prix. Les décisions du Jury et le meilleur pastiche seront publiés dans le numéro suivant de l'Express 10 - Récompenses - Pour chacune des 4 sessions : 1er prix : une édition rare d'une valeur de 250 NF ou bien 250 NF de livres à votre choix, 2e, 3e, 4e, 5e prix : un disque microsillon du catalogue Erato 1961 11 - Les prix seront expédiés à domicile franco de port et d'emballage.

Date limite de l'envoi pour participer à la première sélection : le 15 juillet, le cachet de la poste faisant foi.

Extrait d'un pastiche-type

Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

Aux Rochers, ce 13 juillet 1961.

Savez-vous bien ce qu'est Signal, ma chère fille? Je vous le donne en cent, en mille, en un million : c'est le plus joli dentifrice du monde. Tous les parfums du jardin et de la forêt enclos dedans un tube que vous pressez des deux doigts ; en sort un serpent de pâte plus blanc que le lait, vous le croyez blanc, il l'est, il ne l'est point, cinq rayures rouges apparaissent sur ses bords ; étonnant prodige! Vous vous pincez, vous vous frottez les yeux, elles sont toujours là, c'est sorcellerie pure, on a brûlé des gens en place de Grève pour moins que cela. En savez-vous assez? Nenni? Apprenez donc que ces rayures, par une merveille plus grande ...

LE DENTIFRICE **Signal**
2 produits en 1 seul :
1 Les rayures rouges protègent la santé de vos dents : elles contiennent de l'Hexachlorophène, puissant élément protecteur.

2 La pâte blanche nettoie en douceur : c'est le meilleur dentifrice au phosphate.
Signal pour la protection prolongée de vos dents

SO-30

Vita » qui traînait désespérément tous les cœurs après lui ?

Là, les mains errent dans le vague, se balancent : *« Cosi, cosi »*. Beaucoup de choses, bien sûr. Il y a même de vrais éléments biographiques.

J'interroge :

— La scène sur la route, par exemple, quand Yvonne Furneaux descend de la voiture, pleure, veut vous retenir et vous perd ?

— Alors là, je peux même vous dire quelque chose. Eh bien, ça s'est passé sur la même route. Mais quand même Sandro, ce n'est pas tout à fait moi. Je suis moins, beaucoup moins mondain.

(Roustan.)

MARCELLO MASTROIANNI.
« Un acteur n'est jamais un homme normal. »

« Je deviens toujours un peu le personnage que j'interprète. Au début, je tournais des rôles plus populaires, plus comiques et je crois que j'étais ainsi dans la vie. Maintenant, on me donne des rôles plus sophistiqués. Je joue les intellectuels, les fils de famille... Et je sens que je suis plus sophistiqué. Ou bien est-ce parce que je suis devenu ainsi, que l'on m'a proposé d'autres rôles ? L'évolution de l'acteur suit l'évolution de l'homme. Mais l'homme est absurde, qui a toujours envie de changer de peau pour ne pas rester dans la sienne. Le soir, je traîne avec moi l'atmosphère du film. Je n'aime pas quitter le monde faux et fascinant de la fiction. Je m'y sens à l'aise. »

J'avais en effet vu Mastroianni pendant huit jours à Milan. Il tournait « Le Nuit ». Il était sinistre. Aujourd'hui, il est volubile, ouvert, presque gai. Pourtant, il ne semble pas souvent à l'aise, cet homme à qui les fées ont tant donné. Ecoutez-le encore :

— Parfois, la nuit, je vais chez une vieille dame autrichienne très sympathique. Elle habite une petite maison, toute petite entre de grands buildings. Elle est toute petite elle-même. Elle a des cheveux blancs. Elle laisse sa porte ouverte toute la nuit. On peut frapper quand on veut. Alors, elle se réveille. Elle débouche une bouteille de champagne et puis elle parle. Elle ne dit pas ce qui va se passer. Ce n'est pas une sorcière. Non, elle dit des choses très simples, très calmantes. Elle parle comme une grand-mère. Elle me fait du bien.

Que lui manque-t-il ? Qu'aimerait-il faire, voir, vivre ?

— Peut-être j'aimerais voyager. Voir l'Amérique. L'Amérique, ça doit être excitant, énervant, tellement différent. Les gens qui parlent de l'Orient, la sagesse, les mystères de l'Orient, moi, ça m'énerve...

Affreux dimanches

Et le sport ? Ce corps taillé en athlète est-il sportif ?

— Non, je ne fais aucun sport. J'ai l'air, hein ?

Là, un sourire, à lui remettre immédiatement le flambeau d'Olympie. « Non, c'est trop fatigant. Mais j'ai l'air sportif, vraiment ? »

J'acquiesce. Il est ravi.

— Et pendant les vacances, que faites-vous ?

— Je me promène. Je vois des amis. Je dors.

— Vous lisez ? Vous écoutez de la musique ?

— Un peu. Mais est-ce qu'on peut dire qu'on lit, si on ne lit pas tout. Qu'on écoute de la musique, si on ne fait pas que ça. Je ne fais vraiment que du cinéma.

— Vous aimeriez vous arrêter ?

— Non, certainement pas. Pour quoi faire ? C'est affreux de ne pas travailler. Oui, je sais bien, quand on se lève tôt, on a envie de se lever tard. Quand on travaille, on a envie de ne pas travailler. Mais quand on ne travaille pas, on se sent mal. Les dimanches, par exemple, cela devient affreux. On ne sait plus tuer le temps.

Pas du vrai argent

— Et l'argent ? Est-ce que cela vous fait plaisir de gagner de l'argent ?

— Oui, j'aime l'argent. Sans doute parce que j'ai été pauvre. Mon père était ouvrier ébéniste. J'habitais dans le Trastevere et je regardais les maisons sur la Via Appia comme si c'était le Paradis. Maintenant, j'ai une maison sur la Via Appia. Cela me fait plaisir. Mais je n'y tiens pas vraiment. Ce qui me plaît surtout, c'est de dépenser. J'aime l'argent, mais je ne suis pas riche. Je dépense tout. Il me semblerait incroyable que ce soit autrement. Cet argent du cinéma est tellement anormal. Vraiment, c'est un rêve. Le matin, à onze heures, une voiture vient vous chercher. Elle vous conduit dans une belle loge avec un divan et une salle de bains. Toute la journée, on vous dit : *« Est-ce que vous avez bien tout ce que vous voulez ? Est-ce que vous n'êtes pas fatigué ? »*. On vous met dans les bras les plus belles filles de la création. Et le soir, on vous donne un million. Comment voulez-vous que l'on garde un argent pareil ? Ce n'est pas que cela soit juste ou injuste, non, c'est un rêve. On vit un rêve et cet argent-là est fait pour rêver, pour rouler. Il ne peut pas être du vrai argent de Caisse d'Epargne.

— Pourquoi êtes-vous devenu acteur ? Est-ce que vous espériez ce succès, cet argent ?

— L'argent me fait plaisir, mais je suis devenu acteur parce que j'aimais pleurer devant la glace. Au catéchisme, on jouait des pièces. Cela me rendait heureux, vraiment heureux. Après, j'ai été employé aux Ponts et Chaussées, et puis dans une maison de distribution de films. J'avais envie de jouer. Parler d'amour, pour moi, c'était une sorte de jeu. Les autres rougissaient. Pas moi, je m'amusais. Et puis, j'ai eu un rôle, le premier, dans « Dimanche d'Août ». Les autres rôles ont suivi. Mais moi, je suis devenu timide quand je parle d'amour. Maintenant, je n'ai plus besoin de ce jeu-là, et cela m'intimide de penser que les femmes m'imaginent si sûr de moi. Ma situation crée une équivoque. J'ai un malaise au second degré.

Maintenant, je suis dupe. Marcello Mastroianni, sans arme et sans bagages, me paraît plus démuni qu'un enfant. Seconde victoire de Don Juan.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous attendez d'une femme ?

Mastroianni, chemise rose, veste bleu pâle, les épaules qui légèrement se voûtent, complète le portrait-robot du parfait séducteur. Le sien :

— Qu'elle ne soit pas ennuyeuse, qu'elle ait de la patience et puis, sur tout, qu'elle ne pleure pas.

Le temps perdu

— Est-ce que vous êtes capable d'être amoureux, d'être fidèle ?

Les mains se joignent. Les yeux montent au ciel, se voilent :

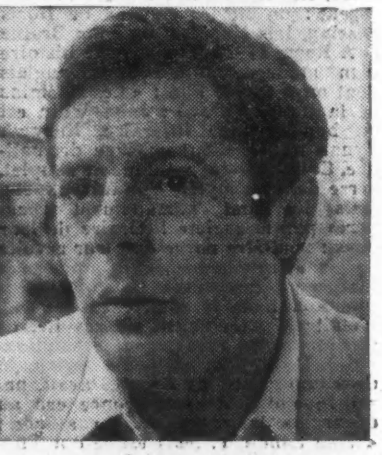
— Malgré tout le respect, toute la tendresse que j'ai pour ma femme, je dois dire non. Je me sens dans l'impossibilité de m'arrêter sur quelque chose, une femme, une passion, un rêve, un idéal même. Je sais que je ne suis pas mûr (il dit « maturé » et interrompt souvent sa confession de « come se dice ? »). Il se fait épeler consciencieusement les mots nouveaux). Je ne suis pas un homme adulte. Tous ceux de mon âge savent bien comme ils restent accrochés à leur jeunesse. C'est de la rhétorique de dire ça : le temps perdu, la guerre. Mais j'ai l'impression d'avoir du retard, d'avoir quelque chose qui me manque. Alors, je veux tout. Peut-être j'ai tout, mais je ne le comprends pas. Peut-être on veut tout, parce qu'on ne se possède pas soi-même. Je suis prêt à subir toutes les influences pour ne rien laisser passer. Je suis comme un drapeau dans le vent. Sans orgueil.

MICHELE MANCEAUX.

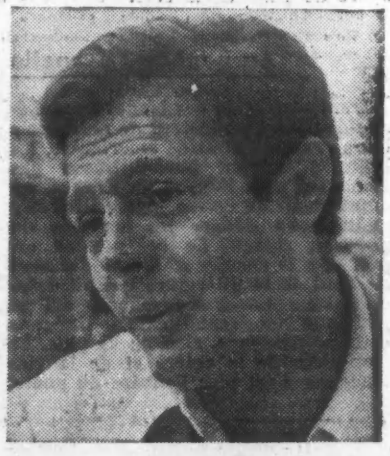
« Je suis...

... comme...

... un drapeau...



... dans le vent...



... sans orgueil. »

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

THÉATRE

« Luther »

● ***Comme elle a été brève, la « colère » de John Osborne !***

IRA furor brevis... Comme elle a été brève la folie des jeunes Anglais en colère. Comme il est sage ce « Luther » de M. John Osborne dont nous venons de voir la première mondiale au Théâtre des Nations (1). Il y a quatre ou cinq ans, le mouvement des « angry young men » faisait trembler les vitres bourgeoises de crainte et les cœurs d'espérance. Il allait arriver quelque chose. M. Osborne est arrivé — et déjà il s'installe.

C'est vers 1956-1957 que l'on commença à parler de ces jeunes écrivains qui refusaient bruyamment tous les conformismes, protestaient contre les conditions de vie *inhumaines* qui sont faites à l'homme moderne et instauraient dans les livres anglais et sur la scène anglaise la plus grande liberté d'expression. Un recueil collectif d'essais : « Déclaration » fut traduit en français sous le titre : « Les Jeunes Gens en colère vous parlent » (Pierre Horay, 1958). Un second recueil : « Conviction » n'a pas été traduit. La première pièce jouée de John Osborne : « Look Back in Anger » remporte un énorme succès à Londres, et un succès plus modeste à Paris sous le titre : « La Paix du Dimanche » (cf. « L'Express », 2 mai 1958, n° 359).

« Vote Labour »

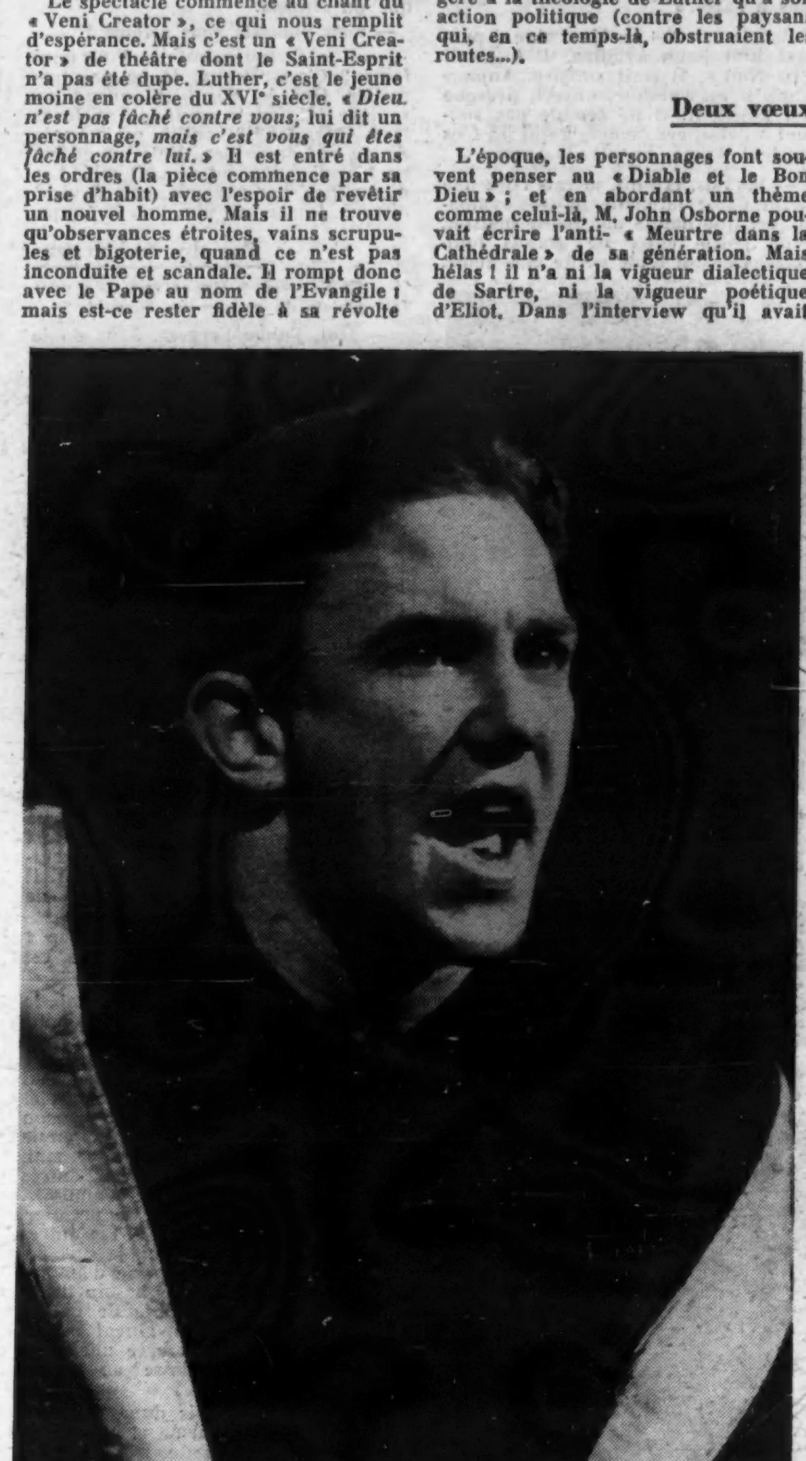
La littérature anglaise avait besoin d'être secouée et cette entrée de jeunes turcs ne pouvait qu'être salutaire. Le groupement toutefois était disparate, la dénomination commune « angry young men » correspondait davantage à une facilité journalistique qu'à un programme commun. Entre ces jeunes gens (Doris Lessing, Colin Wilson, John Osborne, John Wain, Kenneth Tynan, Bill Hopkins, Lindsay Anderson, Stuart Holroyd, John Braine, Iris Murdoch, Nigel Dennis, etc.) il ne s'agissait ni d'une école littéraire, ni encore moins d'un parti politique, mais simplement d'une attitude commune de protestation, de colère, de révolte.

C'était sans doute insuffisant : dès aujourd'hui, le groupe ne semble plus avoir de signification, ni même d'existence. Les talents individuels s'en dégagent : on lit les romans de Doris Lessing, Iris Murdoch ou John Braine (« A Room at the Top », cette histoire d'un moderne Julien Sorel anglais dont on a tiré le film : « Les Chemins de la Haute Ville ») ; John Wain est un bon critique littéraire, Kenneth Tynan un excellent critique dramatique, Colin Wilson, autodidacte simplet, verse dans un mysticisme fumeux, etc. Mais ils sont parfaitement récupérés par la société littéraire de leur pays : peut-être parce que leur révolte de jeunes intellectuels était à peu près totalement dépourvue de point d'application dans la société en général. C'était un mouvement de révolte, ce n'était pas un mouvement révolutionnaire. Le metteur en scène américain de « Look Back in Anger » avait, paraît-il, ajouté de son propre cru au décor de la chambre une affiche : « Vote Labour ». Mais est-ce que l'honorable parti travailliste fait vraiment figure de parti de la colère ?

Au nom de l'Evangile

L'enlisement de ces jeunes gens mérite d'ailleurs un instant de réflexion : leurs crasseux cousins américains, les beatniks, n'iront probablement pas beaucoup plus loin, et en France, un mouvement de colère même littéraire mettrait en danger les potiches du nouveau roman. Le romantisme est peut-être le dernier grand mouvement de fond de la littérature qui ait coïncidé avec un grand élan social et politique (et républicain). Et sans cette coïncidence, rien ne va plus. Le trop-plein de la colère et de la violence, ce n'est plus l'affaire du poète, c'est l'affaire de M. Johnny Halliday. La littérature, comme le Luther de M. Osborne, a l'intestin paresseux.

Le spectacle commence au chant du « Veni Creator », ce qui nous remplit d'espérance. Mais c'est un « Veni Creator » de théâtre dont le Saint-Esprit n'a pas été dupe. Luther, c'est le jeune moine en colère du XVI[e] siècle. « *Dieu n'est pas fâché contre vous;* lui dit un personnage, *mais c'est vous qui êtes fâché contre lui.* » Il est entré dans les ordres (la pièce commence par sa prise d'habit) avec l'espoir de revêtir un nouvel homme. Mais il ne trouve qu'observances étroites, vains scrupules et bigoterie, quand ce n'est pas inconduite et scandale. Il rompt donc avec le Pape au nom de l'Evangile : mais est-ce rester fidèle à sa révolte ou revenir au vieil homme charnel ? Est-ce sortir de l'Eglise pour conserver sa liberté ou pour fonder une nouvelle Eglise ?



(Pic.)

ALBERT FINNEY DANS « LUTHER ».
Du sucre, beaucoup de sucre.

Onze longs tableaux débitent onze tranches très connues de cette vie. Le portrait de Luther semble bien tracé, on nous montre ses côtés de névropathe, on insiste sur sa constipation, une scène pleine de verve et de couleur dans la grosse manière du Jean Anouilh de « Beckett » stigmatise les marchands d'indulgence, on se moque vertement des cardinaux et du pape (cela doit être la protestation de M. Osborne, qui s'est toujours beaucoup intéressé à la famille royale, contre la récente visite de la reine Elisabeth au Vatican). « *C'est une pièce,* dit l'auteur, *sur la nature de l'expérience religieuse* ». Mais, alors, comme elle reste courte malgré ses onze tableaux, presque aussi étrangère à la théologie de Luther qu'à son action politique (contre les paysans qui, en ce temps-là, obstruaient les routes...).

Deux vœux

L'époque, les personnages font souvent penser au « Diable et le Bon Dieu » ; et en abordant un thème comme celui-là, M. John Osborne pouvait écrire l'anti- « Meurtre dans la Cathédrale » de sa génération. Mais hélas ! il n'a ni la vigueur dialectique de Sartre, ni la vigueur poétique d'Eliot. Dans l'interview qu'il avait donnée à « L'Express » en 1958, il exprimait, peut-être avec un certain humour, deux vœux : gagner beaucoup d'argent et ressembler à Anouilh. On a l'impression qu'il a perdu son humour, gagné son argent et sa ressemblance. Quant à la structure de la pièce, l'homme a incontestablement un grand talent, il l'a montré dans « La Paix du Dimanche » et dans « The Entertainer » que nous ne connaissons encore en France que par le cinéma (« Le Cabotin »). Mais ici, malgré l'excellente présentation (à la Vilar) de Tony Richarson et le grand talent, sincère, vigoureux, de M. Albert Finney, la technique des longues discussions à deux personnages semble bien rudimentaire. Peut-être parce que le dialogue Luther-Osborne n'est pas poussé jusqu'au bout dans cette grande machine de psychologie académique : il y a du sucre, beaucoup trop de sucre dans la colère de ces jeunes gens.

(1) Par la English State Company of The Royal Court Theatre.

« Abraham Sacrifiant »

● ***La voix pathétique de Théodore de Bèze.***

UN autre grand réformateur parle lui-même au cloître des Billettes qui est adossé à une église luthérienne de Paris : c'est Théodore de Bèze dont la jeune compagnie de M. Samuel Rits joue : « Abraham Sacrifiant ». Peut-être les acteurs ne sont-ils pas toujours très à l'aise quand ils forcent le badinage ou quand ils veulent passer du ton léger à la gravité presque liturgique. Mais la plupart sont d'une émouvante sincérité et ils font monter dans la nuit parisienne l'admirable musique de ces vers courts, et dansants, et pathétiques à la fois (2).

« Le Balcon »

● ***Genet en viennois.***

LA saison du Théâtre des Nations s'est terminée par la représentation du « Balcon », de M. Jean Genet, par la troupe du Volkstheater de Vienne. Bonne interprétation, un peu plus vulgaire, un peu plus obscène même que celle de la compagnie Marie Bell, avec au moins une scène en plus, qui avait été coupée dans le texte français, celle des révolutionnaires, alors qu'elle semble éclairer le drame et souligner à la fois l'amour et la haine de Genet pour la vie dont il crierait sans doute volontiers lui aussi : « dommage qu'elle soit une... ».

ROBERT KANTERS.

AVENIR

Les métamorphoses de la Scène

● ***Plus de dorures ni de poulailler, comment seront construits les théâtres de demain ? Et pour qui ?***

EN 1585, l'architecte Palladio construisait à Vicenze un théâtre inspiré des Grecs (gradins étagés en demi-cercle), mais à ciel fermé ; en coiffant son théâtre d'un toit, Palladio venait de créer le lieu théâtral de l'Europe moderne : la fameuse scène à l'italienne, c'est-à-dire une boîte dont l'Opéra, la salle du palais de Chaillot ou le Vieux-Colombier sont des exemples.

Un théâtre figure toujours, à l'origine, un groupe social. La scène à l'italienne, aujourd'hui traditionnelle, avait été conçue pour un public fermé. Donc, à une société où dépérissent les castes — et souvent les classes — doit correspondre un théâtre ouvert, sans places privilégiées, sans cette opposition entre « poulailler » et fauteuils qui fit les beaux jours du XIX[e] siècle. En d'autres termes, un théâtre populaire.

Le « rituel bourgeois »

Comment doit se présenter « le lieu théâtral dans la société contemporaine » ? C'est la question qui vient d'être débattue à Royaumont sous les auspices de « Maison du Théâtre » et du groupe de recherches théâtrales du C.N.R.S. (4). Elle a suscité de vives controverses.

(2) Théâtre pour tous les temps, 22, rue des Archives (IV[e]).
(3) Vieux-Colombier.
(4) Prirent part aux débats, entre autres, Jean Vilar, Jean Jacquot, René Allio, Pierre Francastel, W. Runau (Allemagne de l'Ouest) et Jo Mielziner (U.S.A.). Tous les métiers afférents au théâtre : architectes, metteurs en scène, éclairagistes... se trouvaient représentés.

On est aujourd'hui d'accord pour supprimer les dorures, les loges, les avant-scènes et surtout pour ôter au théâtre son aspect de « rituel bourgeois ». Est-ce toutefois une raison pour penser le théâtre futur en « termes de masses » ? Oui, répond Jean Vilar, qui prend parti pour le plus grand nombre en instaurant, au rond-point de la Défense, un lieu scénique populaire de 4.000 places qui se composera de deux salles adossées, l'une pour 3.000, l'autre pour 1.000 spectateurs. D'autres « scénographes », au contraire, affirment que notre civilisation est déjà bien assez collective : pour séparer le théâtre de la télévision et du cinéma, il faut des salles relativement intimes : 1.000 places environ. C'est ce que prévoient les animateurs du Lincoln Center, aux Etats-Unis, pour des théâtres de répertoire.

Voilà encore un grand mot. Il se passe pour la dramaturgie un phénomène semblable à celui que remarque André Malraux pour la peinture : nous récupérons les œuvres du passé. Une salle comme celle de Chaillot nous transporte avec bonheur de Sophocle à Marivaux ou à Tchékhov ; et pourquoi pas à Beckett ? Depuis quinze ans, la pratique des festivals montre que notre société, pour être « massive », tend cependant vers l'éclectisme.

Une nappe d'air

D'où la nécessité de théâtres polyvalents et adaptables, comme on en voit déjà en Allemagne, où l'architecte Runau a construit une cage (le mot n'est pas péjoratif) de verre, sans toit : en cas de mauvais temps, une forte nappe d'air pressé se charge de repousser la pluie... Quant à la salle et à la scène, on les agrandit, on les rétrécit, on les forme et déforme à loisir.

Tout serait trop simple si le lieu théâtral était la seule affaire de l'architecte. Un théâtre n'est pas un endroit. C'est un instrument.

Public et culture

Une fois de plus se pose à son sujet le problème des rapports entre la culture et la technique. Le technicien d'aujourd'hui est libéré de servitudes qui semblaient hier traditionnelles. Il peut éliminer sans risque le fameux et triste rideau de fer, résoudre des problèmes d'acoustique que seuls avaient résolus les merveilleux théâtres grecs. Il reste que le metteur en scène doit toujours servir des œuvres et ne pas chercher de brillants alibis dans les moyens que l'industrie lui offre. Il dominera la technique, et pour cela n'en aura pas peur. Son sens psychologique s'appliquera aux jeux de la matière aussi bien qu'à l'esprit de la pièce — et à celui du public.

Rien de solide ni de vraiment neuf ne s'accomplira au théâtre sans des analyses exactes des structures sociales. L'œuvre de Brecht (dramaturge et « homme de théâtre ») a particulièrement mis en lumière deux questions capitales : faut-il préférer la vérité ou la beauté ? La beauté ou la lucidité ? En fait, depuis 1920, l'esthétisme était condamné. Mais de tels choix de tendances restent arbitraires aussi longtemps que le metteur en scène ne confronte pas les œuvres avec les besoins d'un public déterminé. La bourgeoisie composait des groupes grâce à certaines complicités; aller au théâtre, c'était montrer une robe et avoir des jumelles. Aujourd'hui (on le voit aux Etats-Unis et en Allemagne), des collectivités universitaires ou syndicales font du lieu théâtral un lieu social. Encore faut-il qu'être spectateur ne devienne pas un automatisme, un rite abstrait.

En France, la tendance vers un théâtre vivant s'affirme avec netteté depuis 1945. Centres dramatiques et maisons de culture se sont multipliés. On dénombre 10.000 troupes d'amateurs régulièrement enregistrées. Les festivals ont accoutumé la population d'une ville et de la région voisine à être chez elle devant une scène. Est-ce là du théâtre populaire ? C'en est sans doute la condition fondamentale. Mais pour que le théâtre soit installé dans la cité, celle-ci doit être elle-même démocratique. Jean Vilar n'aurait pas pu faire de Chaillot ce qu'il en a fait sans le soutien actif et passionné des « Amis du T.N.P. ». La responsabilité esthétique est sœur de la responsabilité civique.

Le terme de « masse » n'est ni méprisant, ni sacré. Ce n'est pas en rassemblant 10.000 personnes sur une place publique qu'on créera le théâtre de demain. La fin des salles bourgeoises ne signifie pas le triomphe de la kermesse. Plusieurs salles de dimensions moyennes, et de formes diverses, peuvent mieux servir une dramaturgie qu'un énorme cirque où alterneraient le music-hall et la tragédie.

Un théâtre moderne se place sous le signe de la pluralité (Tchékhov et Shakespeare, Brecht et Beckett), et plus encore sous celui de l'éducation rationnelle. Une culture vise à former une sensibilité publique, mais réfléchie en l'âme de chacun. Scénographe, architecte, metteur en scène, acteur, auteur sont aujourd'hui en mesure de mieux organiser la magie. A condition qu'elle demeure magique. Tous les grands dramaturges nous ont montré à quel point l'illusion sert la vérité.

MICHEL ZERAFFA.

(Archives.)

RAY CHARLES.
« Les objets sont si monstrueux pour les aveugles ! »

JAZZ

« The Genius »

● Pour la première fois, Ray Charles, le plus grand chanteur de jazz actuel, vient en France. Sa cour l'accompagne.

EN attendant la série de concerts qu'il donnera à Paris au mois d'octobre, Ray Charles sera la grande vedette du prochain festival international d'Antibes (1). L'orchestre de Count Basie, le pianiste L McCann et de nombreuses vedettes internationales seront au rendez-vous sur la côte d'Azur, mais le public n'aura d'yeux que pour celui que l'Amérique appelle « The Genius ». On viendra de partout, de Pologne et de Suède, d'Angleterre et d'Espagne, pour faire sa connaissance.

Seule, la musique

Lors d'un récent séjour à New York, Frank Tenot a pu rencontrer Ray Charles. Il est difficile de dire s'il s'est entretenu longuement avec lui : Ray Charles ne s'entretient guère avec les étrangers. Autour de lui gravite une cour invraisemblable de conseillers, d'impresarios, de donneurs de bons tuyaux en bourse, de chauffeurs et de gardes du corps, qui dresse entre le chanteur et le monde extérieur une barrière fort difficile à franchir. Ray Charles, aveugle, est comme un roi sans défense qui subit ses bouffons. Frank avait voulu le photographier : aussitôt quelqu'un s'interposa et d'un ton qui ne supportait pas la réplique réclama cinquante dollars pour le droit d'utiliser l'appareil. Toute l'existence actuelle de Ray Charles est renfermée dans ce petit incident : c'est le « personnage » qu'on a sans cesse devant soi. Quant au chanteur, au « génie », mieux vaut aller se perdre dans la foule d'Atlantic City qui l'écoute, pour le découvrir.

Ray Charles a au moins cette excuse (à supposer que ses manières de grand seigneur doivent être excusées) que ses années d'enfance furent infernales. Il est né en 1931 en Georgie. Sa famille vivait dans la misère ; elle était aussi très religieuse. C'est sa grand-mère qui éleva le petit Ray ; celui-ci passait le plus clair de son temps à jouer dans le ruisseau avec ses camarades de quartier. Il réussit quand même à approcher un piano et montra très vite des dons musicaux. Mais, à peine venait-il d'avoir six ans qu'il commença à perdre la vue. Il entra à l'école de San Augustine, en Floride. Retranché du monde, coupé irrémédiablement de ses semblables, le jeune Ray Charles se mit à apprendre la théorie musicale grâce au système Braille qui lui permettait de déchiffrer les partitions. La directrice de l'école le considérait comme un jeune garçon très sérieux, très assidu. A quinze ans, il perdit sa mère, puis son père. Seule la musique pouvait désormais le sauver de la plus humiliante des misères.

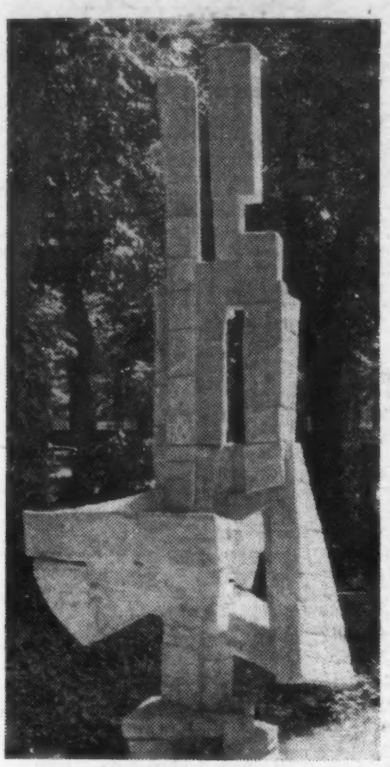
Payé en boîtes de conserves

Ray Charles s'en est d'ailleurs expliqué lui-même dans une extraordinaire confession : « *Quand la directrice me convoqua pour m'apprendre que ma mère était morte et que je n'avais plus rien à attendre de personne, je pensai qu'avec un peu de chance, je ne deviendrais tout de même pas un de ces malheureux qui tendent leur sébile au coin des rues. Mon père mourut presque en même temps que ma mère. Je me mis à jouer du piano en Floride. Je jouais dans de petits orchestres. Dire que je gagnais bien ma vie serait mentir. J'ai souvent connu le désespoir le plus atroce. Il m'est arrivé d'être payé en boite de conserves et, seul dans ma chambre d'hôtel, j'essayais de les ouvrir. Tenaillé par la faim, je m'acharnais sur le métal et lorsque j'arrivais à enfoncer un ouvre-boîte dans la tôle, le contenu se renversait sur le sol. Les objets sont si monstrueux pour les aveugles !* »

Ray Charles avait alors une vingtaine d'années. Et puis très vite, la

(1) Du 15 au 22 juillet.

→



« Tours du silence » de M. Colvin (Chili). *Pierre.*

« Lengthening » de Falkenstein (E.U.). *Fil de fer.*

situation se retourna, à son profit. L'obscur petit pianiste de bar allait devenir le premier chanteur de jazz des Etats-Unis. En 1955, son enregistrement de « I got a woman » — que certains tiennent pour son chef-d'œuvre — fut vendu à plus de 500.000 exemplaires. Deux ans plus tard, le célèbre « What'd I say » dépasse allégrement le cap du million de disques. L'année dernière, son « Georgia on my mind » monte plus haut et va plus loin encore dans l'échelle de la popularité. Les organisateurs s'arrachent Ray Charles.

Jazz et musique populaire

Cela n'a rien d'étonnant. Ray Charles, ce n'est pas seulement « le plus grand », c'est un vrai cas social. Par lui, le jazz pur et authentique s'est réconcilié avec la musique populaire, celle qui coule à flots dans les juke-boxes d'Amérique et du monde. Grâce à lui, des millions de jeunes découvrent et apprennent à aimer ce que, sans lui, ils ignoreraient : une musique vocale qui s'enracine dans la vie et les vicissitudes du peuple noir des Etats-Unis, une musique qui n'est ni « gratuite », ni vulgaire, ni propice aux déchainements prétendus « fascistes ».

Et pourtant, l'art de Ray Charles n'est pas limité à quelques-uns. Ce qui est au contraire remarquable chez lui, c'est qu'il s'adresse toujours à la foule, au plus grand nombre ; sa musique ne trouve sa vraie signification que lorsqu'elle est reçue par des centaines ou des milliers de personnes, qui battent dans leurs mains en cadence, je dirais presque religieusement. Et pourtant, il n'y a jamais le moindre incident pendant un concert de Ray Charles : la foule est fervente, mais elle garde le contrôle d'elle-même parce que, partout où il chante, Ray Charles impose le respect. Pourquoi cette adhésion globale ? Joe Williams, un autre chanteur populaire aux Etats-Unis, l'explique ainsi : « *Ray Charles est le maître du blues moderne. Lorsqu'il évoque « Mary Ann », chaque homme qui l'écoute — du collégien à l'ouvrier d'usine — comprend et participe à ce qu'il est en train de chanter. Cette identification nouvelle de l'auditoire au chanteur a entraîné un brusque regain d'intérêt pour le blues.* »

L'Europe va l'accueillir pour la première fois. Il serait étonnant que nous restions insensibles à cette voix qui ne cherche pas à plaire mais à toucher chacun au plus profond de soi.

DANIEL FILIPACCHI.

Principaux disques de Ray Charles :

— « Yes indeed », Atlantic 332.027, 30 cm.
— « Hallelujah I love her so », Atlantic 332.030, 30 cm.
— « L'extraordinaire Ray Charles », Atlantic 332.014, 30 cm.
— « Le grand concert de Ray Charles », Atlantic 332.011, 25 cm.
— « Ray Charles à Newport », Atlantic 332.019, 30 cm.
— « I wonder », Vega ABC 90.877, 45 tours.

EXPOSITIONS

Un esprit anti-musée

● ***Venus de 32 pays, 300 monuments de tous formats, de toutes matières, à l'ombre de Rodin.***

DEPUIS une semaine et jusqu'au 15 octobre prochain, les sculpteurs de trente-deux pays se sont donné rendez-vous dans les jardins du musée Rodin, 77, rue de Varenne. Au total, près de trois cents monuments de tous formats. En pierre, en cuivre, en plomb, en fer, en fil de fer, dans toutes les matières imaginables, toutes les formes possibles fleurissent étrangement les parterres et surgissent des bosquets autour desquels jouent les enfants du quartier des Invalides. De la sculpture avec de la vie autour. Ce n'est pas le moindre mérite de cette seconde exposition internationale réalisée dans l'enceinte d'un musée, mais dans un esprit résolument anti-musée.

« Le Bucher » de Muller (Suisse). *Fer.*

(Roustan.)

« Femme étendue » de Gerhard Henning (Danemark). *Avec de la vie autour.*

Son autre mérite est d'avoir respecté la diversité des tendances qui animent les sculpteurs dispersés aux quatre coins du globe et dont on retrouve les racines — ou les reflets — au sein de « l'Ecole de Paris » contemporaine. Au milieu d'une allée, l'Israélien Haber a entassé quelques dalles de granit d'une insolente présence magique, non loin d'un prolétaire dans le meilleur goût des « Salons » de la fin du siècle dernier, robuste, fignolé, rêveur et figé en bronze par le Roumain Szobotka, sous le titre : « Une idée prend vie ».

En dépit des frontières

Mis à part l'Italie qui ne montre du maniérisme décoratif propre à son génie actuel que des sculptures d'Emilio Greco, les pays nordiques encore très influencés par leur folklore, la Roumanie et la Hongrie dont plusieurs sculpteurs présentés donnent une image fidèle du réalisme officiel de l'Union soviétique (absente), il semble que, partout, de César (France) à Hladik (Tchécoslovaquie) ou à Koman (Turquie), en passant par Hajek (Allemagne) et Fleischmann (Australie), Zongolopoulos (Grèce) ou Speck (Suisse), les jeunes sculpteurs s'interrogent avec la même anxiété, mais chacun selon son tempérament individuel, sur la nécessité de trouver des moyens d'expression différents de ceux auxquels nous sommes habitués depuis des siècles. Les problèmes essentiels de l'art se posent, en dépit des frontières, au niveau de la personne.

Quatre influences

A noter quatre influences dominantes : celles de Brancusi, de Germaine Richier, d'Alberto Giacometti et de la « nouvelle vague » abstraite d'il y a une dizaine d'années (Etienne Martin, Stahly, Martha Pan, etc.) Une faute d'organisation : le catalogue ronéotypé que peut expliquer le manque de crédits mais qu'il n'eût pas été plus coûteux de rédiger en plusieurs langues puisque aussi bien il s'agit d'une exposition internationale et que, de plus, on y remarque la présence, en très grand nombre, de visiteurs étrangers.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

Enfin de retour pour vous faire RIRE
le 14 juillet
FANTOME A VENDRE v.o.
de René CLAIR
au MONTE-CARLO « climatisé »
52, Champs-Elysées

Petites annonces

L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

DIVERS

Groupement Editeurs recherche pour CASABLANCA
GERANT LIBRAIRIE
gros, détail ; classique et audio-visuel
Débuts à 1.500 NF avec intéressement ultérieur au C. A. Possib. d'emploi pr le conjoint. Ecrire avec C. V. détaillé à : **PSYCHOTEC** service OE
13, rue Beudant - Paris (17e)

VENDEURS

Parf. Maroq. Capion, 9, r.Auber dem. VENDEUSES Etudiantes, parlant anglais, espagnol

COMPTABLES

Important Laboratoire recherche
2 COMPTABLES
compétences B.P.
2 AIDES-COMPTABLES
2e échelon
Promotion favorisée
Bons salaires. Cantine
VACANCES ASSUREES
Adresser C. V. ou se présenter
B.C.S. n° 2.681
18, rue Provence - LAF. 13-23

PRESSE PUBLICITE

AGENCE DE PUBLICITÉ INTERNATIONALE
RECH. POUR ACCEDER A DES POSTES DE RESPONSABILITE DE 1er PLAN
JEUNES GENS 28 ANS MAXIMUM
FORTE PERSONNALITE ETUDES SUPERIEURES OU TRES LARGE CULTURE GENERALE

Il leur sera donné une sérieuse formation de marketing et des diverses techniques publicitaires avec travail effectif dans chaque secteur. Cette annonce s'adresse aux jeunes gens désireux de faire véritablement carrière dans la publicité ou le marketing sur le plan international et prêts à accepter une formation de plusieurs années.

Envoyer curiculum vitae à : Robert (serv.H) BP 320.08 Paris

L'AGENCE G. THIBAUD et Cie
offre
A UN RÉDACTEUR-CONCEPTEUR PUBLICITAIRE
ayant déjà une solide expérience la possibilité d'élargir son champ d'action. Une seule condition : le candidat choisi devra faire très rapidement la preuve qu'il est un vrai rédacteur CONCEPTEUR.

Ecrire à : Agence G. Thibaud et Cie, service Rédaction : 42, rue La Boëtie, Paris (8e).

INFIRMIERES

Maison Santé ARRIERE COTE AZUR cherche INFIRMIERES Diplômées ou Autor. condit. Hospitalisation privée. Logt assuré. Ecr. HAVAS NICE 0309

Travaux à façon

ALESIA 51.52 S.P.T.C. 2 bis, rue Arthur-Auger à Montrouge. Tous travaux bois, placards Transformat. Devis rapides. Paris et banl. est et ouest.

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

E.P.I.
Dépannage et remplacem. de vacances de tt personn. bur. Polycopie - Traductions. Edit. Publicité, Impression, 5, r.Mayran, Paris-9e. Mo Cadet. LAM.41-01

POUR POSTES SUPPLEANTES
BUREAU CENTRAL ENGAGE
Personnel très qualifié
Secrétaires, Sténos-Dactylos, etc
Se prés. t. l. j. 9 h. 30-18 h.
bureau central
340, r. Saint-Honoré (1er)
(près place Vendôme)

Demandes d'emploi

CADRES

A **35 ANS** J'OFFRE : Instruct. supér., format. techn., comptable et commerc. Langue angl., notions allem., sens des contacts humains et problèmes sociaux, référ. 1er ordre. Dernier poste directeur de comptabilité société connus.
JE DESIRE DEVENIR **L'ADJOINT** D'UN CHEF D'ENTREPRISE.
Ecr. n° G 7538 au Journal.

DIVERS

Jeune Fille 24 ans, excellente présentation, études secondaires complètes, anglais, 3 ans arts déco., référ. décoration-publicité vente, cherche situation. Meyret, 200, r.St-Jacques, Paris

Pr payer études fils, H. 39 a., diplômé études sup. de banque, libre ts l. jrs à 18 h. et week-end ch. sit. d'app. active ou de bureau. Ecr. n° 87.769 Jal

Fonds de commerce

A vendre à MENTON (A.-M.) tr. bonne aff. commerc., bon rapport avec ou sans villa. Le tt net 150.000 NF. Villa seule 55.000 NF. Ecr. n° 766.261 Jl

CAFES - BARS

Double emploi oblig. céder
AUBERGE
Bds Marne 15' Paris, toute ann. 8 Nos locat. batx, 2 terrains boules, gde terras. parasols, 500 m2 terr. arbres fruitiers. Comptant à débattre. Me voir : 10, quai Petit-Parc, St-Maur. Tél. : GRA. 14-14.

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE
60 %
PARIS-5e 25, RUE HENRI-BARBUSSE
(à 150 m. Jardins Luxembourg)
Studios et Appts 2 et 3 Pces gd stand., 6e ét. en cours livraison Hiver 61
Renseignements :
G.E.C. 31, rue Bassano **BAL. 99.19**

Locaux commerciaux

RECHerche LOCAL
300 m2 min.
Très clair
Plain-pied
près métro Sentier
Ecrire Journal n° G 7379

Loue petit atelier av. téléphone bd St-Michel. Ecr. n° 7684 Jal

Appartements

VENTES

A v. bel appart. ensoleil., 6e ét. av. 13e arr. 3 p. + cuis. + bains + wc + déb. Gd conf. Primé. Lib. imméd. S'adr. Me Verdier, not. Rignac (Aveyron) ou tél. KEL 52-96 heures des repas. Urgent.

Vacances

VENIZY
(Yonne). Tél. 21, à 3 km de Saint-Florentin par Nationale 5
HOSTELLERIE
« Le Moulin des Pommerats »
week-end, vacances, repos
Confort - Calme

A louer LE CROISIC, août. appartemts conf. 4-6 pers. 800 à 1.000 NF, villas conf. 6-10 pers. 1.500 à 2.500 NF. AGENCE CROISICAISE, place Dinan, Le Croisic (L.A.) T.1.37

Autos

BATEAUX VENTE

Vedette, cabine 2 couchettes, w.-c., cuisine, moteur 75 CV Ewingrudes 1961 sous garantie. Ski nautique. 16.000 NF cause départ. MOL. 45-13 le matin.

Occasions

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS. 25-65

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Bonnes adresses

TOUT ce que Mme EXPRESS vous indique comme peint. ou produit d'entretien vous le trouverez chez **BODY** 2, r.Cler, Paris-7e avec **20 % DE REMISE** de 10 à 20 h. sans arrêt

PLACEMENT AU PAIR

SPECIALISTE PLACEMENT AU PAIR, dispose nombreux postes, milieux choisis en Angleterre. Place jeunes filles étrangères sélectionnées dans FAMILLES EN FRANCE
CONDUIT BUREAU
68, r. Lafayette-9e. LAF. 02-25

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOIS :	la ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOIS :	la ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS :	la ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES :	la ligne 7,50 NF.

TAXES : 8,52 % en sus

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ....

Adresse de vacances ....

....

désire souscrire un abonnement-vacances de
- **1 mois à 5 NF**
- **2 mois à 9 NF**
- **3 mois à 13 NF**

et vous règle la somme — par chèque
de NF — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

CONFORTABLE APOCALYPSE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

LA mode est donc à Berlin. L'été que nous vivons est présenté comme l'un de ces étés historiques qui précèdent et préparent les grandes crises. Munich, la drôle de guerre, l'été 14, etc. Tout juste si l'on ne regarde pas d'un œil suspect ceux qui osent prendre des vacances « décontractées ». Comment ne se rendent-ils pas compte de l'acuité de la crise ?

De Gaulle dans ses adresses à la nation, Adenauer en campagne électorale, Kennedy de conférences urgentes en appels au Congrès, s'emploient à une « mobilisation psychologique ».

DU coup, rien n'est trop cher, aucun appui n'est superflu. Le Président des Etats-Unis annonce un accroissement considérable du budget militaire. Le commandant en chef de l'O.T.A.N. déclare, pour la première fois publiquement, qu'il n'y a aucune raison valable de ne pas admettre l'Espagne franquiste dans le Pacte atlantique. Le Chancelier allemand, pour la première fois également, annonce qu'il réclame un armement atomique pour la Wehrmacht. Et nous ne sommes qu'au début de l'été... La chaleur aidant, cette immense nervosité officielle peut devenir hystérique. M. Krouchtchev fait d'ailleurs tout pour cela.

C'est même cette attitude du leader soviétique qui nous incite à réfléchir, à regarder d'un peu plus près cette fameuse « crise de Berlin », à essayer de raisonner un instant avant de crier au feu avec tout le monde.

SI la température a encore monté de quelques degrés cette semaine à l'Ouest, c'est que le maître du Kremlin, parlant à l'Académie militaire soviétique, a annoncé dans un discours à grand spectacle la suspension des réductions d'effectifs de l'Armée Rouge et l'accroissement des crédits militaires.

Aussitôt, le Président américain en fait autant, le chancelier Adenauer réclame des armes atomiques et le général de Gaulle noie les différentes affaires qui le gênent dans une eau-forte historique...

Si M. Krouchtchev avait vraiment l'intention — comme autrefois Hitler — de renforcer sa position militaire pour une épreuve de force, quel serait son intérêt de le crier sur les toits ? Personne, personne en Occident en tout cas, n'est en mesure d'aller vérifier le décompte du budget de l'Etat soviétique ou des effectifs de son Armée. Donc, le fait politique n'est pas une éventuelle augmentation du budget militaire russe, mais bien son annonce publique par M. Krouchtchev.

S'il a décidé de le proclamer de la sorte, c'est qu'il en attend des résultats favorables à sa politique. Lesquels ?

PAR exemple, que l'Occident s'affole, se lance dans une course aux armements et ampute ainsi ses moyens économiques ; qu'il durcisse ses positions dans toutes les régions litigieuses (en particulier ex-coloniales) et se paralyse ainsi dans le tiers monde ; qu'il asphyxie ses débats politiques et sacrifie l'examen sérieux des problèmes à l'esprit de croisade (ou de « résistance », si l'on préfère) donnant ainsi de plus en plus de poids aux militaires et aux ultras.

Chacune de ces réactions serait une victoire pour les Soviétiques, à bien peu de frais. Or, c'est ce que nous voyons se produire. Pourquoi ?

Pourquoi l'Occident tombe-t-il dans le panneau, pourquoi réagit-il comme le chien de Pavlov et fait-il exactement ce qui peut être le plus profitable à M. Krouchtchev ?

A cause de Berlin ? Pour la défense de Berlin-Ouest, avant-poste du monde libre, dont l'existence risque d'être directement menacée d'ici à l'automne ?

Ce n'est pas sérieux. M. Krouchtchev a dit qu'avant la fin de l'année 1961 il signerait un traité de paix, qu'on le veuille ou non, avec la République démocratique allemande (Allemagne communiste de l'Est). Et alors ?

A partir du moment où la R.D.A. sera reconnue comme Etat souverain (par l'U.R.S.S.), Berlin sera, dit-on, en danger de mort.

En quoi ? En quoi le remplacement d'un factionnaire en uniforme soviétique sur l'autoroute de Darmstadt, ou sur l'aérodrome de Tempelhof, par un autre bonhomme habillé à l'allemande changera-t-il en fait la situation ?

M. Krouchtchev peut bien décider de changer l'en-tête du papier à lettres des postes-frontières, ou les estampilles des passeports — et après ?

Alors les communications entre Berlin et l'Occident seront coupées, donc la ville condamnée, et c'est cela qui est inadmissible. Mieux vaut la guerre.

Mais qui a parlé de couper les communications ? Qui a dit qu'à partir du moment où les représentants de la R.D.A. remplaceront ceux de l'U.R.S.S. on ne pourra plus passer ? Oui : qui et quand ?

LA réponse est tellement incroyable, au milieu du climat de semi-panique et de « mobilisation psychologique » de ce début d'été, la réponse est tellement simple qu'elle paraît impossible. Qui ? Personne. Quand ? Jamais.

Jamais personne, et moins que quiconque M. Krouchtchev (qui n'aime pas s'aventurer et risquer de perdre la face) n'a lié le traité avec la R.D.A. à un assaut contre Berlin. Personne, sauf précisément les gouvernements occidentaux, qui en sont arrivés à mêler complètement les deux choses.

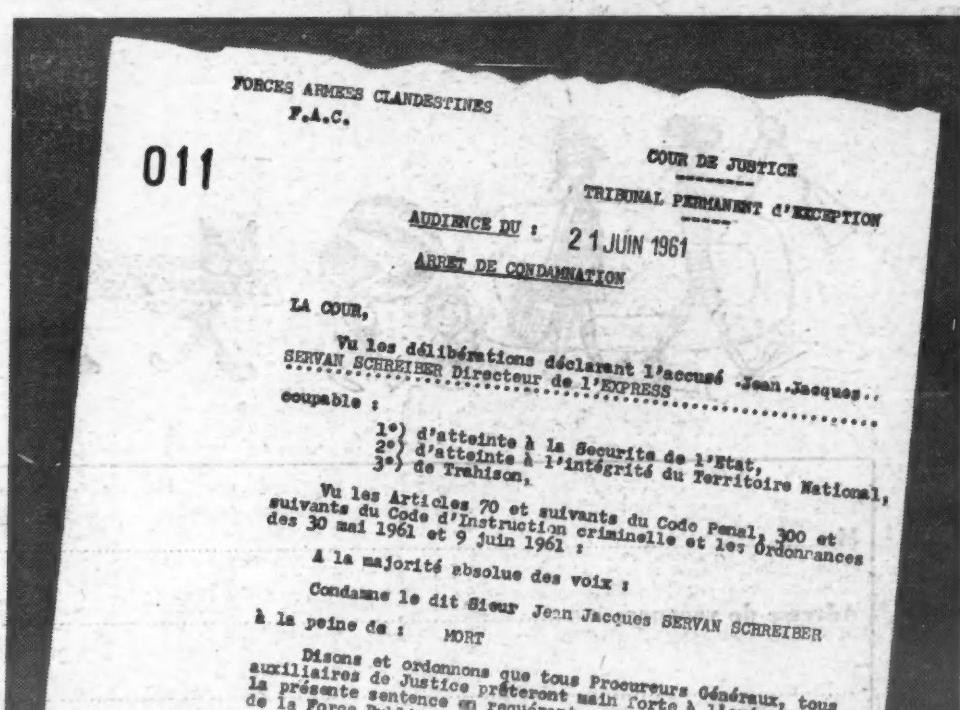
Il y a là une sorte d'escroquerie politique. Non pas de penser, ou de dire, que M. Krouchtchev aimerait bien s'emparer de Berlin — c'est évident. Non pas de penser ou de dire qu'une telle éventualité est inadmissible et qu'il faut le faire comprendre au leader soviétique — c'est raisonnable. Mais il est parfaitement mensonger de faire croire que c'est de cela qu'il est question. Il n'est question que de la signature éventuelle d'un traité de paix séparé entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne de l'Est, mutation d'ordre juridique dont on peut parfaitement se désintéresser.

SEULEMENT, il n'est pas sans profit de prendre les choses au tragique — voilà le cœur du problème. Si l'on arrive à énerver les esprits comme si une conflagration générale était imminente, bien des choses sont facilitées. Pour M. Kennedy, les échecs de Cuba et du Laos deviennent moins aigus. Pour le chancelier Adenauer, l'armement atomique pour la Wehrmacht — très bon thème de campagne électorale — devient directement exigible. Pour le général Franco, n'en parlons pas : c'est le triomphe. Et pour notre président de la République, c'est le plus merveilleux des dérivatifs à l'impasse algérienne, etc.

Toujours, l'épouvantail rouge a servi à esquiver les vrais problèmes intérieurs. Il est évidemment plus commode de brosser un tableau effrayant de la situation internationale que de construire suffisamment d'écoles pour la rentrée des classes. Il est bien moins difficile de réclamer l'unité de la nation au nom d'un danger d'invasion, que de faire l'unité de la nation sur un programme de réalisations concrètes. Il fut, de tout temps, extrêmement tentant de substituer le théâtre à la politique. « Levez-vous, ô orages désirés !... »

SEULEMENT, nous, que les metteurs en scène veulent manipuler, nous avons le droit de dire que le truc de Berlin, ça ne prend pas, que la nature des papiers que MM. Krouchtchev et Ulbricht peuvent échanger entre eux nous intéresse bien moins, nous, Français, par exemple, que la paix en Algérie et le taux d'accroissement de notre revenu national. Nous avons le droit de juger que ceux qui escamotent les vrais problèmes derrière des nuages de fumée belliqueuse sont des tricheurs. Et même nous en avons le devoir, car si l'on ne dénonce pas ce tour de passe-passe, vieux comme le monde, on permet aux dirigeants occidentaux de laisser impunément pourrir nos affaires. L'apocalypse dans les discours est le revêtement habituel de l'impuissance dans l'action.

J.-J. S.-S.



FORCES ARMEES CLANDESTINES
F.A.C.

011

COUR DE JUSTICE

TRIBUNAL PERMANENT d'EXCEPTION

AUDIENCE DU : 21 JUIN 1961

ARRET DE CONDAMNATION

LA COUR,

Vu les délibérations déclarant l'accusé Jean Jacques SERVAN SCHREIBER Directeur de l'EXPRESS coupable :

1°) d'atteinte à la Securite de l'Etat,
2°) d'atteinte à l'intégrité du Territoire National,
3°) de Trahison,

Vu les Articles 70 et suivants du Codo Penal, 300 et suivants du Code d'Instruction criminelle et les Ordonnances des 30 mai 1961 et 9 juin 1961 ;

A la majorité absolue des voix ;

Condamne le dit Sieur Jean Jacques SERVAN SCHREIBER à la peine de : MORT

Disons et ordonnons que tous Procureurs Généraux, tous auxiliaires de Justice prêteront main forte à l'exécution de la présente sentence en requérant, s'il y a lieu, tous Agents de la Force Publique.

Pour expédition certifiée conforme
Le Greffier en Chef

DELEGATION F.A.C. METROPOLITAINE

Dans le courrier de « L'Express », cette semaine, en provenance de Bayonne.